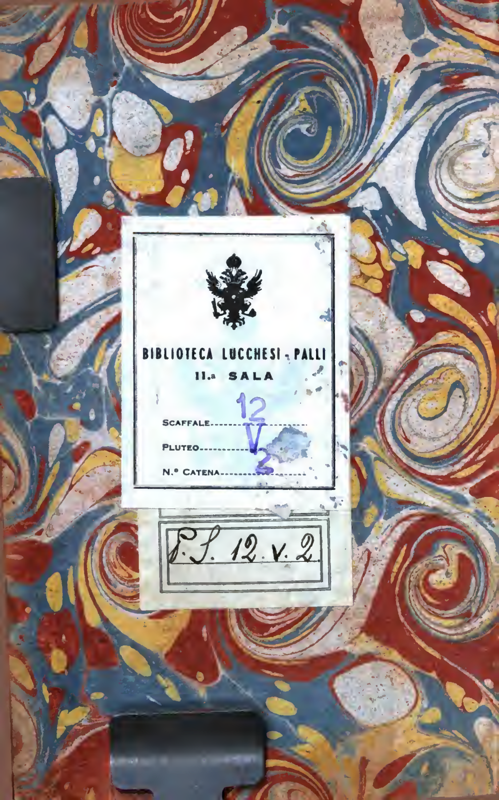






THÉÂTRE
DE
CAMPAGNE.

TOME II.

THÉÂTRE

DE

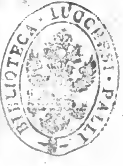
CAMPAGNE.

Par l'Auteur des P*ROVERBES* D*RAMATIQUES.*

TOME SECOND.







A PARIS,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

MDCCLXXV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



LE TESTAMENT SINGULIER,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE DE BLANFORT, *Veuve.*

Mlle D'HENNEBAUD.

LE COMTE DE GRIMOND.

LE CHEVALIER DE FURCY.

JUSTINE, *Femme-de-Chambre de la Marquise.*

La Scène est dans le Château de la Marquise.



LE TESTAMENT SINGULIER,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, JUSTINE.

LA MARQUISE.

Eh bien, Justine, Mademoiselle d'Hennebaud veut-elle me voir?

JUSTINE.

Elle n'est pas chez elle, Madame, on dit qu'elle se promène toute seule dans le Parc.

LA MARQUISE.

Malgré mon impatience, il faut l'attendre. Le Testament du Vicomte de Saint-Odon, l'occupe sans doute.

JUSTINE.

Oſerois-je demander à Madame ce que c'eſt que ce Teſtament?

LA MARQUISE.

Tu ſais bien que le Vicomte étoit l'Oncle du Comte de Grimond & du Chevalier de Furcy; qu'il y a deux ans qu'il eſt mort, & qu'il avoit défendu qu'on ouvrît ſon Teſtament avant que ce tems fût écoulé?

JUSTINE.

Ah, oui, oui, je me le rappelle.

LA MARQUISE.

Le Vicomte ne ſupportoit qu'impatiemment l'attachement, ou plutôt le violent amour que ſes Neveux avoient pour Mademoiſelle d'Hennebaud, & il leur avoit défendu de l'épouſer tant qu'il vivroit.

JUSTINE.

C'étoit un vilain homme que ce Monſieur le Vicomte-là!

LA MARQUISE.

C'étoit un homme de grande qualité.

JUSTINE.

Cela n'y fait rien; il avoit l'air bruſque &

dur, il me faifoit toujours peur quand il venoit ici.

LA MARQUISE.

Quelle folie !

JUSTINE.

Non, cela eft vrai. Et ces Meffieurs n'ont rien diminué de leur amour depuis deux ans ?

LA MARQUISE.

Non vraiment.

JUSTINE.

Ah ! Madame, que je vous plains d'aimer toujours Monfieur le Comte de Grimond, & qui ne s'en doute feulement pas.

LA MARQUISE.

Tu ne fais pas, Juftine, ce qui peut m'arriver d'heureux, peut-être même aujourd'hui. Par ce Teftament, Mademoifelle d'Hennebaud fe trouve obligée de choifir un époux entre le Chevalier & le Comte.

JUSTINE.

Obligée.... Et, Madame, vous n'êtes pas inquiéte ?

LA MARQUISE.

Non, Juftine. Je ne fais pas comment ce

Teſtament peut l'obliger à faire ce choix ; mais tout me dit qu'elle choiſira le Chevalier.

JUSTINE.

Cela pourroit arriver ; mais je ne conçois pas, aimant Monſieur le Comte, que vous ne craigniez pas qu'elle ne l'aime auſſi.

LA MARQUISE.

Ta réflexion eſt juſte, ſûrement le Comte eſt fait pour plaire ; mais le Chevalier aura la préférence, parce qu'il eſt aimé.

JUSTINE.

Deux frères rivaux, & que l'amour ne déſunit pas, quand il ſuffit quelquefois d'être parens pour ſe haïr ; cela me paroît reſpectable.

LA MARQUISE.

Oui ; car il ſemble au contraire que cet amour qu'ils ont depuis long-tems, augmente & reſſerre encore l'amitié qui eſt entr'eux ; mais c'eſt qu'ils ignorent leur ſort tous les deux, qu'ils ſe confient leurs peines, & que ce qui pourroit leur donner de l'éloignement les rapproche.

JUSTINE.

Et comment Madame eſt-elle mieux inſ-

truite de cette préférence que ces Messieurs.

LA MARQUISE.

Parce que la jalousie qu'inspire un amour malheureux l'éclaire, lui fait pénétrer les plus secrets mystères. J'ai vu Mademoiselle d'Hennebaud se contraindre davantage vis-à-vis du Chevalier, & avoir plus de liberté avec le Comte; elle s'observoit continuellement avec le premier, & elle n'y pensoit pas avec l'autre; enfin tout m'a prouvé qu'elle aimoit le Chevalier, & qu'elle vouloit qu'il l'ignorât. Forcée aujourd'hui de se déterminer, ce sera sûrement en sa faveur, & le Comte n'ayant plus d'espoir, son amour s'affoiblira, & je pourrai peut-être parvenir à le consoler.

JUSTINE.

Comment Madame peut-elle aimer un cœur tout rempli d'un autre? Veuve, riche; moi, je voudrois....

LA MARQUISE.

C'est cet amour tendre & délicat dont je l'ai vu capable qui m'a fait desirer d'en être aimée, & qui me l'a fait espérer; quand on est réellement sensible, c'est un besoin pour notre cœur d'aimer, & l'on finit souvent en écoutant un malheureux, par lui faire goûter un

bonheur véritable. Mais je veux absolument voir Mademoiselle d'Hennebaud, savoir toutes les particularités du Testament & me convaincre que rien ne peut qu'augmenter mes espérances. *Elle sort.*

JUSTINE.

Elle a beau dire, je n'aimerai jamais qui ne m'aimera pas, & qui aimera ailleurs surtout.

SCENE II.

LE CHEVALIER, JUSTINE.

LE CHEVALIER, *d'un air très-occupé.*

Ah, Justine; Mademoiselle d'Hennebaud n'est pas chez elle, ne seroit-elle pas chez Madame la Marquise?

JUSTINE.

Non, Monsieur le Chevalier; car elle lui voudroit parler, & elle est allée la chercher. Ce jour-ci est un grand jour pour vous, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Il sera peut-être le dernier de ma vie!

JUSTINE.

Mais si vous étiez choisi?

LE CHEVALIER, *vivement.*

Que dites-vous?.... Sauriez-vous?.... Mais dois-je seulement le desirer.

JUSTINE.

Et pourquoi pas? On ne vous voit pas avec indifférence.

LE CHEVALIER.

Pas avec indifférence!.... Seroit-il bien possible?

JUSTINE.

J'ai tout lieu de le croire.

LE CHEVALIER.

Ah, ma chère Justine, je vous en supplie!...

JUSTINE.

Voilà Monsieur votre Frère, je ne puis vous en dire davantage. Priez, pressez & vous serez heureux. *Elle sort.*

LE CHEVALIER.

Et puis-je l'être! quel espoir m'avoit séduit!

SCENE III.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Eh bien, mon Frère, avez-vous vu Mademoiſelle d'Hennebaud?

LE CHEVALIER.

Non, elle n'eſt pas chez elle. Avez-vous conſulté ſur le Teſtament?

LE COMTE.

Oui, l'on n'y peut rien changer, il faut qu'il ſoit exécuté abſolument comme il eſt fait.

LE CHEVALIER.

Pourquoi mon Oncle nous a-t-il fait attendre deux ans après ſa mort pour nous apprendre ces rigoureuſes diſpoſitions?

LE COMTE.

Ah! mon Frère, c'eſt qu'il a cru que pendant ce tems-là notre amour s'affoibliroit, & que la dure loi qu'il nous impoſe ne trouveroit plus d'obſtacle.

LE CHEVALIER.

Il ne connoiſſoit pas nos cœurs !

LE COMTE.

Il ne connoiſſoit pas celle que nous aimons.

LE CHEVALIER.

A-t-il jamais voulu ſeulement la voir ?

LE COMTE.

Il lui auroit été impoſſible de la haïr.

LE CHEVALIER.

Sa Maiſon, diſoit-il, a toujours perſécuté la nôtre.

LE COMTE.

En eſt-elle reſponſable ? Et n'y a-t-elle pas perdu plus que nous ; puiſqu'elle eſt reſtée ſans biens.

LE CHEVALIER.

Il ne veut point d'alliance entre nos deux Maiſons.

LE COMTE.

Il ſacrifie à cette répugnance & le bonheur de ſes Neveux, & même juſqu'à ſon bien, de la maniere la plus biſarre.

LE CHEVALIER.

Je n'aurois jamais imaginé les excès où peut porter la haîne.

LE COMTE.

Dire qu'il n'y a nulle reſſource!

LE CHEVALIER.

Mais a-t-on bien examiné tous les points du Teſtament?

LE COMTE.

Rien n'a été négligé; d'ailleurs il eſt court, ſa volonté eſt ſi préciſe....

LE CHEVALIER.

Revoyons encore.

LE COMTE.

Pourrions-nous avoir quelque eſpoir?

LE CHEVALIER.

N'importe.

LE COMTE *lit.*

Mes Neveux partageront également ma ſucceſſion, s'ils renoncent tous deux à épouſer l'héritière du nom de la Maiſon d'Hennebaud. Si elle choiſit l'un d'eux, tout mon bien appartiendra à l'autre, & ſi elle les refuſe tous

deux, elle jouira ſeule de cette ſucceſſion, qui, dans tous les cas, ſera ſubſtituée aux héritiers de celui, ou de celle à qui elle ſera adjugée.

LE CHEVALIER.

Il a cru, ſans doute que l'intérêt nous feroit changer de ſentiment.

LE COMTE.

Et que la crainte de perdre cette ſucceſſion nous empêcheroit de nous mettre dans le cas d'être refuſés.

LE CHEVALIER.

Que le deſir de la poſſéder, ſans ſon bien, pourroit nous arrêter.

LE COMTE.

Ah, trop heureux encore! celui qui auroit toute la ſucceſſion ne ſeroit pas ſi bien partagé.

LE CHEVALIER.

Et il auroit de plus, la douleur de ruiner ſon Frère & celle qu'il aime.

LE COMTE.

Oui; car elle ſe verroit entiérement dé-

pouillée de ce qui doit lui revenir en épousant l'un de nous.

LE CHEVALIER.

Et la plus grande partie de cette succession ne vient-elle pas des Procès que mon Oncle a gagnés contre cette Maison, qu'il prétend qui l'a persécuté, & dont lui-même est devenu le tyran?

LE COMTE, *après avoir rêvé.*

Mon Frère.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE COMTE.

Fuyons tous les deux.

LE CHEVALIER.

Et ne faut-il pas que Mademoiselle d'Hennebaud soit en possession de tout avant.

LE COMTE.

Oui, & pour cela il faut qu'elle nous refuse, il est vrai.

LE CHEVALIER.

Eh bien, mon Frère, proposons-le lui d'un commun accord.....

LE COMTE.

Notre malheur ſera égal ; mais du moins elle aura ce qui doit lui appartenir.

LE CHEVALIER.

Mais comment l'y déterminer ?

LE COMTE.

Peut-être ne nous fuit-elle actuellement que pour ſonger au parti qu'elle doit prendre.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon Frère, il me vient une idée. La Marquiſe vous aime, ſon bien eſt égal à celui du Teſtament....

LE COMTE.

La Marquiſe m'aime ?

LE CHEVALIER.

Il y a long-tems.

LE COMTE.

Si j'avois ſu cet amour, je n'aurois peut-être jamais été votre rival ; mais je croyois que c'étoit vous qu'elle aimoit, & je la plaignois de tout mon cœur, & j'étois bien loin de penſer que je pouvois cauſer ſon tourment.

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle d'Hennebaud, en nous refuſant tous les deux, peut eſpérer de ſervir la Marquiſe, en croyant que vous pourriez l'épouſer.

LE COMTE.

Ah, ſi je n'épouſe pas Mademoiſelle d'Hennebaud, non, jamais aucune femme....

LE CHEVALIER.

Je le crois; mais la Marquiſe peut ſe flatter, & pour cela elle fera tout auprès de Mademoiſelle d'Hennebaud pour l'engager à conſentir à ce que nous deſirons. Voyez la Marquiſe.

LE COMTE.

Allons, je vais la prier de parler, de ſolliciter même ce refus. Ah! mon Frère, n'eſt-il pas cruel, que ni l'un ni l'autre nous ne puiſſions être heureux!



SCENE

SCENE IV.

LE CHEVALIER *se laissant tomber dans un fauteuil.*

ETRE réduit à solliciter sa perte!...... & craindre de ne pas l'obtenir!.... Je serai heureux, disoit Justine...... Mais sur quoi...... Sauroit-elle?..... Je pourrois être aimé!.... Quel bien ce seroit!.... Il augmenteroit encore mes regrets; mais n'importe.... Dieux! que vois-je?.... C'est elle-même!

SCENE V.

Mlle D'HENNEBAUD, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *allant à Mademoiselle d'Hennebaud.*

AH, Mademoiselle!....

Mlle D'HENNEBAUD.

Monsieur le Chevalier, je vous prie, ne m'arrêtez pas.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas pour vous dire que je vous ai-

me : depuis l'inſtant où je vous ai vue pour la première fois, je ne vis que pour vous, vous le ſavez bien ; mais je ſerois trop heureux en vous perdant....

Mlle D'HENNEBAUD.

Que dites-vous ? Quel eſt votre deſſein ?

LE CHEVALIER.

Je vais m'éloigner pour jamais.

Mlle D'HENNEBAUD.

Et pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Je ne puis aſpirer au ſeul bien qui peut me faire aimer la vie, je dois mourir loin de vous.

Mlle D'HENNEBAUD.

Ne croyez pas que ce Teſtament, qui me donne tous vos biens, en vous refuſant, le Comte & vous, puiſſe jamais me déterminer à vous en dépouiller.

LE CHEVALIER.

Et puis-je deſirer que votre choix tombe ſur moi ? Vous feriez ſûrement mon bonheur ; mais vous feriez privée d'un bien qui

doit vous appartenir, & dont la plus grande partie devroit être à vous.

Mlle D'HENNEBAUD.

Et si j'épousois votre Frère, n'en seroit-il pas de même ?

LE CHEVALIER.

Que dites-vous ?.... Seroit-ce lui ?....

Mlle D'HENNEBAUD.

Non, je dis, avec vous ou avec lui.

LE CHEVALIER.

Quelle cruelle situation ! avoir tout à craindre & rien à espérer ! mon malheur est affreux ! c'est la derniere fois que je m'en plains : ah ! pardonnez-le moi, ce moment est encore trop doux ; puisque vous voulez bien m'entendre ! si je pouvois lire dans vos yeux....

Mlle D'HENNEBAUD, *troublée.*

Ah ! Chevalier !.... mais que perdez-vous en moi ? Vous ignorez mes sentimens.... Mon choix n'est pas fait.

LE CHEVALIER.

Si l'un de nous est assez heureux pour avoir pu toucher votre cœur, le choix est fait. Ah !

ſi je pouvois, en étant forcé de renoncer à vous, apprendre du moins que je ne ſuis pas haï.

Mlle D'HENNEBAUD.

Pourquoi vous haïrois-je tous les deux? Eſt-ce parce que je ſuis la cauſe de vos malheurs? Je n'ai point à me plaindre de vous.

LE CHEVALIER.

Je ſais que vous n'êtes pas injuſte.

Mlle D'HENNEBAUD.

A quoi vous ſerviroit d'en ſavoir davantage?

LE CHEVALIER.

A charmer les douleurs & les ennuis du reſte de ma vie! cette converſation ſans ceſſe préſente à mon imagination, calmeroit mon déſeſpoir; je bénirois cent fois cet heureux moment. Quelle douceur je goûterois à me le rappeler! Ah! ſi réellement vous pouviez m'aimer!.... Mais, que dis-je? Nous n'en ſerions pas plus heureux, & je ſerois réduit à vous plaindre; cependant au milieu de mes regrets, qu'il me ſeroit doux de penſer que ſans cette loi cruelle, vous auriez goûté quelque douceur à faire mon bonheur!

Mlle D'HENNEBAUD.

Pourquoi vous pénétrer ſi vivement....

LE CHEVALIER.

Ah! ſi c'eſt une erreur, ne la détruiſez point.... Mais, hélas! non, jamais vous ne m'avez aimé!

Mlle D'HENNEBAUD.

D'où vient ce reproche, Chevalier? Ai-je pris avec vous quelqu'engagement auquel vous m'ayez vue manquer? En quoi puis-je vous paroître coupable?

LE CHEVALIER.

Ah! bien loin de vous accuſer....

Mlle D'HENNEBAUD.

Calmez-vous donc, & croyez que ce n'eſt pas ſans douleur que je fais le malheur des deux hommes les plus eſtimables que je connoiſſe.

LE CHEVALIER.

Excuſez un amour malheureux, s'il me rend injuſte; mais puiſque je ne puis, ni ne dois rien eſpérer, conſentez à ce que nous vous demandons, refuſez-nous également;

c'eſt le vœu de mon Frère, c'eſt le mien; votre bonheur eſt l'unique objet de nos deſirs.

Mlle D'HENNEBAUD.

Vous voulez que je vous refuſe? Y penſez-vous bien, Chevalier?

LE CHEVALIER.

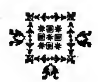
Ah! Mademoiſelle!.... par pitié, dites-moi....

Mlle D'HENNEBAUD.

Non, je dois me taire encore. Je vous prie, laiſſez-moi rêver au parti que je dois prendre, & ne me retenez plus.

LE CHEVALIER.

J'obéis, je ne retrouverai jamais ſans doute un moment ſi précieux pour mon amour; mais vous le voulez, je vous ſacrifie tout. *Il ſort.*



SCENE VI.

Mlle D'HENNEBAUD, *assise & appuyée sur une table. Après avoir rêvé.*

Ah! respirons!.... Quelle situation!.... Le Chevalier pourroit faire mon bonheur! oui.... Mais en le préférant, je le ruine!.... Dieux! conseillez-moi.... Qui, moi, je pourrois consentir à les priver tous deux d'un bien qui leur appartient, & pour en jouir! le peuvent-ils espérer?

SCENE VII.

LA MARQUISE, Mlle D'HENNEBAUD, LE COMTE.

LA MARQUISE, *au Comte en l'appelant.*

Comte, elle est ici.

Mlle. D'HENNEBAUD, *à part.*

Ah, Dieux! cachons mon trouble.

LE COMTE.

Eh bien, Mademoiselle, consentez-vous à

décider aujourd'hui notre ſort? Par pitié, ne nous faites pas languir davantage, nous vous en ſupplions.

Mlle D'HENNEBAUD.

Et qui peut vous preſſer autant?

LE COMTE.

Le deſir de voir finir la cruelle incertitude où nous ſommes, qui nous fait ſouffrir d'avance tout ce que nous avons à redouter & qui ſemble même accroître nos maux.

Mlle D'HENNEBAUD.

Croyez-vous ma peine moins grande que la vôtre?

LE COMTE.

Faites ce que nous deſirons également tous deux, vous ſerez délivrée de nos perſécutions, & nous n'aurons du moins rien à nous reprocher.

Mlle D'HENNEBAUD, *après avoir rêvé.*

Le Ciel ſemble m'inſpirer & m'indiquer le ſeul parti qui me reſte à prendre.

LE COMTE.

Pouvez-vous le dire actuellement?

Mlle D'HENNEBAUD.

Oui. Je vais finir ma vie dans un couvent, & par ce moyen je vous rends tous vos biens.

LE COMTE.

Non, vous ne pouvez pas nous les rendre, & vous vous facrifieriez en vain.

Mlle D'HENNEBAUD.

Comment?

LE COMTE.

C'eft nous refufer, & pour lors les biens vous appartiennent.

Mlle D'HENNEBAUD.

Mais ne pouvant plus en jouir, je vous les laiffe.

LE COMTE.

Ils font fubftitués pour lors à vos héritiers.

Mlle D'HENNEBAUD.

Je ferai donc toujours forcée à faire un choix entre vous deux!

LE COMTE.

Et vous vous perdez, en époufant l'un de nous, vous demeurez fans biens.

Mlle d'Hennebaud.

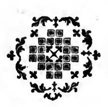
Ah, je ne le ſais que trop! je ruinerai l'objet de mon choix.

Le Comte.

Refuſez-nous tous deux, encore une fois, & nous ne deſirons plus rien; nous vous le demandons en grace, ne vous inquiétez pas de notre ſort; dans le métier des armes nous mériterons, non une fortune conſidérable; mais celle dont ſe contentent de très-braves gens & qui valent autant que nous.

Mlle d'Hennebaud, *rêvant.*

Par quel moyen ſortir de cet abîme? Je vous prie de m'y laiſſer rêver encore, & je vous annoncerai bientôt le parti que j'aurai pris. *Elle ſort.*



SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

En vérité, Comte, plus je vous connois, plus je vous admire : quel excès de générosité! perdre toute ſa fortune pour en faire jouir celle que vous aimez, & ſans nul eſpoir de jamais la poſſéder. Voilà ce qui s'appelle ſavoir aimer!

LE COMTE.

Et mon Frère, Madame, ne penſe-t-il pas de même que moi? Il n'y a point de mérite à cela; le tourment le plus cruel, c'eſt de voir que Mademoiſelle d'Hennebaud n'y veuille pas conſentir.

LA MARQUISE.

Mais le peut-elle? De quel droit voulez-vous la forcer d'accepter cette ſucceſſion, pour vous ruiner tous les deux? Laiſſez-la choiſir entre vous & votre Frère.

LE COMTE.

Mais par ce choix elle n'aura rien, comment

vouloir qu'elle forme un pareil établissement? Il n'est pas possible que nous l'y engagions & que pour faire notre bonheur, nous l'empêchions peut-être d'avoir une fortune considérable, si la fortune peut se lasser enfin de persécuter le mérite.

LA MARQUISE.

Le bonheur ne suit pas toujours la fortune, Comte!

LE COMTE.

Ah, Madame, je le sais! il est cruel pourtant que ce soit elle qui mette des entraves au nôtre; il est affreux d'être obligé d'éviter ce que l'on aime, d'être forcé de l'empêcher de nous préférer; c'est une situation à quoi nous ne devions pas nous attendre; nous devions espérer qu'enfin l'un de nous seroit heureux, & c'est à quoi il faut renoncer ! ce rafinement extrême de la haîne de mon Oncle, est désespérant !

LA MARQUISE.

Oui, Comte, je vous plains bien sincèrement, votre façon d'aimer méritoit, sans doute, un meilleur sort. Que votre bonheur ne dépend-il de moi ! mais aviez-vous lieu de

croire que le choix pût tomber ſur vous ? Si Mademoiſelle d'Hennebaud préféroit votre Frère ?

LE COMTE.

Elle n'en ſeroit pas moins à plaindre du côté de l'intérêt, & moi, je n'en ſerois encore que plus malheureux.

LA MARQUISE.

Au lieu de vous occuper ſans ceſſe de cet amour, ſongez plutôt à le bannir promptement de votre cœur.

LE COMTE.

Le bannir ?

LA MARQUISE.

Sans eſpoir, l'amour eſt privé de toutes les douceurs qui doivent l'accompagner ; c'eſt un tourment continuel, tout déplaît, on voudroit ſe fuir ſoi-même.

LE COMTE.

Hélas, eſt-on maître de bannir & ſon amour & ſes regrets ? Quand tout nous rappelle un objet ſéduiſant, enchanteur, le cœur s'ouvre, s'épanouit, pour recevoir cette douce impreſ-

ſion, comme la fleur au lever de l'aurore, pour ſe laiſſer pénétrer par une douce roſée.

LA MARQUISE.

Ah, Comte! que vous êtes loin d'éprouver un ſort dont vous êtes ſi digne, & qui devroit n'être fait que pour vous!

LE COMTE.

Je ne vous comprends point, que dites-vous Madame? Aurois-je à redouter....

SCENE IX.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE CHEVALIER.

MON Frère, avez-vous réuſſi auprès de Madame la Marquiſe? Veut-elle bien engager Mademoiſelle d'Hennebaud à conſentir à ce que nous deſirons.

LE COMTE.

Non, mon Frère; elle trouve même que nous avons tort de l'exiger, que c'eſt une eſpèce de don que nous n'avons pas le droit de

faire ; que plus sa délicatesse est grande, & plus nous devons craindre de l'offenser.

LE CHEVALIER.

Mais la plus grande partie de ce que nous lui sacrifions a appartenu à ses prédécesseurs, & devroit lui appartenir de droit.

LA MARQUISE.

Voilà ce que vous ne lui persuaderez jamais ; laissez-la déterminer ce qu'elle voudra faire, & rapportez-vous-en à sa décision. Le seul moyen que je puisse avoir de vous servir ; c'est de l'engager à ne vous pas faire languir davantage ; c'est à quoi je vais essayer de la résoudre le plutôt qu'il sera possible.



SCENE X.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Elle choiſira donc entre nous!.... Je viens de tout ordonner pour mon départ, ſi le choix tombe ſur vous; mais, mon Frère, je vous demande une grace.

LE COMTE.

Notre ſort eſt encore égal, je dois faire tout ce que vous voudrez. Parlez à préſent.

LE CHEVALIER.

Oui; mais voyez à quoi vous vous engagerez

LE COMTE.

N'importe, je ne crains point un parti que vous choiſiſſez.

LE CHEVALIER.

Vous me donnez vôtre parole?

LE COMTE.

Je vous la donne.

LE

LE CHEVALIER.

Eh bien, comme par le choix qui feroit fait de vous la fucceffion m'appartiendroit entièrement, vous venez de vous engager à accepter le revenu de ce bien que, dans ce cas-là, je dois poffeder toute ma vie, & je vous jure ici de ne prendre jamais aucun engagement qui puiffe m'oter la liberté de vous en laiffer la jouiffance; mon emploi m'a suffi jufqu'à préfent, il me fuffira encore.

LE COMTE.

Puis-je confentir à vous dépouiller ainfi entièrement de ce qui devroit vous appartenir, & ne ferai-je pas trop heureux de poffeder l'objet de vos vœux & des miens?

LE CHEVALIER.

De quel bonheur jouirez-vous tous deux au fein de l'indigence?

LE COMTE.

Et qui pourra vous dédommager de tout ce que vous perdrez?

LE CHEVALIER.

Le plaifir d'adoucir une loi trop rigoureufe & de vous faire jouir d'un bonheur dont le fort avoit réfolu de me priver.

LE COMTE.

Mais....

LE CHEVALIER.

Songez que vous m'avez donné votre parole.

LE COMTE.

Vous en ferez donc de même si le choix tombe sur vous?

LE CHEVALIER.

Ce n'est point-là ce que je vous propose.

LE COMTE.

Ce n'est qu'à cette condition que je puis m'engager.

LE CHEVALIER.

J'entends quelqu'un.



SCENE DERNIÈRE.

LA MARQUISE, Mlle D'HENNEBAUD, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Les voici, Mademoiselle, rendez-vous au desir qu'ils ont de savoir quelle est votre volonté.

Mlle D'HENNEBAUD.

Vous le voulez, Messieurs; mais me promettez-vous de suivre, sans vous plaindre, la loi que je vais vous prescrire?

LE CHEVALIER.

Ah, bannissez-nous tous deux.

LE COMTE.

Nous vous en supplions.

Mlle D'HENNEBAUD.

Prenez garde que ce seroit vous, par cette prière, qui me refuseriez, & que je n'aurois plus de droits sur la succession. Je ne demande

pas mieux, si vous le voulez, j'y consens de tout mon cœur à ce prix.

LE CHEVALIER.

O Ciel! pourriez-vous croire?....

LE COMTE.

Non, ce n'est pas notre intention.

LE CHEVALIER.

Puisque vous voulez faire un choix, prononcez, ne différez plus.

Mlle D'HENNEBAUD.

Mais n'est-il pas bien douloureux d'avoir à affliger une ame délicate, généreuse, & qui ne s'occupe que de mon bonheur?

LA MARQUISE.

Celui qui ne sera pas préféré, n'aura-t-il pas la fortune pour le consoler?

Mlle D'HENNEBAUD.

Ah, puisse-t-elle au moins lui prouver.... *A part.* O Ciel, qu'allois-je dire!

LA MARQUISE.

Achevez.

Mlle D'HENNEBAUD.

Madame, je vous en ſupplie, ſoyez la dépoſitaire de mon choix, venez. Vous aurez la bonté de l'annoncer enſuite, & vous m'épargnerez la douleur que j'éprouverois, en voyant les regrets de celui que je ſerai obligée d'abandonner.

LA MARQUISE.

Non, Mademoiſelle, il m'eſt impoſſible de me charger d'un pareil arrêt; c'eſt à vous à le leur apprendre.

LE COMTE.

Ne balancez plus.

Mlle D'HENNEBAUD, *tremblante.*

Vous le voulez?

LE CHEVALIER.

Nous vous en conjurons.

Le Comte & le Chevalier écoutent ſans regarder Mademoiſelle d'Hennebaud.

Mlle D'HENNEBAUD, *avec peine.*

Eh bien.... j'épouſe.... le Comte de Grimond. *Elle tombe évanouie dans un fauteuil.*

LE CHEVALIER, *désespéré.*

O Ciel?

LE COMTE, *se retournant avec joie pour se jetter aux genoux de Mademoiselle d'Hennebaud.*

Seroit-il bien possible!...... Dieux! que vois-je?

LA MARQUISE.

Que sa bouche n'est point d'accord avec son cœur.

LE COMTE.

Comment!

LA MARQUISE.

Qu'elle aime le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Moi?

LA MARQUISE.

Oui, vous, & qu'elle se sacrifie pour ne pas vous priver de la fortune qui vous reviendra par ce choix.

Mlle D'HENNEBAUD.

Madame, que dites-vous?

LA MARQUISE.

Votre secret que j'ai pénétré.

LE COMTE.

Ah, Mademoiselle, pouvez-vous croire que je veuille faire votre malheur & celui de mon Frère? Mais, Madame, est-il bien vrai....

LA MARQUISE.

Oui, Comte, vous pouvez m'en croire. Elle est incapable de trahir la vérité, qu'elle vous le dise elle-même, si je vous trompe.

Mlle D'HENNEBAUD.

Madame, vous me perdez!

LA MARQUISE.

Non, Mademoiselle, au contraire, je veux votre bonheur; c'est le dernier plaisir que je puis goûter actuellement. Suivez le penchant de votre cœur, épousez le Chevalier, je lui donne mon bien, & je ne me réserve que ce qu'il me faudra pour passer le reste de ma vie dans un Couvent; ne vous opposez point à ce don, Chevalier; car rien ne peut me faire changer de résolution.

LE CHEVALIER.

Mais croyez-vous que nous puissions être heureux si vous ne l'êtes pas?

Mlle D'HENNEBAUD.

Non, Chevalier, n'y consentez pas?

LA MARQUISE.

Pourquoi vous opposer à la seule douceur que je puisse goûter?

LE COMTE.

Ah! Madame, je tombe à vos pieds, cet excès de générosité m'éclaire & me fait voir qu'en perdant l'espoir d'être aimé de Mademoiselle, je renonce à une erreur qui m'étoit précieuse, il est vrai; mais que je puis retrouver en vous la source d'un bien réel, & qu'un amour aveugle m'avoit empêché d'appercevoir jusqu'à ce moment. Si ce n'est pas une nouvelle erreur, consentez que je vous consacre à jamais ma vie, &c....

LA MARQUISE.

Non, Comte, je ne veux point que ce soit la reconnoissance qui vous engage....

LE COMTE.

Eh, Madame, ne part-elle pas du cœur; c'eſt le premier hommage que le mien vous rend; ſi vous l'avez pu croire digne de vous, pourquoi ceſſeroit-il dans ce moment de vous le paroître encore; eſt-ce parce qu'il eſt rebuté?

LA MARQUISE.

Non, aſſurément.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, nous ne pouvons profiter de ce moyen d'être heureux, que vous voulez que nous acceptions, ſi vous refuſez à mon Frère la grace qu'il vous demande.

LA MARQUISE.

Vous le voulez, Chevalier? Puiſſe votre Frère avoir un ſort pareil au vôtre; le mien l'eſt déja en me rendant à votre empreſſement.

LE COMTE.

Pourrez-vous douter de mon bonheur en poſſédant un cœur auſſi tendre & auſſi généreux.

Mlle D'HENNEBAUD.

Ah! Marquiſe, ſans vous, tous trois, que ſerions-nous devenus, & que ne vous devons-nous pas.

LA MARQUISE.

Eh bien, ne nous quittons jamais, & nous éprouverons qu'avec l'amour & l'amitié l'on n'a plus rien à deſirer.

FIN.

LES
CONTRE-TEMS,
COMÉDIE
En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

M. D'ARNY.

Mde D'ARNY, *seconde Femme de Monsieur d'Arny.*

Mlle D'ARNY, *Fille de M. d'Arny.*

M. DE SAINT-PRIX, *Parent de Madame d'Arny.*

M. BROUSSIN, *Notaire.*

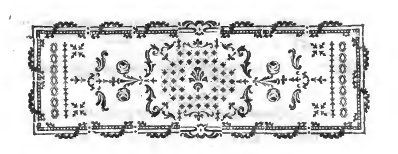
LOQUET, *Serrurier.*

LAVALLÉE, *Valet-de-Chambre de Monsieur d'Arny.*

M. DUCAISAC, *Tailleur.*

UN GARÇON *Tailleur.*

La Scène est dans le Cabinet de Monsieur d'Arny.



LES
CONTRE-TEMS,
COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

M. D'ARNY, M. BROUSSIN.

M. D'ARNY, *en Robe-de-Chambre.*

TENEZ, Monsieur Broussin, entrez ici, je vais vous faire voir ce que vous voulez.

M. BROUSSIN.

Je vous demande bien pardon; mais je n'ai pas le tems.

M. D'ARNY.

Il faut bien que je prenne une note de ce qu'exige Monsieur de Villenbart.

M. BROUSSIN.

Je vous l'ai déja dit, il veut que la Femme de ſon Fils ait environ cent ans de nobleſſe.

M. D'ARNY.

J'en aurai bien quatre-vingt-dix.

M. BROUSSIN.

Cela eſt là même choſe, il s'en contentera.

M. D'ARNY.

Ce qui m'inquiète, c'eſt que je n'ai qu'une lettre du Miniſtre à mon Biſayeul ; encore je ne ſais pas ſi je la retrouverai, elle eſt de mil ſix cent vingt.

M. BROUSSIN.

Si vous ne la retrouvez pas, faites un Mémoire.

M. D'ARNY.

C'eſt ce que je vais faire, croyez-vous que Monſieur de Villenbart ſe contente de cela ?

M. BROUSSIN.

Nous verrons. Votre fille eſt un très-bon parti, il eſt intéreſſé, & peut-être qu'il paſſera ſur bien des choſes. Que votre Mémoire ſoit clair, & ſoyez chez moi à midi ; ſi je peux l'engager à convenir de ſigner ce ſoir le contrat, je le dreſſerai tout de ſuite.

M. D'ARNY.

Je vous en ſerai très-obligé.

M. BROUSSIN.

Ne manquez pas d'être chez moi à midi.

M. D'ARNY.

Non, non, je vais chercher mes papiers.

SCENE II.

M. D'ARNY.

Où trouverai-je tout cela ? Dans mon ſerre-papiers. *Il cherche ſur ſa table.* Eh bien, je ne trouve point la clef à-préſent. *Il cherche & puis il appelle.* Lavallée, Lavallée. Il ne viendra pas! Lavallée, Lavallée. *Il va ouvrir la porte.* Lavallée, Lavallée.



SCENE III.

M. D'ARNY, LAVALLÉE.

LAVALLÉE.

ME voilà, Monſieur.

M. D'ARNY.

Où étiez-vous donc? Je ne puis jamais vous avoir.

LAVALLÉE.

J'étois là-dedans; c'eſt qu'on n'entend pas.

M. D'ARNY.

Ce Serrurier ne veut donc jamais venir poſer cette ſonnette?

LAVALLÉE.

J'y ai été plus de vingt fois, j'y vas tous les jours, & il me dit demain ſans faute on ira.

M. D'ARNY.

Ces gens-là ſont impatientans! il viendra quand je ne le voudrai pas. J'ai perdu une clef.

LAVALLÉE.

Laquelle?

M. D'ARNY.

Celle de mon ſerre-papier.

LAVALLÉE *prenant une clef ſur le Bureau.*

Ne ſeroit-ce pas là elle ?

M. D'ARNY.

Juſtement. Dites qu'on ne laiſſe entrer perſonne.

LAVALLÉE.

Le Tailleur, pourtant ?

M. D'ARNY.

Sans doute, il me faut abſolument mon habit, j'ai affaire & je ne peux pas m'en paſſer. Je n'en ai point d'autre de Printems?

LAVALLÉE.

Non, Monſieur, ils ſont tous affreux.

M. D'ARNY.

Je le ſais bien. Il faut envoyer chez lui, pour qu'il ne me manque pas ce matin.

LAVALLÉE.

J'y ai été hier, il viendra sûrement.

M. D'ARNY.

Je vais entrer là-dedans. Faites-le attendre, s'il vient. *Il entre dans ſon Cabinet.*

LAVALLÉE.

Oui, oui, Monſieur.

SCENE IV.

Mlle D'ARNY, LAVALLÉE.

Mlle D'ARNY.

Où eſt donc mon Père, Lavallée ?

LAVALLÉE.

Il eſt dans ſon petit cabinet.

Mlle D'ARNY.

Puis-je y entrer ?

LAVALLÉE.

Non, Mademoiſelle, vous me ferez gronder.

Mlle D'ARNY.

Y ſera-t-il long-tems ?

LAVALLÉE.

Je ne ſais pas.

Mlle D'ARNY.

Eſt-il de bonne humeur ?

LAVALLÉE.

Pas trop.

Mlle D'ARNY.

Je m'en vais toujours l'attendre, car je ne l'ai pas vû hier au soir. Avez vous un livre là?

LAVALLÉE.

Oui, Mademoiselle, voilà l'Almanach Royal.

Mlle D'ARNY.

Vous voulez que je lise l'Almanach Royal?

LAVALLÉE.

Mademoiselle, ce sera comme vous voudrez.

SCENE V.

Mlle D'ARNY, M. DE SAINT-PRIX.

Mlle D'ARNY.

Que venez-vous donc faire ici, Monsieur?

M. DE SAINT-PRIX.

Ah! Mademoiselle, vous ne savez pas le malheur qui est près de nous arriver.

Mlle D'ARNY.

Comment donc?

M. DE SAINT-PRIX.

Je viens d'apprendre que Monſieur votre Père me manque de parole, on m'a dit qu'il vouloit vous donner à Monſieur de Villenbart.

Mlle D'ARNY.

Cela n'eſt pas poſſible!

M. DE SAINT-PRIX.

Je ne pouvois pas le croire, & je venois ſavoir ce que vous en ſauriez, ainſi que Madame votre Belle-mère. J'ai rencontré Monſieur Brouſſin, qui ſortoit d'ici, & qui m'a aſſuré qu'aujourd'hui, à midi, Monſieur votre Père & Monſieur de Villenbart le Père, avoient rendez-vous chez-lui, qu'on ſigneroit peut-être ce ſoir le contrat.

Mlle D'ARNY.

Et comment l'empêcher?

M. DE SAINT-PRIX.

Je n'en ſais rien.

Mlle D'ARNY.

Ma Belle-mère ſait combien nous nous aimons, elle eſt votre Parente, il faut qu'elle parle à mon Père pour vous.

M. DE SAINT-PRIX.

Voilà ce que je voudrois bien qu'elle fît,

je voudrois auſſi qu'elle vît Madame de Villenbart qui eſt ſon amie.

Mlle D'ARNY.

C'eſt qu'il y a bien peu de tems d'ici à midi.

M. DE SAINT-PRIX.

Oui, & il faudroit empêcher ce rendez-vous.

Mlle D'ARNY.

J'ai envie de me jetter aux pieds de mon Père, de lui dire....

M. DE SAINT-PRIX.

Entêté, impatient, comme eſt Monſieur d'Arny, il ne vous écoutera pas.

Mlle D'ARNY.

Je le crains comme vous.

M. DE SAINT-PRIX.

On m'avoit dit qu'il étoit ici.

Mlle D'ARNY.

Il eſt là-dedans.

M. DE SAINT-PRIX.

Je m'en vais le ſommer de ſa parole; cela lui fera peut-être faire des réflexions, & il faudra bien qu'il parle: enſuite j'irai trouver Madame d'Arny & peut-être qu'il ſe rendra à ſes prières.

Mlle D'ARNY.

Je n'ose m'en flatter. On ne sauroit être plus malheureux que nous le sommes!

M. DE SAINT-PRIX.

Pour moi, il me sera impossible de jamais cesser de vous aimer. Pourriez-vous vous résoudre à m'abandonner, à consentir? ...

SCENE VI.

M. D'ARNY, Mlle D'ARNY, M. DE SAINT-PRIX.

M. D'ARNY.

Qu'est-ce que vous faites donc ici tous deux seuls?

Mlle D'ARNY.

Papa, je vous attendois.

M. D'ARNY.

Allons, Mademoiselle, allez-vous-en chez vous.

Mlle D'ARNY.

Mais, Papa, je ne vous ai pas vû hier au soir, & vous me renvoyez comme cela.

M. D'ARNY.

Eh bien, bon jour. *Il la baise au front.* Allons laissez-moi, j'ai affaire.

Mlle D'ARNY.

C'est que je voulois vous prier....

M. D'ARNY.

Je vous dis que je n'ai pas le tems de vous entendre; allons en voilà assez.

SCENE VII.

M. D'ARNY, M. DE SAINT-PRIX.

M. DE SAINT-PRIX.

MONSIEUR, je n'ai qu'un mot à vous dire.

M. D'ARNY.

Vous voyez, Monsieur, que je suis en affaire.

M. DE SAINT-PRIX.

C'est d'une affaire aussi que je veux vous parler; mais de la plus intéressante que je puisse avoir de ma vie.

M. D'ARNY.

C'est de votre mariage, je parie.

M. DE SAINT-PRIX.

Oui, Monſieur.

M. D'ARNY.

Rien ne preſſe.

M. DE SAINT-PRIX.

Rien ne preſſe?

M. D'ARNY.

Non, non, vous n'aurez pas été plutôt marié, qu'au bout de quelques jours, vous n'y penſerez plus.

M. DE SAINT-PRIX.

Ah, Monſieur, vous ne me rendez pas juſtice.

M. D'ARNY.

Eh bien, mettons un mois.

M. DE SAINT-PRIX.

Vous pouvez croire que je n'aimerois Mademoiſelle votre fille qu'un mois?

M. D'ARNY.

Suppoſons un an, deux ans, tant que vous le voudrez; mais tout finit, & plus tard on ſe marie, plus l'amour dure; ce que je vous dis là, c'eſt d'après l'expérience.

M. DE SAINT-PRIX.

Mais du moins fixez le jour où...

M. D'ARNY.

Nous verrons cela une autre fois.

M. DE SAINT-PRIX.

Dites plutôt que vous ne voulez pas que nous le voyons jamais.

M. D'ARNY.

Quelle idée!

M. DE SAINT-PRIX.

Vous m'avez donné votre parole cependant.

M. D'ARNY.

Je le ſais bien ; mais dans ce moment-ci, je n'ai pas le tems de parler de tout cela.

M. DE SAINT-PRIX.

Ah, Monſieur!...

M. D'ARNY.

Je vous dis, un de ces jours nous verrons: j'ai à écrire; je vous prie, laiſſez-moi.

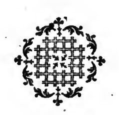
M. DE SAINT-PRIX.

Je vous le répète, Monſieur, je compte ſur votre parole. *Il ſort.*

SCENE VIII.

M. D'ARNY.

Oui, oui, comptes-y. Il croit que parce qu'il aime ma fille, que je ne la donnerai pas à un homme plus riche que lui. Ces amans là ne veulent pas le bonheur de ce qu'ils aiment, ils ne veulent que le leur à eux : cela me fait rire, moi, les paſſions ! Mais le tems ſe paſſe & je ne fais pas mon mémoire. *Il ſe met à écrire.* Je ne ſai où j'ai mis cette diable de lettre & je ne me ſouviens pas ſeulement qui étoit Miniſtre en ſoixante-dix-huit. Mon Grand-père, mon Père, m'ont dit tout cela cent fois ; mais quand on eſt bien jeune, on croit toujours qu'ils radottent. Ah, je me ſouviens. . . . Oui, oui, écrivons toujours, je retrouverai bien le reſte.



SCENE IX.

M. D'ARNY, LAVALLÉE, LOQUET, *portant une échelle.*

LAVALLÉE.

Monsieur, voilà Monſieur Loquet.

M. D'ARNY.

Qu'eſt-ce que c'eſt que Monſieur Loquet ?

LAVALLÉE.

C'eſt le Serrurier.

M. D'ARNY.

C'eſt bien là le moment ! pourquoi ne venez-vous pas quand vous promettez ?

LOQUET.

Mais, Monſieur, c'eſt que....

M. D'ARNY.

C'eſt que.... Je ne me ſervirai plus de vous.

LOQUET.

Monſieur eſt bien le maître ; pourtant ce n'eſt pas ma faute, & Monſieur de Lavallée le ſait bien ; je ſerois bien venu hier ſans Ma-

dame la Comteſſe de Lampilliere, qui m'a envoyé chercher comme j'allois venir ici.

M. D'ARNY.

Qu'eſt-ce que tout cela me fait?

LOQUET.

C'eſt pour dire à Monſieur la raiſon...

M. D'ARNY.

Serez-vous long-tems?

LOQUET.

Non, Monſieur, c'eſt l'affaire d'un moment.

M. D'ARNY.

Commencez toujours là-dedans.

LOQUET.

Oui, Monſieur.

M. D'ARNY.

Lavallée, montrez-lui où je vous ai dit.

LOQUET.

Oh, Monſieur, je ſais bien, ce n'eſt pas d'aujourd'hui, Dieu merci, que je poſe des ſonnettes.

M. D'ARNY.

Allons, dépêchez-vous.

LOQUET.

Sûrement ; mais il faut le tems à tout.

M. D'ARNY.

Et prenez garde de me rien casser avec votre échelle.

LOQUET.

Il n'y a que faire de me le recommander.

LAVALLÉE.

Venez, venez.

LOQUET.

Marchez toujours, je vous suis. *Il entre dans le Cabinet à côté.*

SCENE X.

M. D'ARNY, *continuant, d'écrire.*

GUILLAUME d'Arny, Fils de Pierre d'Arny.... Ce n'est pas Pierre, c'étoit.... *On cogne à côté.* Paix donc. C'étoit.... *Le bruit continue.* Le Diable emporte le Serrurier ! C'étoit Guillaume, je crois ; non pas.... *Même bruit.* Finissez donc. Ah, c'étoit Léonard-Guillaume d'Arny. *On frappe encore.* Lavallée.

SCENE XI.

M. D'ARNY, LAVALLÉE.

M. D'ARNY.

DITES-donc au Serrurier de finir.

LAVALLÉE.

C'eſt qu'il poſe un mouvement.

M. D'ARNY.

Je ne peux pas écrire.

LAVALLÉE.

Je m'en vais lui dire de ne pas faire de bruit. Ah, voilà le Tailleur.

M. D'ARNY.

Faites-le entrer.

LAVALLÉE.

Monſieur de Caiſac, entrez.



SCENE XII.

M. D'ARNY, M. CAISAC, LAVALLÉE, LE GARÇON.

M. CAISAC.

Si Monſieur eſt en affaire, je reviendrai.

M. D'ARNY.

Eh, point du tout, j'attends mon habit pour ſortir.

M. CAISAC.

Ah ! Monſieur, je ne ſavois pas.

M. D'ARNY.

Eh bien, me gênera-t-il ſous les bras, celui-ci ?

M. CAISAC.

Oh, que non, Monſieur, j'y ai bien pris garde.

M. D'ARNY.

Donnez donc. *Il eſſaye ſon habit.*

M. CAISAC.

Il ne doit pas vous bleſſer.

M. D'ARNY.

Non ; mais il eſt auſſi trop large.

LAVALLÉE.

Et trop long.

M. CAISAC.

Cela eſt vrai. Je ne comprends pas cela.

M. D'ARNY.

Mais ce n'eſt pas là mon étoffe.

M. CAISAC.

Monſieur a raiſon ; c'eſt le Garçon qui s'eſt trompé.

LE GARÇON.

Je vous ai bien dit, Monſieur, que ce n'étoit pas l'habit de Monſieur d'Arny.

M. CAISAC.

Il faut aller chercher l'autre.

M. D'ARNY.

Et cela ne finira pas.

M. CAISAC.

Il ſera revenu ſur-le-champ.

M. D'ARNY.

Allez donc.

M. CAISAC.

Je vais l'attendre là-dedans. *Il ſort.*

M.

M. D'ARNY.

Le ſot homme. Il n'en fait jamais d'autres.

LAVALLÉE.

Le garçon ſera bientôt revenu.

M. D'ARNY.

Le Serrurier n'a pas fait de bruit, je parie qu'il va recommencer.

LAVALLÉE.

Je vais lui parler.

SCENE XIII.

M. D'ARNY, *écrivant.*

LÉONARD-GUILLAUME d'Arny, Maître des Comptes, né en.... en.... en mil ſix cent. *On cogne.* Le Diable emporte le chien de Serrurier ! Né en ſix cent. *On cogne.* Paix donc. Né en ſix cent.... *On cogne.* Voilà un coquin bien inſupportable ! en ſix cent.... Quoi je ne pourrai pas trouver l'année. *On cogne, il ſe lève.* Veux-tu bien finir : il m'a fait oublier. Lavallée, faites-moi venir ici ce Serrurier.

SCENE XIV.

M. D'ARNY, LAVALLÉE, LOQUET.

LAVALLÉE.

Le voilà, Monſieur.

M. D'ARNY.

Eh bien, cela ne finira donc pas?

LOQUET.

Pardonnez-moi, Monſieur, tout-à-l'heure.

M. D'ARNY.

Et vous ne pouvez pas travailler ſans faire de bruit?

LOQUET.

Mais, Monſieur, c'eſt le Marteau.

M. D'ARNY.

Vous pourriez ne pas vous en ſervir.

LOQUET.

Oui, quand je perce les trous, mais pour enfoncer....

M. D'ARNY.

Oui, enfoncer, enfoncer, je veux voir cela.

LOQUET.

Monsieur n'a qu'à venir, il verra qu'on ne peut pas faire autrement, quand on pose des sonnettes.

M. D'ARNY.

Je n'en crois rien, voyons.

LOQUET.

Dame, Monsieur, je fais mon métier.

M. D'ARNY.

Oui, celui de me faire enrager. Je veux voir. *Il entre dans le Cabinet avec le Serrurier, & on l'entend gronder.*

SCENE XV.

Mde D'ARNY, LAVALLÉE.

Mde D'ARNY.

Lavallée

LAVALLÉE.

Madame.

Mde D'ARNY.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce bruit-là?

LAVALLÉE.

C'eſt Monſieur, qui gronde un Serrurier.

Mde D'ARNY.

N'a-t-il pas affaire ce matin?

LAVALLÉE.

Oui, Madame, il étoit-là à écrire.

Mde D'ARNY.

Oui, mais je dis, ne ſort-il pas?

LAVALLÉE.

Il a demandé ſes chevaux pour midi.

Mde D'ARNY.

Pour aller chez Monſieur Brouſſin?

LAVALLÉE.

Oui, Madame.

Mde D'ARNY, *à part.*

Je lui ferai manquer ſon rendez-vous.

LAVALLÉE.

Madame diſoit?....

Mde D'ARNY.

Rien, rien.



SCENE XVI.

M. D'ARNY, Mde D'ARNY, LAVALLÉE.

M. D'ARNY.

Si on les écoute, ils ont toujours raison. Lavallée, ne le quittez pas.

LAVALLÉE.

Non, Monsieur. *Il rentre dans le Cabinet.*

SCENE XVII.

M. D'ARNY, Mde D'ARNY.

Mde D'ARNY.

Eh, Monsieur, pourquoi donc êtes-vous en colère ?

M. D'ARNY.

C'est un coquin de Serrurier qui est là-dedans à me poser une sonnette, qui me fait un bruit horrible ; je ne peux rien faire.

Mde D'ARNY.

Il n'y a qu'à le renvoyer, au lieu de vous emporter comme cela.

M. D'ARNY.

Et il ne reviendra pas; il y a un mois que je l'envoie chercher, & que je jure après lui.

Mde D'ARNY.

Eh bien, il faut avoir plus de patience.

M. D'ARNY.

Cela eſt fort aiſé à dire; vous ne voyez pas que je ſuis continuellement contrarié ſur tout.

Mde D'ARNY.

Vous le croyez.

M. D'ARNY.

Ah, je le crois. J'ai un Mémoire à faire & avec ce bruit-là il m'eſt impoſſible d'y travailler. Je me fais faire un habit, je l'attends pour ſortir, le Tailleur m'en apporte un autre que le mien.

Mde D'ARNY.

Il faut le renvoyer chercher le vôtre.

M. D'ARNY.

Mais le tems se passe. Mes gens hier m'ont fait manquer une affaire de conséquence, comme cela, par étourderie.

Mde D'ARNY.

Vos gens ?

M. D'ARNY.

Oui ; parce qu'ils n'écoutent pas ce que je leur dis.

Mde D'ARNY.

Cela n'est pas possible.

M. D'ARNY.

Eh, parbleu si. J'ai affaire à dix heures du matin chez Monsieur l'Enfant, qui demeure au fond du Marais ; je n'y avois jamais été, je dis, en montant en carosse, chez Monsieur l'Enfant ; j'arrive, on me demande un écu pour entrer, je n'y comprends rien ; où croyez-vous qu'on m'avoit mené ?

Mde D'ARNY.

Mais je ne devine pas ?

M. D'ARNY.

Chez l'Eléphant.

Mde D'ARNY.

Ah, je trouve celui-là délicieux!

M. D'ARNY.

Ils m'ont soutenu que j'avois dit chez l'Eléphant. Oui, riez, riez, c'est fort plaisant!

Mde D'ARNY.

Au vrai, c'est plaisant.

M. D'ARNY.

Oui, de manquer une affaire de conséquence?

Mde D'ARNY.

Ce ne sera pas de même aujourd'hui.

M. D'ARNY.

Parbleu si, si le bruit continue ou que vous ne vous en alliez pas.

Mde D'ARNY.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

M. D'ARNY.

Oh, oui, un mot! les femmes ne finissent jamais.

Mde D'ARNY.

Ah, çà, Monsieur, écoutez-moi, je vous en prie.

M. D'ARNY.

Voyons, qu'eſt-ce qu'il y a?

Mde D'ARNY.

Vous ſavez la Maiſon que nous voulions avoir?

M. D'ARNY.

Sur le Rempart?

Mde D'ARNY.

Oui. Vous ne terminez rien, nous ſommes ſur le point de la manquer; Monſieur de Courſiere a dit hier au ſoir, dans une Maiſon, qu'il alloit l'avoir; vous n'avez pas rendu de réponſe, & il eſt homme à finir tout de ſuite.

M. D'ARNY.

Eh bien, j'irai voir celui à qui elle appartient.

Mde D'ARNY.

Mais quand?

M. D'ARNY.

Demain ou après-demain.

Mde D'ARNY.

Et moi, j'ai envie d'y aller tout-à-l'heure;

je connois sa sœur, & je finirai cela tout de suite.

M. D'ARNY.

Et vous donnerez les deux mille francs de plus qu'ils veulent par an, au-dessus de ce que j'ai offert?

Mde D'ARNY.

Sans doute.

M. D'ARNY.

Cela ne vous coûte rien à vous.

Mde D'ARNY.

Et à vous?

M. D'ARNY.

A moi, à moi....

Mde D'ARNY.

Ne parlons pas de cela. Il faut que vous me fassiez encore un plaisir.

M. D'ARNY.

Qu'est-ce que c'est?

Mde D'ARNY.

De me prêter votre voiture & vos chevaux; parce que mon Cocher est allé faire ferrer les miens.

M. D'ARNY.

Voilà ce que je ne ferai pas.

Mde D'ARNY.

On les met.

M. D'ARNY.

Oui, parce que je dois ſortir à midi & que je ne veux pas attendre.

Mde D'ARNY.

Je ſerai revenue.

M. D'ARNY.

Je ne me fie pas à cela, je ne veux pas faire comme hier.

Mde D'ARNY.

Je ne ferai qu'aller & venir.

M. D'ARNY.

Oui, chez tous les Marchands qui vous viendront dans la tête, & puis vous me direz que vous avez trouvé des embarras qui vous auront arrêtés, & mon affaire ſera encore manquée.

Mde D'ARNY.

Je vous dis que non.

M. D'ARNY.

Cela ne ſe peut pas.

Mde D'ARNY.

Mais vous n'avez pas encore votre habit.

M. D'ARNY.

Je l'aurai dans l'inſtant, & je ne veux pas attendre.

Mde D'ARNY.

Il faut avouer que vous n'avez guères de complaiſance, ſur-tout pour les choſes qui peuvent me faire plaiſir.

M. D'ARNY.

Et vous voulez que je manque une affaire eſſentielle?

Mde D'ARNY.

Non, je ne veux rien. J'aurai toujours tort de compter ſur vous, même, pour la plus petite choſe. J'irois plutôt à pied.

M. D'ARNY.

Vous ſavez bien que cela ne ſe peut pas.

Mde D'ARNY, *voulant s'en aller.*

C'eſt la mode, je vais me deshabiller.

M. D'ARNY, *l'arrêtant.*

Quelles raiſons! où allez-vous donc?

Mde D'ARNY.

Non, Monſieur, ne me parlez pas.

M. D'ARNY.

Allons, finiſſez cette enfance-là, & prenez ma voiture.

Mde D'ARNY.

Je n'en veux point.

M. D'ARNY.

Et moi, je vous en prie.

Mde D'ARNY.

Ce ſera pour la dernière fois de ma vie que je vous prierai de quelque choſe, vous en devez être sûr.

M. D'ARNY.

Allons, ne perdez pas de tems, & ne me faites pas attendre.

Mde D'ARNY.

Votre Cocher ne voudra peut-être pas me mener, voilà pourquoi vous m'en priez à préſent.

M. D'ARNY.

Vous voulez être injuſte juſqu'au bout.

Mde D'ARNY.

C'eſt bien de quoi vous vous embarraſſez. *Elle ſort.*

SCENE XVIII.

M. D'ARNY.

Les femmes sont bien insupportables! voyez si ce chien de Tailleur reviendra! tout me contrarie aujourd'hui! *Il se remet à écrire.* Je ne sais plus où j'en étois. Ah, à l'année.... *On cogne.* Le voilà qui recommence. *On cogne.* A-t-on jamais rien vu d'aussi impatientant! *On cogne, & l'on entend glisser l'échelle, une glace se casser, & le Serrurier tomber.* Eh bien, eh bien, qu'est-ce que c'est donc que cela? *Loquet passe en courant & se sauve.*

SCENE XIX.

M. D'ARNY, LAVALLÉE.

LAVALLÉE.

Monsieur, c'est l'échelle qui a glissé, & qui a cassé la glace d'en bas de la cheminée.

M. D'ARNY.

C'est justement la plus grande! tout est fait

pour me faire damner aujourdhui ! si vous aviez tenu le pied de l'échelle.

LAVALLÉE.

Je le tenois aussi, Monsieur, il m'avoit dit qu'il avoit fini, qu'il descendoit, & il a voulu donner encore un coup.

M. D'ARNY.

Qu'il ne remette jamais le pied ici.

LAVALLÉE.

Ce n'est pas sa faute

M. D'ARNY.

Allons, excusez-le encore. Ils prennent toujours le parti des ouvriers.

LAVALLÉE.

Non, Monsieur, je disois seulement.

M. D'ARNY.

Taisez-vous.

LAVALLÉE.

Voilà le Tailleur.

M. D'ARNY.

Une glace superbe !



SCENE XX.

M. D'ARNY, M. CAISAC, LAVALLÉE, LE GARÇON.

M. D'ARNY.

Eh bien, vous êtes-vous encore trompé ?

M. CAISAC.

Non, Monſieur, vous allez voir. *Il lui paſſe ſon Habit qui eſt trop étroit.*

M. D'ARNY.

Je ne pourrai jamais le mettre.

M. CAISAC.

Quand Monſieur l'aura porté un jour, il y ſera très à ſon aiſe.

M. D'ARNY.

J'ai toutes les peines du monde à paſſer les bras.

M. CAISAC.

Je ne conçois pas cela. Tenez le voilà bien à préſent. *Il l'arrange.*

M. D'ARNY.

Point du tout. Il ſera impoſſible de jamais le boutonner.

M.

M. CAISAC.

C'eſt vrai. Il eſt pourtant fait ſur votre meſure.

M. D'ARNY.

Vous êtes un grand ignorant!

M. CAISAC.

Mais ſi Monſieur vouloit un peu me laiſſer faire.

M. D'ARNY.

Le Diable vous emporte. *Il ôte l'Habit.* Il me fait perdre toute ma matinée, & à la fin je n'ai pas d'habit.

M. CAISAC.

Je le raccommoderai.

M. D'ARNY.

Pour ce matin, tout-à-l'heure?

M. CAISAC.

Non, Monſieur, il faut du tems.

M. D'ARNY.

C'eſt un habit gâté. Vous n'avez qu'à m'en faire un autre, je ne prendrai pas celui-là.

M. Caisac.

Monsieur verra.

M. d'Arny.

Allons, allons, donnez-m'en un de mes vieux, le plus propre. Entendez-vous, Lavallée?

Lavallée.

Oui, Monsieur, le voilà. *Il lui donne un autre habit,*

M. Caisac.

Quand Monsieur veut-il que je revienne?

M. d'Arny.

Allez vous promener, & laissez-moi en repos.

M. Caisac.

Monsieur, cela sera fait demain.



SCENE XXI.

M. D'ARNY, LAVALLÉE.

M. D'ARNY.

C'EST votre faute auſſi à vous?

LAVALLÉE.

A moi, Monſieur?

M. D'ARNY.

Oui, il y a plus de trois ans que je voulois le quitter.

LAVALLÉE.

Monſieur en étoit bien le maître.

M. D'ARNY.

Je le crois bien. *Lavallée range dans la Chambre.* Et mon Mémoire. Voyons. *Il lit bas. Il élève la voix.* Léonard-Guillaume d'Arny, né en ſix cent quatre-vingt-dix-neuf, & puis moi en ſept cent vingt-ſept, &c. C'eſt bon. Voilà tout. Qu'elle heure eſt-il? *Il plie ſon papier.*

LAVALLÉE.

Je ne ſais pas, Monſieur. Je vais voir. *Il tire ſa montre.* Il eſt midi un quart.

M. D'ARNY.

Vous ne ſavez ce que vous dites. *Il regarde à ſa montre.* Comment il y a vingt minutes même.

LAVALLÉE.

Non, Monſieur; car j'avance.

M. D'ARNY.

Voyez donc ſi Madame d'Arny eſt revenue.

LAVALLÉE.

Non, Monſieur, le carroſſe n'eſt pas là.

M. D'ARNY.

Le Diable emporte les femmes! elles ne finiſſent jamais rien!

LAVALLÉE.

Madame va ſûrement rentrer.

M. D'ARNY.

Je manquerai Monſieur de Villenbart; c'eſt un homme extraordinaire.

LAVALLÉE.

Un moment de plus ou de moins....

M. D'ARNY.

Parbleu; c'eſt bien ma faute, je devois m'y attendre, elle n'en fait jamais d'autres. Voyez ſi ſon cocher eſt revenu?

LAVALLÉE.

Oh, Monſieur, un jour de forge, ils ne peuvent plus rien faire.

M. D'ARNY.

Elle ne reviendra pas. Ayez-moi un carroſſe de remiſe.

LAVALLÉE.

Avant qu'il ſoit ici il faudra plus d'une heure.

M. D'ARNY.

Non, je crois que tout, aujourd'hui, eſt déchaîné contre moi; c'eſt ce chien de Tailleur, ce diable de Serrurier.... Ayez-moi un fiacre.

LAVALLÉE.

Si Monſieur avoit un moment de patience ſeulement.

M. D'ARNY.

Il eſt midi & demi ; c'eſt une affaire manquée.

LAVALLÉE.

Monſieur, voilà Madame, avec Mademoiſelle & Monſieur de Saint-Prix.

M. D'ARNY.

Que diable cela me fait-il! mon chapeau, mon épée.

SCENE XXII.

Mde D'ARNY, M. D'ARNY, Mlle D'ARNY, M. DE SAINT-PRIX.

Mde D'ARNY.

Vous voyez, Monſieur, que je ne vous fais pas attendre.

M. D'ARNY.

Non. Il n'eſt que midi & demi.

Mde D'ARNY.

Il n'eſt pas encore midi.

M. D'ARNY.

Oui, à votre montre qui va comme votre tête.

Mde D'ARNY.

Ecoutez-moi donc.

M. D'ARNY.

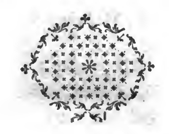
J'ai bien le tems de cela.

Mde D'ARNY.

Nous aurons la maifon.

M. D'ARNY.

Je ne m'en foucie guères.



SCENE DERNIÈRE.

Mde D'ARNY, M. D'ARNY, Mlle D'ARNY, M. DE SAINT-PRIX, M. BROUSSIN, LAVALLÉE.

LAVALLÉE.

MONSIEUR Brouſſin,

M. D'ARNY.

Allons je m'en vais.

M. BROUSSIN.

Non, Monſieur, il eſt trop tard.

M. D'ARNY.

Voyez un peu, Madame, ce que vous avez fait.

M. BROUSSIN.

D'ailleurs cela ſeroit inutile.

M. D'ARNY.

Comment! il n'eſt pas venu?

M. BROUSSIN.

Pardonnez-moi, il eſt venu; & il vous a at-

tendu, pour vous dire qu'il ne vouloit point avoir affaire à un homme qui manquoit de parole.

M. D'ARNY.

Voilà, Madame, de quoi vous êtes cause! il ne pouvoit pas attendre un instant.

M. BROUSSIN.

Il vous a attendu aussi, & voyant que vous ne veniez pas....

M. D'ARNY.

Il s'est impatienté.

M. BROUSSIN.

Non, mais il m'a chargé de vous dire ce qu'il vouloit vous dire lui-même.

M. D'ARNY.

Dites donc?

M. BROUSSIN.

Qu'on ne doit pas changer aussi facilement que vous faites.

M. D'ARNY.

Ce n'étoit pas mon intention, tout m'a contrarié, & je n'ai pas pu sortir.

M. BROUSSIN.

Ce n'eſt pas ſur ce que vous n'êtes pas venu chez moi.

M. D'ARNY.

Sur quoi donc ?

M. BROUSSIN.

Sur ce qu'il a appris que vous aviez promis Mademoiſelle votre fille à Monſieur de Saint-Prix.

M. D'ARNY.

Mais je ſuis bien le maître....

M. BROUSSIN.

Non, il prétend que vous auriez pu agir de même avec lui, & il ne veut point d'alliance avec un homme qui ne ſait pas tenir ſes engagemens ; que c'eſt une choſe qui ne convient pas entre gens d'honneur, & que ſon fils n'épouſera qu'une fille de qualité.

M. D'ARNY.

A la bonne heure, je ne me ſoucie guères de ſa Nobleſſe.

Mde D'ARNY.

Voyez à quoi vous avez expoſé Mademoiſelle votre fille.

M. D'ARNY.

A quoi donc ?

Mde. D'ARNY.

A essuyer un refus. Cela fait toujours tort à une personne à marier.

M. D'ARNY.

Bon, bon !

M. BROUSSIN.

Quand j'ai vu que tout étoit rompu, j'ai cru que je ne ferois pas mal d'apporter le contrat que vous m'aviez dit de faire pour Monsieur de Saint-Prix & Mademoiselle d'Arny.

Mde D'ARNY.

A quoi vous déterminez-vous, Monsieur ?

M. D'ARNY.

A signer tout de suite, pour ne plus entendre parler de ce mariage-là.

M. DE SAINT-PRIX.

Ah, Monsieur ! que d'obligations...

M. D'ARNY.

Signons, signons; vous serez heureux après, si vous pouvez, tous les deux.

M. DE SAINT-PRIX.

Allons, Mademoiselle. *Ils signent.*

M. D'ARNY.

Vous voulez avoir une femme, vous ne savez pas ce que vous desirez.

Mde D'ARNY.

Laissez, laissez-le dire. Quand on s'est remarié une seconde fois, on a prouvé que le mariage n'est pas si effrayant qu'on veut le persuader.

FIN.

LA
DEVOTE,
COMÉDIE.

En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

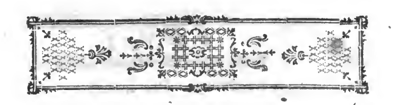
M. DE PÉRANVAL.

Mde DE PÉRANVAL.

Mde D'ANVORT.

HENRIETTE, *Femme-de-Chambre de Madame de Péranval.*

La Scène est chez Madame de Péranval.



LA DEVOTE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Mde DE PÉRANVAL, Mde D'AVORT.

Mde DE PÉRANVAL, *faisant entrer Madame d'Anvort.*

RÉELLEMENT nous ferons mieux ici.

Mde D'ANVORT.

Je vous assure que nous aurions été à merveille dans votre Boudoir.

Mde DE PÉRANVAL.

Il est trop petit.

Mde D'ANVORT.

Je sais bien que c'est un lieu fait pour vous

recueillir, il ne doit pas être habité par des prophanes comme moi.

Mde DE PÉRANVAL.

Je ne dis pas cela, chacun a ſa manière de penſer & de ſe conduire, Madame.

Mde D'ANVORT.

Je ne prétends pas blâmer la vôtre ; mais c'eſt une plaiſanterie à laquelle vous devez être un peu accoutumée.

Mde DE PÉRANVAL.

Auſſi je vous réponds que cela ne me fait rien du tout.

Mde D'ANVORT.

Pour moi, je ne conçois pas comment à votre âge, ayant été élevée dans le monde, vous le fuyez autant.

Mde DE PÉRANVAL.

Ce n'eſt pas qu'il me déplaiſe, je ne blâme perſonne.

Mde D'ANVORT.

Vous voyez que nous avons été réduites à ſouper ſeules.

Mde

Mde DE PÉRANVAL.

Je n'en suis fâchée que parce que je crains que vous ne vous soyez ennuyée.

Mde D'ANVORT.

Je ne m'ennuie point avec vous, Madame.

Mde DE PÉRANVAL.

Je croyois que nous aurions l'Abbé & Madame de Berval; sans quoi je ne vous aurois pas retenue.

Mde D'ANVORT.

Quelle folie! je vous assure que j'aime mieux qu'ils ne soient pas venus; je ne puis les souffrir; parce qu'ils vous confirment dans le projet de retraite que vous avez, & qu'ils sont de ces gens qui veulent qu'on n'aime qu'eux. De quel œil Monsiour de Péranval les voit-il?

Mde DE PÉRANVAL.

Mais je crois qu'il n'est pas fâché qu'ils soient de mes amis

Mde D'ANVORT.

Si vous voulez que je vous dise ce que j'en crois, un homme comme lui, qui pense comme tout le monde, doit être fâché que sa femme n'ait point d'autre compagnie que celle des gens de ce ton-là.

Mde DE PÉRANVAL.

Qu'eſt - ce qu'ils ont donc qu'on puiſſe leur reprocher?

Mde D'ANVORT.

Mon Dieu....

Mde DE PÉRANVAL.

Non; mais dites?

Mde D'ANVORT.

Je jurerois que Madame de Berval eſt cauſe que vous ne vous mettez pas de rouge, elle a fait la ſottiſe de le quitter, & par cette raiſon, elle veut perſuader à toutes les femmes que rien ne ſied plus mal.

Mde DE PÉRANVAL

Ce n'eſt point elle qui me détermine; c'eſt mon goût, c'eſt la raiſon.

Mde D'ANVORT.

La raiſon? D'être extraordinaire.

Mde DE PÉRANVAL.

Extraordinaire?

Mde D'ANVORT.

Oui, extraordinaire; c'eſt une affiche de vertu qui choque tout le monde.

Mde DE PÉRANVAL.

Pourquoi cela?

Mde D'ANVORT.

Parce que ce n'eſt pas l'uſage. Ce n'eſt point pour conſerver votre teint?

Mde DE PÉRANVAL.

Non, sûrement.

Mde D'ANVORT.

Vous contrariez par-là votre Mari.

Mde DE PÉRANVAL.

Il veut bien là-deſſus n'avoir nulle volonté, & il ſait qu'il me fait plaiſir.

Mde D'ANVORT.

Croyez que c'eſt pure complaiſance; d'ailleurs le rouge eſt actuellement comme la poudre. Ne ſeriez-vous pas choquée de voir une femme qui s'obſtineroit à ne vouloir pas ſe poudrer?

Mde DE PÉRANVAL.

Oui parce que cela n'a pas l'air propre.

Mde D'ANVORT.

Et ſans rouge, on n'a pas l'air d'être achevée d'habiller, il vous manque toujours quel-

que chofe ; avec des diamans , avez-vous remarqué comme on eft jaune ?

Mde DE PÉRANVAL.

Je ne trouve point cela.

Mde D'ANVORT.

Ce font auffi les gens que vous voyez, qui font caufe que vous n'allez point aux Spectacles.

Mde DE PÉRANVAL.

Je vous affure que non.

Mde D'ANVORT.

Vous me direz encore que vous avez des raifons pour cela ; mais une jeune Femme qui ne fait point toutes les chofes honnêtes que l'on fait ordinairement, fait parler d'elle d'un ton d'ironie qu'elle ne mérite pas.

Mde DE PÉRANVAL.

Si on ne les mérite pas , il n'y a rien à fe reprocher.

Mde D'ANVORT.

Je vous demande pardon ; celle dont on ne peut rien dire eft toujours la plus louable. Plaire eft notre lot, fans cela nous ne fommes rien.

Mde DE PÉRANVAL.

Une honnête Femme ne doit s'occuper que de plaire à son Mari.

Mde D'ANVORT.

Eh bien, je le veux; mais qui vous assurera qu'il se plaira toujours avec vous?

Mde DE PÉRANVAL.

Je crois que ma tendresse pour lui, mes soins, mes égards, doivent m'en répondre.

Mde D'ANVORT.

Oui, si cela suffisoit avec les hommes; mais il faut encore qu'ils trouvent leurs maisons agréables par les gens qu'on y rassemble, par les amusemens qu'on y peut rencontrer; il faut que les gens qu'ils aiment y soient bien reçus, sans quoi, peu-à-peu ils s'éloignent de nous, & une fois échappés, on ne les voit point revenir.

Mde DE PÉRANVAL.

Vous m'effrayeriez si je ne connoissois pas mon Mari.

Mde D'ANVORT.

Mais vous conviendrez bien que ses goûts sont très-différens des vôtres, & les mêmes goûts sont, à Paris, la chaîne la plus forte;

oui, ſouvent plus durable que celles de l'amitié & de l'amour même. Votre Mari aime la muſique, les ſpectacles, enfin tout ce qu'on aime dans le monde ; que trouve-t-il chez vous? De triſtes lectures, des gens qui, pour lui, ſemblent être revenus de l'autre monde.

Mde DE PÉRANVAL.

Mais....

Mde D'ANVORT.

Vous-même, ſans ceſſe retirée, ou occupée de choſes qui lui ſont tout-à-fait étrangères.

Mde DE PÉRANVAL.

Il ne m'a jamais paru ſe déplaire avec moi.

Mde D'ANVORT.

Je le veux croire; mais y reſte-t-il beaucoup?

Mde DE PÉRANVAL.

Je ſerois très-fâchée de le gêner.

Mde D'ANVORT.

Vous ne le gênerez point, les Maris ſont toujours libres; mais vous le perdrez.

Mde DE PÉRANVAL.

Je ne renoncerai point à mes occupations, quoique vous puiſſiez dire, Madame.

Mde D'ANVORT.

Vous ferez tout ce qu'il vous plaira ; mais c'eſt mon amitié & mon expérience qui m'ont engagée à vous faire ces obſervations.

Mde DE PÉRANVAL, *sèchement.*

Madame, je vous ſuis obligée.

Mde D'ANVORT.

Je crains de vous gêner en reſtant davantage.

Mde DE PÉRANVAL.

Mais point du tout.

Mde D'ANVORT.

Je ſuis sûre que vous avez beaucoup de choſes à faire.

Mde DE PÉRANVAL.

Rien ne me preſſe.

Mde D'ANVORT.

Pardonnez-moi. Et ſi mes chevaux ſont mis, je vous laiſſerai, parce que je compte aller veiller un peu chez Madame de Birteil.

Mde DE PÉRANVAL.

Madame, ce ſera comme il vous plaira ; je m'en vais ſonner. *Elle ſonne.*



SCENE II.

Mde DE PÉRANVAL, Mde D'ANVORT, HENRIETTE.

Mde DE PÉRANVAL.

AH, c'eſt vous?

HENRIETTE.

Oui, Madame.

Mde DE PÉRANVAL.

Demandez un peu ſi les chevaux de Madame ſont mis.

HENRIETTE.

Ses Gens ſont là.

Mde D'ANVORT.

Allons, je m'en vais, Madame, allez-vous à Péranval bientôt?

Mde DE PÉRANVAL.

Je ne ſais pas, Madame, il n'y a encore rien de décidé.

Mde D'ANVORT.

En ce cas j'aurai l'honneur de vous revoir.

Mde DE PÉRANVAL.

C'eſt moi, Madame, qui aurai celui de vous aller chercher.

Mde D'ANVORT.

Allons, où voulez-vous aller?

Mde DE PÉRANVAL.

Je n'irai pas plus loin.

SCENE III.

Mde DE PÉRANVAL, HENRIETTE.

Mde DE PÉRANVAL.

AVEZ-VOUS jamais vu une femme comme celle-là, qui vient me demander à ſouper pour me contrarier toute la ſoirée.

HENRIETTE.

Comment donc?

Mde DE PÉRANVAL.

Elle prétend que mon goût pour la retraite, que de ne pas mettre de rouge, de ne point aller au ſpectacle, tout cela dégoûtera mon Mari de moi.

HENRIETTE.

Il eſt vrai que Monſieur penſe bien différemment de Madame.

Mde DE PÉRANVAL.

Cela peut être; mais m'en aime-t-il moins?

HENRIETTE.

Je ne le crois pas.

Mde DE PÉRANVAL.

Elle ne ſait donc ce qu'elle dit. Je ne vas pas l'exhorter à quitter le monde, moi, de quoi ſe mêle-t-elle?

HENRIETTE.

Je lui aurois dit que j'avois affaire, à la place de Madame.

Mde DE PÉRANVAL.

Cela ne ſe pouvoit pas; mais quand elle a voulu s'en aller, je ne l'ai pas retenue. Donnez-moi mes livres.

HENRIETTE.

Leſquels, Madame?

Mde DE PÉRANVAL.

Le rouge & le bleu, ceux du ſoir.

HENRIETTE.

Les Voilà.

Mde DE PÉRANVAL.

Cette Femme eſt cauſe que je n'ai rien lu encore de la journée. *Elle ſe met à lire.*

HENRIETTE.

Madame n'a pas beſoin de moi?

Mde DE PÉRANVAL.

Non. *Elle lit.*

HENRIETTE.

Si Monſieur vient & qu'il trouve Madame comme cela....

Mde DE PÉRANVAL.

Eh bien? *Liſant.*

HENRIETTE.

Madame d'Anvort aura peut-être raiſon.

Mde DE PÉRANVAL.

Allons, n'allez-vous pas être auſſi comme elle?

HENRIETTE.

Non, Madame, mais je diſois....

Mde DE PÉRANVAL.

Laiſſez-moi. *Elle lit.*



SCENE IV.

Mde DE PÉRANVAL *lisant*, M. DE PÉRANVAL.

M. DE PÉRANVAL *entre en chantant.*

L'AMOUR m'enfla a a a a ame pour jamais.

Il veut embrasser Madame de Péranval.

Mde DE PÉRANVAL *lisant.*

Ah, Monsieur, je vous en prie, un moment.

M. DE PÉRANVAL.

Ah, que Diable, laissez-là votre livre.

Mde DE PÉRANVAL *lisant.*

Non, je ne peux pas.

M. DE PÉRANVAL *s'assied sur le bras du fauteuil de Madame de Péranval & chante.*

Lorsqu'Annette est avec Lubin,
Il fait le plus beau tems du monde,
Il fait le plus beau tems du monde.

Il veut encore embrasser Madame de Péranval.

Mde DE PÉRANVAL *lisant.*

Laissez-moi donc, j'aurai bientôt fini.

M. DE PÉRANVAL.

Vous lirez cela une autre fois. *Il veut lui ôter ſon Livre.*

Mde DE PÉRANVAL *liſant.*

Je ne peux pas remettre, en vérité!

M. DE PÉRANVAL.

Je quitte un ſouper charmant, pour venir vous trouver, une muſique excellente, & c'eſt là comme vous me recevez?

Mde DE PÉRANVAL *liſant.*

Mais, je ne vous reçois point mal.

M. DE PÉRANVAL.

Oui, en liſant; c'eſt être fort occupée de moi. Allons, allons. *Il s'approche.*

Mde DE PÉRANVAL *liſant.*

Je vous dis que j'aurai bientôt fini.

M. DE PÉRANVAL.

Il n'y a qu'à ceſſer; c'eſt le moyen de finir promptement.

Mde DE PÉRANVAL, *liſant.*

Cela m'eſt impoſſible.

M. DE PÉRANVAL.

Impoſſible?

Mde DE PÉRANVAL *lisant.*

Oui, réellement. Tenez, mettez-vous-là.

M. DE PÉRANVAL.

Eh bien, auprès de vous.

Mde DE PÉRANVAL *lisant.*

Non, un peu plus loin.

M. DE PÉRANVAL.

Oh, je veux rester là. *Il s'assied dans un fauteuil, près de Madame de Péranval.*

Mde DE PÉRANVAL *lisant.*

Hum, hum, hum, *&c. Pendant ce tems, Monsieur de Péranval s'endort & ronfle. Madame de Péranval lit toujours, puis elle prononce,* Per omnia secula seculorum. *Elle regarde Monsieur de Péranval qui dort toujours, elle élève un peu la voix :* Per omnia secula seculorum. *Il dort toujours. Elle dit plus haut,* Per omnia secula seculorum. *Impatientée de ce qu'il ne s'éveille pas, elle lui crie dans l'oreille,* Per omnia secula seculorum.

M. DE PÉRANVAL, *se frottant les yeux & bâillant.*

Qu'est-ce que vous dites donc là, de seculorum ?

Mde DE PÉRANVAL.

Mon ami; c'est que j'ai fini.

M. DE PÉRANVAL.

Vous avez fini?

Mde DE PÉRANVAL.

Oui, mon ami.

M. DE PÉRANVAL.

Eh bien, vous n'avez qu'à recommencer; pour moi, je m'en vais me coucher.

Mde DE PÉRANVAL.

Monſieur; mais dites donc?....

M. DE PÉRANVAL.

Bon ſoir, bon ſoir. *A ſes Gens, en ſortant.* Allons, allons.

SCENE DERNIÈRE.

Mde DE PÉRANVAL, HENRIETTE.

HENRIETTE *entre en ſe frottant les yeux.*

MADAME, eſt-ce qu'il eſt tard que Monſieur s'en va?

Mde DE PÉRANVAL, *avec humeur.*

Taiſez-vous.

HENRIETTE.

Mais....

Mde DE PÉRANVAL.

C'eſt Madame d'Anvort qui m'a porté malheur.

HENRIETTE.

Madame d'Anvort?

Mde DE PÉRANVAL.

Oui, & vous auſſi. Allons, prenez cette bougie.

HENRIETTE.

Il y a de la lumière là-dedans.

Mde DE PÉRANVAL.

Qu'eſt-ce que cela fait? Paſſez donc. *Elles ſortent.*

FIN.

LES

LES

BONNES GENS,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

LE BARON.

LA BARONNE.

LA MERE GOBIN, *Paysanne.*

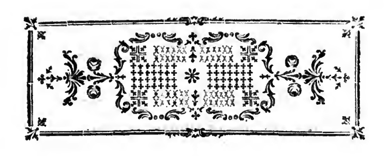
PERETTE, *Fille de la Mere Gobin.*

ROBERT, *Paysan.*

LE BAILLY.

GUILLAUME, *Paysan.*

La Scène est dans le Village de Mérincy.



LES
BONNES GENS,
COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente l'entrée d'un Village ; on y voit une petite Maiſon couverte de Chaume.

SCENE PREMIÈRE.

PERETTE, *file en chantant*

* QUAND la Bergère attend l'Amant,
L'Amant qui cauſe ſon tourment,

* *Cette Chanſon eſt du Roi & le Fermier, Opéra Comique.*

Rêveuſe, attentive, inquiette,
Ta la la la la la a

Je ne peux jamais trouver le reſte.

Mais ſitôt qu'elle entend ſes pas,
Elle eſt contente & ne dit pas,
Et ne dit pas ce qu'en cachette
Son petit cœur ſouhaite.

Il ſemble que cette Chanſon là ait été faite pour moi.

Mais ſitôt qu'elle entend ſes pas....

Eh, je ne les entends pas encore! Robert vient plus tard qu'à l'ordinaire; mais n'eſt-ce pas lui que je vois là-bas? *Elle regarde.* Bon, je ne le vois plus! ah, le vilain arbre, qui fait que je ne vois plus rien! mais c'eſt lui-même! il nous apporte une bourrée! Ah, cher Robert, ſans toi, que deviendrions-nous, ma Mère & moi?



SCENE II.

PERETTE, ROBERT, *portant une bourrée.*

PERETTE.

ROBERT, tu dois être bien fatigué, mets ici ta bourrée, & viens t'asseoir auprès de moi

ROBERT.

Fatigué! ah, ce n'est pas cette bourrée-ci toujours, qui m'auroit fatigué, au contraire; tiens, Perette, quand je travaille pour toi, cela me délasse de l'ouvrage de toute la journée; aussi c'est toujours par où je finis, je vous garde pour la bonne bouche, comme on dit.

PERETTE.

Je voudrois bien que cela fût vrai, Robert; car ma Mère & moi, nous avons souvent besoin de toi.

ROBERT.

Eh bien, n'est-ce pas à charge de revanche? Est-ce que je n'ai pas besoin de toi, Perette? Est-ce que je pouvons m'en passer?

PERETTE.

Je le crois Robert; mais c'eſt que tous les jours tu travailles pour nous.

ROBERT.

Eh bien, me le reprochois-vous? Cela n'eſt pas bien de vouloir comme cela ôter à quelqu'un le plaiſir qu'on lui fait.

PERETTE.

Ah, Robert, tout cela te donne bien de la peine!

ROBERT.

Tiens, Perette; c'eſt ce que tu me dis-là qui me fait de la peine; car le reſte n'eſt rien. Eſt-ce que ſans ta Mère je ſerions-là? Je n'ai plus de Parens, elle a pris ſoin de moi dans mon enfance, je ne puis aſſez m'acquitter.

PERETTE.

Mais moi, qu'eſt-ce que j'ai fai pour toi?

ROBERT.

Tu as fait.... Que ſans toi, je ne vivrions plus; ne m'aimes-tu pas?

PERETTE.

Ah, pour cela oui; Robert.

ROBERT.

Eh bien, vela un grand mérite que j'ai-là de m'employer pour vous deux! tiens, Perette, ne m'en parle plus; car cela me fâche.

PERETTE.

Je ne t'en dirons plus rian; mais je voudrois bien n'être pas aussi pauvre que je le sommes.

ROBERT.

Et pourquoi cela?

PERETTE.

Pour te récompenser.

ROBERT.

Comment, vous me donneriez de l'argent, & puis vous ne m'auriez plus d'obligation.

PERETTE.

Ah, Robert, c'est bien vilain de penser comme cela de nous.

ROBERT.

Non, non, Perette, je te demande pardon, je ne le crois pas.

PERETTE.

Et tu fais bien.

ROBERT.

Mais aussi, pourquoi voudrois-tu être ri-

che? Tiens, je n'aime point cette envie-là; on viendroit te chercher en mariage, & ta Mère te marieroit à un autre.

PERETTE.

Oh, pour cela non, ce ne feroit que pour toi que je voudrois être riche, & puis pour ma Mère, qui eft toujours fâchée de ce que je ne le fommes pas un peu plus.

ROBERT.

Laiffe-la dire: eft-on plus heureux que je le fommes? Je travaillons le jour, je nous voyons le foir, & je fommes sûrs de nous retrouver le lendemain les mêmes: fi je ne pouvons pas nous marier à-préfent, je nous aimerons toujours, en attendant que cela arrive.

PERETTE.

Oh, pour cela oui, tu as bien raifon. Mais ma Mère ne revient pas!

ROBERT.

Où eft-elle donc aujourd'hui la Mère Gobin?

PERETTE.

Elle eft allée à la Ville pour acheter bien des chofes; je ne fais pourquoi elle tarde tant, cela m'inquiète.

ROBERT.

Elle reviendra sûrement bientôt.

PERETTE.

Comme elle sera fatiguée ! j'aurois bien voulu lui éviter cette peine-là ; mais elle ne veut pas que je sorte du Village.

ROBERT.

Elle a raison.

PERETTE.

Et pourquoi cela ?

ROBERT.

C'est que si l'on te connoissoit ; tout le monde penseroit sûrement comme moi, & puis....

PERETTE.

Et puis, je n'aimerois que toi, va, je le sens bien ; car je n'ai jamais eu envie d'aller à la Ville, ni à toutes les fêtes de Village ; je crains le monde autant que les autres desirent d'en voir.

ROBERT.

Tu as raison ; qu'est - ce que je ferions des autres ? Il n'y a que nous trois dont j'avons besoin.

PERETTE.

C'eſt vrai. Mais ma Mère ne vient pas. Je crois pourtant entendre quelqu'un. Ah, c'eſt un Monſieur & une Dame. Je vais rentrer & travailler dans la maiſon.

ROBERT.

Et moi, je vais porter ma bourrée dans le fourni, & puis j'irai chez Monſieur le Bailly, qui m'a dit d'aller chez lui aider à ſerrer ſon foin. Je te reverrai tantôt. Adieu, Perette.

SCENE III.

LE BARON, LA BARONNE,

LA BARONNE.

Où ſont-ils donc allés? Il y avoit ici quelqu'un tout-à-l'heure.

LE BARON.

Qu'eſt-ce que vous en vouliez faire?

LA BARONNE.

C'eſt que nous aurions demandé le nom de ce village-ci.

LE BARON.

Eh bien, asseyons-nous-là, il passera sûrement du monde.

LA BARONNE.

Je le veux bien.

LE BARON.

Croyez-vous que vous pourrez retrouver le chemin d'ici à l'endroit où nous avons laissé notre voiture?

LA BARONNE.

Oui, oui, comptez sur moi.

LE BARON, *s'asseyant.*

Il fait très-bon ici, je ne suis pas trop fâché d'y trouver ce siége-là.

LA BARONNE.

Quel air pur & frais il fait dans la campagne! il n'y a que cet air-là pour se bien porter, aussi je ne suis pas surprise si les Paysans sont si forts & s'ils ont une meilleure santé que nous.

LE BARON.

Vous verrez qu'ils ne sont pas malades aussi eux?

LA BARONNE.

Cela est plus rare. Qu'on est heureux d'habiter comme cela un village! on y jouit d'une vie douce & tranquille, tous les jours sont charmans!

LE BARON.

Oui, je voudrois vous y voir; quand il pleut sur tout.

LA BARONNE.

Quand il pleut, ils ont les affaires de leur ménage; il n'ont rien à gâter; ils soignent leurs bestiaux, ils font leur pain, leur beurre, leur fromage; je ne trouve rien qui me fasse autant de plaisir qu'une famille de Paysans autour de leur feu, cela me peint l'âge d'or.

LE BARON.

Oui, cet âge d'or est agréable, ces gens-là sont propres!

LA BARONNE.

Sûrement.

LE BARON.

Et où avez-vous vu cela?

LA BARONNE.

Chez moi, à ma campagne; je les voyois tous les Dimanches...

LE BARON.

Oui, les Dimanches ! j'ai logé chez eux, moi, à la guerre, & si je n'avois pas eu le soin de commencer par faire balayer toute la maison, je n'y aurois jamais pu demeurer. Pour être propre, il faut être à son aise.

LA BARONNE.

Ah, j'entends quelqu'un. *Elle va voir & elle revient.* C'est une femme.

LE BARON.

Vous allez bien lui faire des questions, je parie ?

LA BARONNE.

Pour cela oui ; car c'est mon plus grand plaisir.



SCENE IV.

LE BARON, LA BARONNE, LA MERE GOBIN, *portant un panier couvert.*

LA BARONNE.

BONJOUR, ma bonne femme : d'où venez-vous comme cela ?

LA MERE GOBIN.

D'où je venons, ma chere Dame ? Je venons de la ville.

LA BARONNE.

Et qu'est-ce que vous avez été faire à la ville ?

LA MERE GOBIN.

Ah, dame, j'y ons été... pour vendre du lin que je filons ici & pour acheter avec cet argent-là, du sel, & puis tout plein de choses dont j'ons besoin dans notre ménage.

LE BARON.

Et combien tout cela vous coûte-t-il ?

LA MERE GOBIN.

Ah, cela me coûte.... Cela me coûte un écu.

LE BARON.

Un écu ? eh bien, je m'en vais vous donner un écu.

LA MERE GOBIN.

Ah, Monſieur, je ne l'ons pas acheté pour le revendre.

LE BARON.

Je ne veux pas l'avoir non plus : tenez, tenez, prenez toujours cet écu-là.

LA MERE GOBIN.

Mais Monſieur, je ne pouvons pas avoir la marchandiſe & l'argent.

LE BARON.

Je vous dis que ſi, prenez toujours ; c'eſt pour que cela ne vous coûte rien.

LA BARONNE.

Allons, allons, prenez.

LA MERE GOBIN.

Mais ma chere Dame ; c'eſt que je ne méritons pas cela.

LA BARONNE.

Si, ſi, vous êtes une bonne femme à ce qu'il paroît, & l'on aime toujours les bonnes gens.

LA MERE GOBIN.

Eh, vraiment, il faudra donc que j'aime bien ce Monſieur-là, qui me fait comme cela tant de bien, ſans que je le méritions.

LA BARONNE.

Avez-vous des enfans ?

LA MERE GOBIN.

Je n'ai qu'une fille qui fait toute ma conſolation, ma chere Dame.

LA BARONNE.

Et avez-vous de quoi la marier ? Quel âge a-t-elle ?

LA MERE GOBIN.

Elle a dix-ſept ans & je crois qu'elle reſtera toujours fille ; car je n'ons rien, que ce que je gagnons du travail de nos mains & cela ne ſuffit pas pour faire un mariage ; les tems ſont bien durs, ma chere Dame.

LA BARONNE.

Mais n'avez-vous pas des beſtiaux ?

LA MERE GOBIN.

Mon Dieu non, je n'ons rien de tout cela ; mais je vivons du mieux que je pouvons, tout doucettement.

LA

LA BARONNE, *au Baron.*

Elle me paroît la meilleure femme du monde, Monſieur, j'ai envie de lui donner ſix francs.

LE BARON.

Vous ferèz très-bien.

LA BARONNE.

Ah ça, écoutez-moi, bonne femme; tenez, je veux vous donner encore celà.

LA MERE GOBIN.

Mais, Madame, je ne ſai pas pourquoi vous me faites tant de bien, je ne l'ons pas mérité, encore une fois.

LE BARON.

Vous dites que vous n'avez rien.

LA MERE GOBIN.

C'eſt bien vrai.

LE BARON.

Eh bien, il faut que ceux qui ont, aident ceux qui n'ont pas.

LA MERE GOBIN.

Ah, Mon Dieu les braves gens que vela! je n'ons jamais rien vu comme vous! je ne ſais

comment vous remercier, il faut que j'appelle ma Fille.

LE BARON.

Demeurez-vous ici près?

LA MERE GOBIN.

Oui, Monsieur; velà ma maison.

LA BARONNE.

Eh, vous ne nous disiez pas! Comment appelez-vous ce village-ci?

LA MERE GOBIN.

Mérincy, Madame.

LE BARON.

Dites-moi un peu, bonne femme, combien payez-vous de taille?

LA MERE GOBIN.

J'en payons ... sept francs, Monsieur.

LA BARONNE.

Et comment faites-vous?

LA MERE GOBIN.

Ah, dame, je nous aidons du mieux que je pouvons, il est vrai que sans ma fille, je serions bien embarrassés; cet enfant-là fait tout mon bonheur : si vous voyez, c'est qu'elle m'aime!... Il faut qu'elle ne sache pas que je suis revenue; car sans cela.....

SCENE V.

LE BARON, LA BARONNE, LA MERE GOBIN, PERETTE.

PERETTE, *dans la Maison, arrivant ensuite.*

Ma Mère, est-ce vous qui êtes-là ?

LA MERE GOBIN.

Oui, c'est moi, fille, viens, viens ici.

PERETTE, *embrassant sa Mère.*

Vous nous avez fait bien attendre, vous devez être bien lasse ?

LA MERE GOBIN.

Oui, oui. Tiens regarde ce beau Monsieur, & cette belle Dame-là que j'ons trouvés ici ; ce sont les meilleures personnes du monde ! Vois, vois ce qu'ils m'ont baillé.

PERETTE.

Pour vous, ma Mère ?

LA MERE GOBIN.

Oui, pour moi, pour toi, pour nous tous. Aide-moi donc à les remercier.

LE BARON.

Allons, bonne femme, ne parlons plus de cela.

LA MERE GOBIN.

Mais, Monſieur; c'eſt.....

LA BARONNE.

Non, non. Comment vous appelez-vous ma fille?

PERETTE.

Perette, Madame, à vous obéir.

LA BARONNE.

Vous êtes bien jolie.

PERETTE.

Ah, Madame, je ſavons bien que c'eſt pour rire que vous dites cela, & puis parce que vous êtes bien bonne & bien honnête.

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce que vous faiſiez en attendant votre Mère, Perette?

PERETTE.

Je filois, Madame; parce que quand j'avons bien filé, ce que je ne vendons pas, nous ſert pour notre uſage.

LA BARONNE.

Et votre maison eſt-elle bien grande?

PERETTE.

Non, Madame, je n'ons qu'une chambre pour ma Mère & pour moi; mais je n'en ſuis pas fâchée; parce que nous ſommes toujours enſemble.

LA BARONNE.

Cela eſt très-bien dit. Et avez-vous un jardin?

LA MERE GOBIN.

Non, ma bonne Dame, je n'ons qu'une petite cour où il y a un quarré, où nous faiſons venir des choux.

LE BARON.

Eh bien, dans votre cour, vous avez des poules?

LA MERE GOBIN.

Oh, Monſieur, je n'aurions pas de quoi les nourrir.

PERETTE.

J'en avions deux, il y a bien long-tems; mais le renard les a mangées.

LA BARONNE, *au Baron.*

Les pauvres gens! ils m'attendriſſent. *Haut.*

je veux voir votre maiſon. *Elle va avec Perette dans la maiſon.*

LE BARON.

Vous êtes laſſe, bonne femme, allez vous repoſer.

LA MERE GOBIN.

Mais, Monſieur, trouverez-vous bien votre chemin pour aller juſqu'à votre carroſſe; car c'eſt lui que j'ons vu là-bas apparemment?

LE BARON.

Oui, oui, ne vous inquiétez pas.

LA BARONNE, *ſortant de la maiſon.*

En vérité; cela eſt de la plus grande propreté chez elle.

LE BARON.

Oui, mais cette bonne femme a beſoin de manger peut-être, laiſſez-là aller.

LA BARONNE.

J'ai vu leur couvert; cela eſt arrangé à faire plaiſir.

LE BARON.

Allons, allez vous-en manger.

LA MERE GOBIN.

Mais, Monſieur....

LE BARON.

Allez, allez, nous reviendrons vous voir.

LA MERE GOBIN.

Monſieur, nous aurons bientôt fait & ſi vous êtes encore ici...

LA BARONNE.

Allez vous-en donc.

LA MERE GOBIN.

Allons, Perette, obéiſſons à ces braves perſonnes.

PERETTE.

Adieu, Monſieur, adieu, Madame.

LE BARON.

Adieu, adieu, Perette, adieu.

SCENE VI.

LE BARON, LA BARONNE.

LA BARONNE.

MONSIEUR, eſt-ce que vous n'êtes pas étonné & enchanté de ces deux femmes-là? Dans leur pauvreté, elles ne ſe plaignent ſeulement pas.

I 4

LE BARON.

Ah, ne parlez pas de cela ; réellement, cela déchire le cœur de voir souffrir aussi patiemment.

LA BARONNE.

Cela est inconcevable! pour moi je n'en puis plus.

LE BARON.

Il est effrayant pour l'humanité, quand on y pense, de voir qu'il y a des milliers d'hommes aussi malheureux que cela.

LA BARONNE.

Cela est vrai. Ah, Monsieur, il faut aider ces gens-ci.

LE BARON.

Oh, pour cela de tout mon cœur.

LA BARONNE.

Il me vient une idée.

LE BARON.

Eh bien, voyons, dites ce que c'est.

LA BARONNE.

Rien n'est plus facile.

LE BARON.

Il faut l'exécuter.

LA BARONNE.

J'ai envie de leur donner une vache.

LE BARON.

Une vache? Mais cela leur fera-t-il un grand bien?

LA BARONNE.

Je vous en réponds; elle les nourrira toute l'année, & ils vendront ce qu'elle produira, qu'elles ne pourront pas consommer.

LE BARON.

C'est une très-bonne idée; mais comment la nourriront-ils?

LA BARONNE.

A la commune, avec toutes celles du Village.

LE BARON.

Vous le croyez?

LA BARONNE.

Sûrement.

LE BARON.

Où en trouver une? Nous verrons cela demain.

LA BARONNE.

Ah, je voudrois bien que ce fût tout-à-l'heure.

LE BARON.

Et moi auſſi ; mais il faut vouloir le poſſible.

LA BARONNE.

Monſieur, ſi vous vouliez....

LE BARON.

Quoi?

LA BARONNE.

J'en ai vu un troupeau ici tout proche, en venant, nous en irions acheter une tout de ſuite, nous leur enverrions, & nous reviendrions voir le plaiſir que cela leur feroit.

LE BARON.

Quel train votre imagination va pour faire du bien! vous me charmez! mais aurons-nous le tems?

LA BARONNE.

Oh, que oui, il eſt encore de bonne heure. Allons, je vous prie, avant qu'ils reviennent.

LE BARON.

Je ne demande pas mieux. *Se levant.* J'étois pourtant bien-là.

LA BARONNE.

Tenez, je vois encore le troupeau que je

difois, nous ferons cette affaire tout de fuite.

LE BARON.

Vous êtes enchantée de le retrouver ?

LA BARONNE.

C'eft que cela me fait un plaifir d'imaginer....

LE BARON.

Vous avez raifon, j'en ferai auffi charmé que vous.

LA BARONNE.

Songez donc, quel délice de pouvoir rendre heureufes ces deux perfonnes-là dans le moment même ! pourvu encore qu'on veuille nous en vendre.

LE BARON.

Il n'y a qu'à la bien payer, nous en aurons sûrement une. Ne perdons pas de tems, je crains qu'ils ne reviennent. *Ils s'en vont.*



SCENE VII.

LA MERE GOBIN, PERETTE.

LA MERE GOBIN.

Je te l'avois bien dit, Perette, ils n'y sont plus.

PERETTE.

Mais, ma Mère, ce n'est pas ma faute, je croyois que vous leur aviez dit.

LA MERE GOBIN.

Eh, non vraiment. Ces personnes-là aimons quelquefois le pain bis; ils auroient peut-être été bien-aises d'en manger, & voilà à présent que je passerons pour des ingrats.

PERETTE.

Ah, que non, puisqu'ils vous ont empêché de les remercie.

LA MERE GOBIN.

Tu as raison; mais pour un Monsieur & une Dame comme cela, as-tu vu comme ils ne sont pas fiers? Comme ils nous ont parlé? Comme ils aimons les pauvres gens?

PERETTE.

Oh, pour cela oui, ma Mère, & je leur

rendons bien. Que je ſuis fâchée que Robert ne les ait pas vûs! comme il les auroit auſſi aimés, lui!

LA MERE GOBIN.

Eh vraiment oui, à propos; & où eſt-il donc Robert?

PERETTE.

Il eſt allé ſerrer le foin de Monſieur le Bailli, & il m'a dit qu'il viendroit ici après; mais il ſera trop tard.

LA MERE GOBIN, *rêvant.*

Quoi, ſans que j'ai rien fait pour eux, trois écus! ils n'ont pas voulu que je les conduiſions dans leur chemin tant ſeulement.

PERETTE.

Je ne comprends rien à cela, ma Mère.

LA MERE GOBIN.

Tout ce que je comprends, moi; c'eſt qu'il faudra que je ſoyons encore meilleures que je ne ſommes dorénavant, ſi je pouvons; je parie que ce ſera l'avis de Robert; puiſque je ſommes ſi bien récompenſés de n'avoir rien fait.

PERETTE.

Vous dites toujours bien, ma Mère.

LA MERE GOBIN.

Dame, vois-tu, ma Fille; c'eſt comme une bénédiction du Ciel, aide-toi & je t'aiderai; voilà ce que cela veut dire. Si je ſavions encore où ils demeurions....

PERETTE.

Mais, n'ont-ils pas dit qu'ils reviendroient nous voir?

LA MERE GOBIN.

Eh vraiment oui, à propos: ah, dame, il faudra cette fois-là être plus honnêtes que je n'ons été, ma fille.

PERETTE.

Oh, pour cela, oui, ma Mère; mais vela Guillaume qui a bien de la peine à mener ſa vache, ſi je l'aidions.

LA MERE GOBIN.

Attends, attends, je vais y aller, reſte-là.

SCENE VIII.

LA MERE GOBIN, PERETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME *menant une vache.*

EH, allons donc. Elle ne veut pas venir.

LA MERE GOBIN.

Laiſſez-moi faire, Guillaume, je vais aller par derière & je la ferai marcher.

GUILLAUME.

Ce n'eſt pas la peine. Dame, elle eſt bien tétue, votre vache; car c'eſt à vous dà.

LA MERE GOBIN.

A moi, Guillaume?

GUILLAUME.

Eh, oui, à vous, la Mère Gobin : n'eſt-ce pas à vous à qui un Monſieur & une Dame ont parlé?

PERETTE.

Oui, Guillaume.

GUILLAUME.

Eh bien, c'eſt cela tout juſte; je gardois là-bas nos vaches, ils ſont venus comme ça dire

qu'ils vouloient en acheter une ; notre Maitresse venoit d'arriver tout à point pour les faire traire, & voilà qu'ils ont acheté cette vache-ci pour vous.

LA MERE GOBIN.

Pour nous ?

GUILLAUME.

Oui, ils ont baillé quarante écus pour cela & ils m'en ont baillé un à moi, pour vous l'amener.

PERETTE.

A nous ?

GUILLAUME.

A vous.

LA MERE GOBIN.

Ce Monsieur & cette Dame ?

GUILLAUME.

Eh, oui.

LA MERE GOBIN.

Cette vache-là ?

GUILLAUME.

Quand je vous disons que oui, que c'est pour vous, je ne mentons pas apparemment.

PERETTE.

PERETTE.

Mais, ma Mère, il faut bien croire Guillaume.

LA MERE GOBIN.

Eh, vraiment, oui, ma fille, mais je n'ons jamais eu une vache à nous ; voilà ce qui m'empêche de croire tout cela, il m'eſt avis que c'eſt un rêve.

PERETTE.

Il eſt vrai que c'eſt un grand bonheur, & que je ne comprenons pas plus que vous, ma Mère.

LA MERE GOBIN.

Oh moi, je ne le comprendrai jamais. Cette vache-là, à nous !

GUILLAUME.

Ah ça, prenez-là toujours ; car moi, j'ai affaire. Adieu, la Mère Gobin, adieu Perette.

PERETTE.

Adieu Guillaume, en vous remerciant bien de votre peine.

GUILLAUME.

Ah, pardi, je ſuis bien payé, vous ne me devez rien. Adieu, adieu.

SCENE IX.

LA MÈRE GOBIN, PERETTE.

LA MERE GOBIN.

EH, mais dis-donc, fille, qu'eſt-ce que tout cela veut dire ? As-tu jamais vu un pareil bonheur ?

PERETTE.

Je n'en revenons pas, ma Mère, je n'en revenons pas.

LA MERE GOBIN.

Mais ce Monſieur, cette Dame, où ſont-ils ?

PERETTE.

Je n'en ſavons rien. Encore ſi je ſavions où ils demeurions.

LA MERE GOBIN.

Je le ſaurons, mon enfant. Mais regarde-donc cette vache, comme elle eſt belle !

PERETTE.

Et comme elle a du lait !

LA MERE GOBIN.

Ils n'ont rien oublié.

PERETTE.

Oublié, oh, je vous réponds bien que non.

LA MERE GOBIN.

C'eſt une fortune pour nous, mon enfant. Tiens, tiens, vois comme elle nous regarde, il ſemble qu'elle nous connoiſſe; comme elle a du blanc! du rouge! du noir!

PERETTE.

Ah, ma Mère, il faudroit les chercher.

LA MERE GOBIN.

Tu as raiſon; tiens, tiens la vache, je m'en vais voir ſi je ne les trouverons pas.

PERETTE.

Vous ferez bien; ne vous inquiètez pas; j'en aurai grand ſoin.



SCENE X.

LE BARON, LA BARONNE, LA MERE GOBIN, PERETTE.

LA BARONNE.

EH bien, où allez-vous comme cela, bonne femme? Etes-vous contente de votre vache?

LA MERE GOBIN.

Ah, Monſieur!... Ah, Madame!... Je ne puis pas parler tant je ſuis aiſe!... Ah, mon Dieu, le beau bien que vous nous avez donné-là!

LA BARONNE.

Savez-vous faire du beurre, du fromage?

LA MERE GOBIN.

Oui, ma bonne Dame; oui, oui, je vous en porterons, je vous en porterons.

LA BARONNE.

C'eſt qu'il faudra....

LA MERE GOBIN.

Oui, oui, Madame, tout ce que vous voudrez; entends-tu, ma fille?

PERETTE.

Oui, ma Mère; ah! pour cela je le devons bien.

LE BARON.

Eh non, non. Ecoutez-donc, bonne femme?

LA MERE GOBIN.

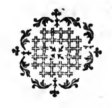
Oui, oui, Monſieur: nous voilà riches à tout jamais; que je vous ons d'obligation! La belle vache! C'eſt une fortune! Ah, Mon Dieu, le beau bien! le beau bien!

LE BARON, *à la Baronne.*

Je crains en vérité que la tête ne leur tourne de joie.

PERETTE.

Ah, Mère, voilà Robert.



SCENE XI.

LE BARON, LA BARONNE, LA MERE GOBIN, PERETTE, ROBERT.

LA MERE GOBIN.

EH, Robert, viens donc vîte; tiens, tiens, regarde cette vache.

ROBERT.

Et je la voyons bien.

LA MERE GOBIN.

Elle eſt à nous.

ROBERT.

Tout de bon, la Mère Gobin?

PERETTE.

Oui; c'eſt ce Monſieur & cette Dame-là, qui nous l'ont donnée.

ROBERT.

A vous?

LA MERE GOBIN.

Oui, à nous. Dame, ce ſont des perſonnes.... Tu n'en as jamais vu comme cela;

& une vache ! y en a-t-il de plus belle ? Regarde-là donc.

PERETTE.

Robert, voilà tout ce que je souhaitois pour ma Mère.

ROBERT.

C'est vrai : mais je ne comprends rien à tout cela.

LA MERE GOBIN.

Tu n'y comprends rien ? Ni moi non plus. Ah, Monsieur, ah, Madame ! Ma fille, Robert, parlez donc tous les deux : je voudrois dire... Et je ne puis pas... La joie m'en empêche....

PERETTE.

Ma Mère, on voudra bien nous excuser, si je ne pouvons pas dire ce que je sentons.

LE BARON.

Oui, oui, tranquillisez-vous, si vous êtes contentes, c'est tout ce qu'il nous faut.

LA MERE GOBIN.

Contentes ? Ah !...

LA BARONNE.

Allons, allons, écoutez-moi.

LA MERE GOBIN.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Où allez-vous mettre votre vache?

LA MERE GOBIN.

Où? Dans notre chambre, avec nous: oh, je la soignerons bien, n'ayez pas peur.

LE BARON.

Dans votre chambre?

LA MERE GOBIN.

Oui, Monsieur. Tiens, Robert, viens m'aider à la placer, vous allez voir, vous allez voir comme elle sera bien. *Elle emmène la vache.*

LE BARON, *à la Baronne.*

Vous devez être contente de cette réussite.

LA BARONNE.

Il est vrai qu'il est bien agréable de faire aussi facilement le bonheur de ces bonnes gens.



SCENE XII.

LE BARON, LA BARONNE, PERETTE.

LA BARONNE, *à Perette qui s'en va.*

PERETTE?

PERETTE.

Madame?

LE BARON, *à la Baronne.*

Que lui voulez-vous?

LA BARONNE.

Je veux ſavoir ce que c'eſt que Robert.

LE BARON.

Pourquoi faire?

LA BARONNE.

Je parie qu'elle l'aime, & je veux ſavoir ſi j'ai raiſon de le croire. *A Perette.* Dites-moi, Perette, qu'eſt-ce que c'eſt que Robert?

PERETTE.

Ah, Madame, c'eſt un bien honnête garçon!

LA BARONNE, *au Baron.*

Je l'avois deviné.

PERETTE.

Oui, Madame, & ſans lui je ſerions bien à plaindre, ma Mère & moi.

LA BARONNE.

Comment donc ?

PERETTE.

C'eſt le meilleur cœur du monde, il ne nous laiſſe manquer de rien.

LA BARONNE.

Vous devez bien l'aimer.

PERETTE, *rougiſſant.*

Ah, Madame....

LE BARON, *à la Baronne.*

Laiſſez, laiſſez-là, vous l'embarraſſez.

LA BARONNE.

Vous aime-t il, lui ?

PERETTE.

Oh, pour cela, Madame, ma Mère & moi j'en ſommes bien contentes !

LA BARONNE.

Eſt-il plus riche que vous ?

PERETTE.

Non, Madame; mais je l'aimons mieux que s'il étoit bien riche.

LE BARON.

Laissez-la aller aider à sa Mère. Allez, allez, Perette.

PERETTE.

Je m'en vais voir si la vache est bien, & puis je viendrai vous le dire.

SCENE XIII.

LE BARON, LA BARONNE.

LA BARONNE.

N'EST-IL pas vrai, Monsieur, que tout ceci vous fait autant de plaisir qu'à moi? Je vous assure que je n'en ai jamais goûté de si vif de ma vie.

LE BARON.

Et sûrement il n'est pas cher. De combien de gens, à pareil prix, on pourroit faire le bonheur, si l'on vouloit s'en occuper : c'est une source de satisfaction si pure, si délicieuse, qu'on seroit trop heureux d'en jouir, si on la connoissoit davantage.

LA BARONNE.

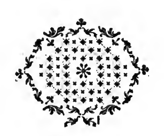
je veux les venir voir tous les jours, tant que je ferai dans ce pays-ci. Vous y viendrez?

LE BARON.

Moi? sûrement; je les aime à la folie; j'aime leur simplicité, leur naïveté, cette manière de s'aimer, si vraie, si tendre....

LA BARONNE.

Je suis ravie d'avoir imaginé de leur donner cette vache: le plaisir que cela leur fait, ne peut pas être plus grand que celui que je goûte, en voyant leur satisfaction.



SCENE XIV.

LE BARON, LA BARONNE, LE BAILLI, GUILLAUME.

GUILLAUME.

TENEZ, Monſieur le Bailli, les voilà juſtement, ce Monſieur & cette Dame qui ont baillé une vache à la Mere Gobin.

LE BARON.

Eſt-ce vous qui êtes le Bailli d'ici?

LE BAILLI.

Oui, Monſieur, à vous ſervir & je viens tout exprès....

LA BARONNE.

Monſieur le Bailli, n'eſt-il pas vrai que cette bonne Femme & ſa Fille, ſont les meilleures gens du monde?

LE BAILLI.

Oui, Madame, & vous ne pouviez faire du bien à perſonne qui le méritât autant.

LA BARONNE.

Je ſuis bien aiſe de ce que vous me dites-là, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Imaginez-vous, Monſieur & Madame, que cette femme, avec le peu de bien qu'elle avoit, a élevé un payſan, fils d'une de ſes amies, qui n'avoit rien du tout.

LE BARON.

Et ce payſan, comment ſe nomme-t-il ?

LE BAILLI.

Robert; vous le verrez ici.

LA BARONNE.

Nous l'avons déja vu.

LE BARON.

Et ce Robert eſt un bon ſujet ?

GUILLAUME.

Oh ! Monſieur, tout le monde l'aime dans le Village.

LE BAILLI.

Paix donc, Guillaume; quand on vous interrogera, vous répondrez. Allez-vous-en.

LE BARON.

Pourquoi ? Laiſſez parler Guillaume.

GUILLAUME.

Ah! Monſieur le Bailli, il ne faut pas vous fâcher, je diſons ce que je ſavons.

LE BAILLI.

Cela eſt bon. Allez, allez.

LE BARON.

Il me ſemble que ces gens-là ont la meilleure réputation du monde.

LE BAILLI.

Ils la méritent, Monſieur.

On entend du bruit dans la Maiſon; ils parlent tous enſemble.

LA BARONNE.

Les voilà qui reviennent. Monſieur le Bailli, je voudrois vous parler; mais pas devant eux; nous ne nous éloignerons pas.

LE BAILLI.

Comme il vous plaira, Madame; je vous ſuis. *Ils s'en vont.*



SCENE XV.

LA MERE GOBIN, PERETTE, ROBERT.

ROBERT.

NON, la Mère Gobin, je vous difons que cela ne fera pas, voyez-vous.

LA MERE GOBIN.

Mais, Robert, la vache eft à ma Fille comme à moi, & nous t'avons tous les deux obligation.

ROBERT.

Obligation; c'eft moi qui vous en ai, & à caufe de cela, vous voulez me donner le plus beau de votre bien; tenez, ce n'eft pas bien penfer de moi, la Mère Gobin.

LA MERE GOBIN.

Mais, mon enfant, tu aimes ma Fille, elle t'aime auffi; après ma mort, qu'eft-ce qui aura foin d'elle, fi je ne la donne dès-à-préfent au plus brave homme que je connoiffe, avec le bien qui vient de m'arriver?

ROBERT.

Il faut que vous le gardiez ce bien, la Mère.

Si

Si vous me donnez votre Fille, & que vous vouliez que je demeurions toujours avec vous, je ferons contens; mais il ne faut pas vous priver du bonheur qui vous arrive; pour être de d'même qu'auparavant.

PERETTE.

Oui, ma Mère, Robert a raison, & quoique je l'aimions bien, je ne nous marierons jamais avec lui, plutôt que de consentir à tout cela.

LA MERE GOBIN.

Mais, mon enfant, pour qu'il t'épouse, il faut bien lui donner quelque chose.

ROBERT.

Je n'y consentirons jamais.

PERETTE.

Tu as raison, Robert.

LA MERE GOBIN.

Mais, ma Fille....

PERETTE.

Mais, ma Mère....

LA MERE GOBIN.

Robert, écoute-moi.

ROBERT.

Non, non, je n'entendrons plus rien; n'est-ce pas, Perette?

SCENE DERNIERE.

LE BARON, LA BARONNE, LA MERE GOBIN, PERETTE, LE BAILLI, ROBERT.

LA BARONNE.

Eh bien, eh bien, qu'est-ce que vous avez donc?

LA MERE GOBIN.

Ah, Madame, j'allois vous chercher, aussi-bien que Monsieur, pour vous demander la permission de donner à Robert, le bien que vous nous avez envoyé.

LE BARON.

Et pourquoi cela?

LA MERE GOBIN.

Ah, Monsieur; c'est inutile, il ne le veut pas!

LE BARON.

Il a raison, & cela est très-bien fait à lui.

LA MERE GOBIN.

Mais, Monſieur écoutez donc la raiſon de cela, je vous prie. Je peux venir à mourir, & je le lui donnois pour épouſer ma fille qu'il aime; elle l'aime auſſi elle, & tous deux ne veulent pas y conſentir. Je ne peux pourtant pas la marier avec rien; & j'étois trop heureuſe d'avoir ce bien-là à leur donner.

ROBERT.

Non, Monſieur, non, n'y conſentez pas.

PERETTE.

Ah, Madame, qu'elle le garde, & nous reſterons toujours avec elle.

LA BARONNE.

Oui, mes enfans, vous y reſterez; c'eſt très-bien penſer; vous méritez d'être heureux & vous le ferez; tout eſt arrangé pour que vous vous épouſiez ſans cela.

LE BARON.

Oui, nous nous chargeons de vous marier enſemble; nous vous donnerons une maiſon plus commode, un jardin & tout ce qu'il vous faudra.

LA MERE GOBIN, PERETTE, ROBERT, *à genoux.*

Ah, Monſieur! ah Madame!

Le Baron & la Baronne les font relever.

LE BARON.

Et pour qu'il ne manque rien à votre bonheur, votre Mère demeurera toujours avec vous, & vous en aurez bien ſoin.

ROBERT.

Oh! pour cela oui.

PERETTE.

Nous ne penſerons qu'à elle & qu'à vous.

LA MERE GOBIN.

Oui, nous parlerons toujours de vos bontés, & du bonheur qui vous a conduit ici.

LE BARON.

Tout eſt arrangé avec Monſieur le Bailli, & il nous fait eſpérer que demain cela ſera fini.

LA MERE GOBIN.

Mais, Monſieur, Madame, comment faire pour....

PERETTE.

Je ne pouvons rien dire.

ROBERT.

Voilà ce que c'eſt que d'être ignorants, & j'en ons bien du chagrin.

LA BARONNE.

Vous exprimez plus par votre joie & vos ſentimens, que vous ne feriez par les plus beaux diſcours. Tranquilliſez-vous, & ſoyez toujours les mêmes.

LE BARON.

Oui, oui, allez vous repoſer, & demain nous vous reverrons.

LA MERE GOBIN.

Ah! il faut que nous vous voyons aujourd'hui, tant que nous le pourrons; allons, ma Fille, Robert.

LE BARON.

Non, non, laiſſez-nous, Monſieur le Bailli nous conduira.

LA BARONNE, *au Baron.*

Voilà bien sûrement un des plus beaux jours de ma vie! *Haut.* Adieu, adieu, mes enfans. Reſtez, reſtez, je le veux.

LA MERE GOBIN, *les regardant aller.*

Je ſis toute troublée, je ne pouvons rien dire.

ROBERT.

Je t'avois bien dit, Perette, que je ferions heureux un jour.

PERETTE.

C'est que je l'étions déja, Robert, voilà pourquoi tu devinois si bien.

LA MERE GOBIN.

Voilà tout ce que je souhaitions pour vous, mes enfans; cela prouve bien que les honnêtes gens ne manquent jamais.

FIN.

LA
CHANSON,
COMÉDIE
En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE, } *Veuves.*
LA COMTESSE, }

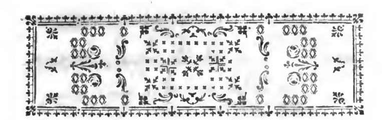
LE VICOMTE.

LE BARON.

LE CHEVALIER DE LA RAISIERE.

LAFRENAYE, *Valet-de-Chambre de la Marquise.*

La Scène est à la Campagne, dans un Sallon, chez la Marquise.



LA CHANSON, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LA COMTESSE.

SAVEZ-VOUS des nouvelles de la Marquise, Vicomte? si elle paroîtra bientôt?

LE VICOMTE.

Oui, oui.

LA COMTESSE.

Oui, oui; vous n'en savez rien peut-être?

LE VICOMTE.

Pardonnez-moi, j'en suis sûr.

LA COMTESSE.

Je vais la voir.

LE VICOMTE, *retenant la Comtesse.*

Eh, mais, un moment, je vous supplie.

LA COMTESSE.

Ah, voilà ce que c'est; vous voulez me parler de votre amour, je vous vois venir.

LE VICOMTE.

Et quel mal y a-t-il à cela?

LA COMTESSE.

Que vous m'ennuyez à mourir, avec tous vos propos de tendresse.

LE VICOMTE.

Mais, songez que devant vos femmes, je ne vous en dis pas le moindre mot.

LA COMTESSE.

Je le crois bien, je vous l'ai défendu.

LE VICOMTE.

Il faut donc que je profite du seul instant que j'aurai peut-être dans la journée.

LA COMTESSE.

Cela est bien nécessaire.

LE VICOMTE.

Ah, si vous m'aimiez!....

LA COMTESSE.

Que je vous aime ou non, je vous épouſe; que voulez-vous de plus?

LE VICOMTE.

Eh, peut-il être de vrai bonheur, ſans une tendreſſe réciproque?

LA COMTESSE.

Oui, elle dure long-tems, après le mariage, la tendreſſe! il ne faut pas ſeulement en parler. Je vous préfère à tous ceux qui ont eu les mêmes deſirs que vous, vous êtes trop heureux.

LE VICOMTE.

Je ſentirois bien mieux l'excès de mon bonheur, ſi du moins vous fixiez le jour où...

LA COMTESSE.

Ah, nous y voilà! vous voyez bien que vous me dites toujours la même choſe.

LE VICOMTE.

Eh, pourquoi changerois-je de langage, puiſque mon amour ne ceſſera jamais d'être le même.

LA COMTESSE.

Voilà ce que je ne crois pas.

LE VICOMTE.

Vous ne le croyez pas?

LA COMTESSE.

Non, & c'eſt pourquoi je retarde toujours à vous épouſer. Vous ne ſentez pas toute la délicateſſe de ce procédé-là, vous autres hommes; votre amour eſt ſi groſſier!

LE VICOMTE.

Non; mais on craint de voir changer ce que l'on aime, de perdre un eſpoir que l'on chérit...

LA COMTESSE.

Vous oubliez ſans doute que vous parlez à une veuve, que nous ſavons par expérience la valeur de tous vos propos, & que c'eſt-là ce qui nous fait à toutes projetter de ne pas nous remarier.

LE VICOMTE.

Voilà donc pourquoi la Marquiſe tourmente auſſi le Baron?

LA COMTESSE.

Oui; car je ſuis ſûre qu'elle l'aime.

LE VICOMTE.

Il n'oſe s'en flatter.

LA COMTESSE.

Tant mieux.

LE VICOMTE.

Pourquoi tant mieux?

LA COMTESSE.

Voici la Marquise.

SCENE II.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LA MARQUISE.

Je fors de chez vous, Madame.

LA COMTESSE.

Et moi, j'allois vous trouver. Vous avez là un joli ruban.

LE VICOMTE.

Je n'aime pas trop la raie violette.

LA MARQUISE.

Eft-ce que vous vous y connoiffez, Vicomte?

LA COMTESSE.

Point du tout, ne l'écoutez pas; les hom-

mes n'ont de goût à rien. *Ils s'asseyent tous les trois.*

LA MARQUISE.

Eh, bien, comment vous trouvez-vous du parti que nous avons pris de ne pas dîner?

LA COMTESSE.

Ah! je trouve cela charmant! on n'est point pressé, on a le tems de faire tout ce qu'on veut.

LA MARQUISE.

Cela ne plaît pas trop aux hommes, j'en demande pardon au Vicomte. Je voudrois que chez moi....

LA COMTESSE.

Bon! n'allez-vous pas le gâter?

LE VICOMTE.

Je vous assure, Madame, que tout ce qui vous plaît me convient très-fort.

LA MARQUISE.

Cela est bien honnête.

LA COMTESSE.

Et le Baron, qu'en avez-vous fait, Madame, aujourd'hui?

LA MARQUISE.

Mais vraiment, à-propos, je ne l'ai point-vu, & je n'en ai pas seulement entendu parler.

LE VICOMTE.

Vous l'avez bien tourmenté hier, Madame.

LA MARQUISE.

Est-ce que vous croyez qu'il seroit fâché?

LA COMTESSE.

Bon! fâché; ces Messieurs se plaignent toujours; quand ce n'est pas pour leur compte, c'est pour celui de leurs amis.

LE VICOMTE.

Moi, Madame, je ne prends parti pour personne; j'ai assez de mes affaires.

LA COMTESSE.

Voilà qu'il abandonne son ami à-présent, pour son intérêt personnel.

LE VICOMTE.

En vérité, ma position devient très-embarrassante.

LA COMTESSE.

La position! Madame, comment trouvez-vous cela? Sa position! Ils veulent, ces Messieurs,

que tout ce qui les regarde ſoit une affaire d'Etat.

LA MARQUISE.

Vicomte, je ſuis fâchée de vous avoir attiré cela.

LE VICOMTE.

C'eſt une plaiſanterie que fait Madame la Comteſſe.

LA COMTESSE.

Une plaiſanterie ? Non, Monſieur, je vous le dis très-férieuſement, & vous ferez bien d'en faire votre profit.

LA MARQUISE.

Ce pauvre Vicomte!

LA COMTESSE.

Si vous le plaignez, je plaindrai auſſi le Baron.

LA MARQUISE.

Cela eſt différent.

LE VICOMTE.

Ma foi, Madame, je ne ſais pas ce qu'il a fait toute la nuit; mais il s'eſt bien tourmenté.

LA MARQUISE.

A propos, de quoi donc?

LA

LA COMTESSE.

C'eſt peut-être au ſujet de cette Chanſon que vous vouliez qu'il vous fît pour aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Ah! cela eſt vrai ; je l'avois oublié à propos. Je veux sûrement l'avoir.

LE VICOMTE.

Mais je ſuis sûr qu'il n'a fait de ſa vie un vers ſeulement.

LA MARQUISE.

Eh bien, il commencera pour moi. D'ailleurs le champ que je lui ai donné eſt vaſte.

LE VICOMTE.

Si vous lui aviez permis de vous chanter, cela lui auroit été plus facile.

LA MARQUISE.

Oh, je ne veux point de fadeurs. Vicomte, je vous en prie, voyez un peu où il en eſt, & ſi ma Chanſon eſt faite.

LA COMTESSE.

Allez donc.

LE VICOMTE, *ſe levant.*

J'y vais, Madame.

LA COMTESSE.

C'eſt que je connois votre pareſſe, quand vous êtes une fois aſſis. *Le Vicomte ſort.*

SCENE III.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

Vous traitez bien mal ce pauvre Vicomte, Madame.

LA COMTESSE.

C'eſt que je ne peux pas le voir, qu'il ne me donne de l'humeur.

LA MARQUISE.

De l'humeur? Mais vous l'aimez?

LA COMTESSE.

Eh vraiment oui, je l'aime, voilà ce qui me déſeſpère!

LA MARQUISE.

Pourquoi?

LA COMTESSE.

Parce qu'il faudra tôt ou tard que je l'épouſe.

LA MARQUISE, *riant.*

Voilà un grand malheur, effectivement!

LA COMTESSE.

Sans doute, c'en eſt un.

LA MARQUISE.

Que pouvez-vous lui reprocher?

LA COMTESSE.

Rien à-préſent; mais dès qu'il ſera mon mari....

LA MARQUISE.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Il ſera comme ils ſont tous.

LA MARQUISE.

Il a toujours vécu en bonne compagnie; ainſi vous n'avez pas à craindre qu'il vous préfère des Actrices.

LA COMTESSE.

Non; mais il ſera froid, dédaigneux; il aura une volonté qui ne ſera pas la mienne & qu'il faudra ſuivre; enfin je perdrai ma liberté, & rien ne m'en dédommagera.

LA MARQUISE.

Mais ſon amour....

LA COMTESSE.

Combien durera-t-il?

LA MARQUISE, *rêvant.*

Cela eſt vrai.

LA COMTESSE.

Ah, que trop vrai! & je parie que ſans cela vous auriez déja épouſé le Baron.

LA MARQUISE.

Vous l'avez deviné; voilà ce qui m'arrête.

LA COMTESSE.

Il a une douceur de caractère, une complaiſance qui devroit vous raſſurer.

LA MARQUISE.

Si l'envie de plaire duroit encore après le mariage.

LA COMTESSE.

En vérité cela eſt très-embarraſſant!

LA MARQUISE.

Avec de l'amour ſur-tout.

LA COMTESSE.

Sans amour, ce ne ſeroit rien.

LA MARQUISE.

Et ſe marier par amour, cela eſt bien plat à-préſent.

LA COMTESSE.

Tenez, voilà encore ce que je crains le plus, c'eſt le ridicule.

LA MARQUISE.

Je ſuis comme vous; afficher la paſſion conjugale, cela fait parler tout le monde; une veuve a toujours l'air de s'être laiſſé duper; rien n'eſt ſi humiliant!

LA COMTESSE.

Il faut reſter, après cela, femme à ſentiment toute ſa vie.

LA MARQUISE.

Et finir par être bel eſprit; les hommes n'aiment pas trop cela, & toutes les femmes deviennent jalouſes de vous.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai ; mais que peut-on faire où l'on ne trouve pas à redire?

LA MARQUISE.

Quand on ne fait que des choſes honnêtes, il me ſemble que le Public n'eſt pas à craindre.

LA COMTESSE.

Je vois que vous épouſerez le Baron.

LA MARQUISE.

Si vous épousez le Vicomte, il me sera bien difficile de ne pas vous imiter.

LA COMTESSE.

J'attendrai que vous soyez déterminée; & si le Baron fait la Chanson que vous lui avez demandée, c'est un grand acte de complaisance.

LA MARQUISE.

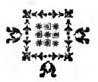
Il m'en faut encore un plus grand.

LA COMTESSE.

Ce sera donc le dernier.

LA MARQUISE.

Oui, si vous me promettez de m'imiter. Nous nous marierons ici, nous y resterons quinze jours, & quand nous retournerons à Paris, il y aura quelqu'autre histoire qui fera qu'on ne parlera plus de la nôtre. N'est-il pas vrai?



SCENE IV.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *en entrant, parlant à quelqu'un qui est dehors.*

Ce que je viens d'entendre ici me transporte de joie ! Chevalier, n'entre qu'après que j'aurai annoncé ton arrivée.

LA COMTESSE.

Je crois avoir entendu le Vicomte : je vous en prie, Madame, qu'il ne sache point notre convention.

LA MARQUISE.

Ne craignez rien.

LA COMTESSE *au Vicomte.*

Eh bien, le Baron ?

LE VICOMTE.

Il est allé à la chasse.

LA MARQUISE.

Vous voyez, Madame, comme il est occupé de ma Chanson.

LA COMTESSE.

Ces Meſſieurs vous diſent les plus belles choſes du monde, & ne font rien pour prouver tout ce qu'ils avancent.

LE VICOMTE.

Madame, eſt-ce bien fait de blâmer les abſents?

LA COMTESSE.

Et ſi je parlois de vous?

LA MARQUISE.

Vicomte, croyez-moi, ne dites rien.

LE VICOMTE.

Je crois que je ferai mieux; cependant, je ne peux pas vous laiſſer ignorer qu'il vous arrive quelqu'un; j'ai vu une chaiſe dans l'avenue.

LA MARQUISE.

Il faudroit être de bien mauvaiſe humeur pour trouver cela mauvais : ce pourroit bien être le Chevalier.

LA COMTESSE.

C'eſt l'ami de ces Meſſieurs, ils vont être trois contre nous.

LA MARQUISE.

Vous ſavez le moyen que nous avons qu'il ſoit auſſi le nôtre.

LA COMTESSE.

Ah, ne parlez pas de cela, je vous prie.

SCENE V.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER, LAFRENAYE.

LAFRENAYE.

MONSIEUR le Chevalier de la Raiſiere.

LA MARQUISE.

Ah, Chevalier; cela eſt honnête, vous me tenez parole.

LE CHEVALIER.

Meſdames, je ne crois pas que j'aie un grand mérite à cela. Bon jour, Vicomte.

LE VICOMTE.

Bon jour, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Vous aurez du monde ce ſoir.

LA MARQUISE.

Je le sais bien, mais ce sera fort tard.

LE CHEVALIER.

Oui, ils ne partiront qu'après l'Opéra.

LA COMTESSE.

Vous êtes venu de bonne heure, vous, voilà ce qu'on appelle un procédé.

LE CHEVALIER.

Il y a long-tems que je serois ici, sans une chose assez plaisante qui m'est arrivée.

LA MARQUISE.

Comment donc?

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est?

LE CHEVALIER.

J'ai vu de loin le Baron, assis au coin du buisson du gros Loup. Je me suis arrêté pour aller à lui & pour le surprendre. Je me suis approché tout doucement par derrière, je l'ai entendu qui chantoit, & je l'ai vu écrire.

LE VICOMTE.

Vous voyez qu'il faisoit votre Chanson, Madame.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce que vous lui en avez demandé une ?

LA MARQUISE.

Oui, c'eſt une plaiſanterie que nous lui fîmes hier au ſoir.

LE CHEVALIER.

Eh bien, vous aurez votre Chanſon ; car elle eſt faite.

LE VICOMTE, *avec joie.*

Ah, tant mieux !

LA COMTESSE.

Madame ?

LA MARQUISE.

Paix donc.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce que vous ſeriez fâchée de l'avoir ?

LA MARQUISE.

Non, vraiment.

LE CHEVALIER.

Eh bien, ſi vous voulez, je vais vous la donner, car je l'ai copiée, pendant qu'il la faiſoit.

LA MARQUISE.

Tout de bon ?

LE CHEVALIER.

Oui, la voilà.

LA MARQUISE.

Ah, cela eſt excellent! voyons? *Elle prend la Chanſon & la lit.*

LE CHEVALIER.

C'eſt ſur l'air : Eh, mais oui-dà. *Il chante.* C'eſt une eſpèce de ronde ſur les mœurs d'à-préſent.

LA MARQUISE.

Oui, c'eſt cela que je voulois.

LA COMTESSE.

Ah, Madame, chantez donc.

LA MARQUISE.

Je le veux bien. Elle eſt un peu longue.

LA COMTESSE.

Il n'y a pas de mal.

LA MARQUISE.

Tout n'eſt que mode, uſages,
A Paris à préſent,
Et l'on voit les plus ſages
Suivre auſſi le torrent,
C'eſt le bon ton;
Chacun ſe moque du qu'en dira-t-on.

LA COMTESSE.

Madame, j'entends quelqu'un, si c'étoit le Baron.

LA MARQUISE.

C'est lui-même; ne dites rien, Madame.

SCENE DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER, LE BARON.

LA MARQUISE.

En vérité, Monsieur le Baron, vous êtes tout-à-fait aimable!

LE BARON.

Pourquoi-donc, Madame?

LA MARQUISE.

Au lieu de faire la Chanson que je vous ai demandée, vous allez à la chasse.

LE BARON.

C'étoit pour la faire; car je n'ai pas chassé.

LA MARQUISE.

Comment-donc?

LE BARON.

Oui, j'ai paſſé une partie de la nuit à chercher, ſans pouvoir rien trouver.

LA MARQUISE.

Et la chaſſe....

LE BARON.

La promenade, plutôt, m'a fait eſpérer que je la ferois.

LA COMTESSE.

Eh bien?

LE BARON.

Elle eſt faite; mais elle ne vaut rien.

LA COMTESSE.

Voyons toujours.

LE CHEVALIER.

Baron, je ne te connoiſſois pas ce talent-là.

LE BARON.

Eh pardy, je ne l'ai pas non plus. Depuis quand es-tu ici, Chevalier?

LE CHEVALIER.

De tout-à-l'heure.

LE BARON.

Je n'en ſavois rien.

LE CHEVALIER.

Je ferai bien aiſe de voir cet eſſai de ta complaiſance.

LA COMTESSE.

Ils vont ſe faire des complimens à-préſent.

LA MARQUISE.

Finiſſez-donc.

LE BARON.

Allons, Madame, allons; comme vous ne pourriez pas lire, je vais chanter. *Il chante*

Tout n'eſt que mode, uſages...

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc-là? C'eſt une vieille Chanſon.

LE BARON.

Non, Madame, je vous jure que je viens de la faire.

LA MARQUISE.

Je vous réponds, moi, que j'en ai une des rues, qui commence comme cela.

LE BARON.

Des rues?

LA MARQUISE.

Oui, ma Femme-de-Chambre la chantoit

toute la journée, j'ai voulu l'avoir & je crois qu'elle eſt dans ma poche. Tenez, Madame, voyez ſi ce n'eſt pas cela. *Elle lui donne la copie du Chevalier.*

LA COMTESSE.

Voyons, continuez Baron.

LE BARON.

Non, je vous prie, dites le couplet, il ne ſera ſûrement pas en entier de même.

LA COMTESSE, *chante.*

Tout n'eſt que mode, uſages,
A Paris à-préſent,
Et l'on voit les plus ſages
Suivre auſſi le torrent;
C'eſt le bon ton,
Chacun ſe moque du qu'en dira-t-on.

LE BARON *ſurpris.*

Cela eſt inconcevable! c'eſt mot pour mot la même choſe.

LA MARQUISE.

C'eſt que c'eſt une réminiſcence.

LE BARON.

Il faut bien que cela ſoit; mais le ſecond ne ſera ſûrement pas le même.

LA

LA COMTESSE.

Voyons?

LE BARON, *chante.*

A la Grecque on fe frife,
L'on fe brode en clinquants,
Et même l'on méprife,
Filles fans diamants.
C'eft le bon ton;
Chacun fe moque du qu'en dira-t-on.

LA COMTESSE.

Ce couplet-là eft ici.

LA MARQUISE.

Monfieur le Baron!..

LE BARON.

En vérité Madame.... Mais je vous prie, chantez le troifieme couplet.

LA COMTESSE.

Je le veux bien. *Elle chante.*

De l'Opéra comique
L'on voit blâmer le goût;
Mais pour cette mufique
L'on accourt de par-tout;
C'eft le bon ton,
Chacun fe moque du qu'en dira-t-on.

LE BARON *confondu.*

Je n'y comprends rien, il faut que le Diable...

LA MARQUISE.

Oh, cela eſt bien fin! Vous avez cru que nous ne ſaurions pas cette Chanſon-là.

LE BARON.

Je vous jure en honneur....

LA COMTESSE.

Voyons encore un couplet.

LE BARON, *chante.*

On fait grande dépenſe,
On donne, on troque, on vend;
L'air de magnificence
Ruine promptement;
C'eſt le bon ton,
Chacun ſe moque du qu'en dira-t-on.

LA COMTESSE.

Eh bien, nous avons auſſi ce couplet-là.

LE BARON.

Mais je veux mourir....

LA MARQUISE.

Bon, bon! continuez, Madame.

LA COMTESSE, *chante.*

Rien n'eſt plus agréable
Que d'aimer les chevaux;

Savoir mener un Diable,
Aux Cochers rend égaux;
C'eſt le bon ton,
Chacun ſe moque du qu'en dira-t-on.

LE VICOMTE.

Eh bien, Baron?

LE BARON.

C'eſt la même choſe. Je m'y perds!

LA MARQUISE.

Continuez, voyons, juſqu'au bout.

LE BARON, *chante.*

Une petite loge
Eſt le ſouverain bien,
Et l'on en fait l'éloge,
Même n'y voyant rien;
C'eſt le bon ton,
Chacun ſe moque du qu'en dira-t-on.

LA MARQUISE.

Toujours de même: cela eſt fort bien, Monſieur le Baron; je me ſouviendrai de cela. Ah, je crois à-préſent que vous ne ſavez pas faire de vers.

LE BARON.

Je vous l'ai dit, Madame; mais ceux-ci...

LA MARQUISE.

Il y a encore des couplets, voyons jusqu'au bout. Chantez.

LE BARON.

Cela me feroit donner au Diable!

LA COMTESSE.

Je vais chanter moi. *Elle chante.*

Jouer la Comédie
Est un très-grand plaisir;
Mais souvent on ennuie,
Au lieu de divertir;
C'est le bon ton,
Chacun se moque du qu'en dira-t-on.

LA MARQUISE.

Avez-vous fait celui-là aussi?

LE BARON.

Oui, Madame, comme les autres.

LA MARQUISE.

Oh, oui, tout de même. Voyons le dernier couplet.

LE BARON, *chante.*

Critiquer & médire
Amuse tout le jour;
Des autres l'on peut rire,
On est sûr du retour;
C'est le bon ton,
Chacun se moque du qu'en dira-t-on.

LA MARQUISE.

Fort bien, fort bien!

LE BARON.

Madame, il eſt impoſſible....

LA MARQUISE.

Non, Monſieur, je n'entendrai rien; vous avez cru que je ſerois la dupe de cette plaiſanterie & je vous avoue que j'en ſuis très-piquée; je ſavois bien que je pouſſerois votre complaiſance à bout.

LE BARON.

Mais, Madame....

LE CHEVALIER.

Madame la Marquiſe, je crois....

LA MARQUISE.

Non, Monſieur, je ne lui pardonnerai qu'à une condition.

LE BARON.

Madame, quoique je ne ſois pas coupable...

LA MARQUISE.

Tout au contraire; c'eſt de quoi je veux que vous conveniez.

LE BARON.

Quoi ?... Je ſuis déſeſpéré !

LA COMTESSE, *bas à la Marquiſe.*

Madame, c'eſt la ſeconde complaiſance; prenez-y garde.

LE CHEVALIER, *au Baron.*

Eh bien, avoue : que diable cela te fait-il ?

LE BARON.

Mais je ne ſaurois convenir d'une choſe qui n'eſt pas.

LE VICOMTE, *bas au Baron.*

C'eſt de là que dépend ton bonheur, nous avons entendu tout-à-l'heure une converſation... Je te réponds de tout.

LE CHEVALIER, *bas.*

Qu'il ſe faſſe un peu prier.

LE VICOMTE.

Sans doute.

LA MARQUISE.

Eh bien, Meſſieurs, il ne veut donc pas ?

LE VICOMTE.

Madame, il dit qu'en honneur....

LA MARQUISE.

Monſieur le Baron, vous n'êtes-pas plus occupé que cela de réparer votre faute?

LE BARON.

Madame....

LA MARQUISE.

Je vois à quel point je devois compter ſur vous.

LE BARON.

Eh bien, Madame, vous le voulez. *Il ſe jette à genoux.* Je vous demande pardon & je conviens de tout.

LA MARQUISE.

Allons, je vous pardonne, & je ſuis bienaiſe que vous vous ſoyez ſoumis à ce que je voulois. Levez-vous. Je vous rends juſtice, je ſuis très-ſûre que la Chanſon eſt de vous; c'eſt un tour que je vous ai joué.

LE BARON.

Comment?

LA MARQUISE.

A l'aide du Chevalier qui vous a vu faire votre Chanſon, ſans que vous l'ayez apperçu,

& qui m'avoit donné cette copie. Voyez si ce n'est pas là son écriture.

LE BARON.

Quoi, Chevalier?...

LE CHEVALIER.

Oui, mon ami; mais je veux que tu sois bien récompensé de toute la peine que je t'ai causée. Madame la Comtesse, je crois cette seconde épreuve assez forte; le Vicomte & moi, nous avons entendu la convention que vous avez faite avec Madame.

LA COMTESSE.

Les traîtres!

LE CHEVALIER.

Il faut qu'elle vous tienne parole.

LA MARQUISE.

Je le veux bien, pourvu que Madame tienne aussi la sienne.

LA COMTESSE.

Je crois qu'après ce qui nous arrive, il n'y a plus à hésiter.

LE VICOMTE.

Oui; car toutes vos craintes ne sont point

fondées. Je vous le jure par tout l'amour que vous m'avez inſpiré. *Il baiſe la main de la Comteſſe.*

LE BARON.

Ah, Vicomte, que tu es heureux!

LE CHEVALIER.

Tu l'es auſſi.

LE BARON.

Comment?

LE CHEVALIER.

Madame la Marquiſe conſent à t'épouſer.

LE BARON.

Seroit-il bien poſſible?

LA MARQUISE.

Oui, Baron, je vous aime & je me plaîs à vous le prouver.

LE BARON.

Mon bonheur eſt au-deſſus de mes eſpérances! *Il baiſe la main de la Marquiſe.*

LE VICOMTE.

Chevalier, que ne vous devons-nous pas!

LA COMTESSE.

Il eſt notre ami à tous, il ne faut plus trouver qu'une pareille occaſion de lui marquer notre reconnoiſſance.

LA MARQUISE.

Allons au-devant de celle qu'il aime; peut-être le moment de nous acquitter n'eſt-il pas loin & qu'elle ſuivra notre exemple.

FIN.

L'ENTÊTÉ,

COMÉDIE

En deux Actes & en Prose.

PERSONNAGES.

LE BARON DE SAINT-EVRE.

Mlle DE SAINT-EVRE, *Fille du Baron de Saint-Evre.*

LA COMTESSE DE RISIERE, *Veuve, Sœur du Baron de Saint-Evre.*

LE MARQUIS DE DURMONT.

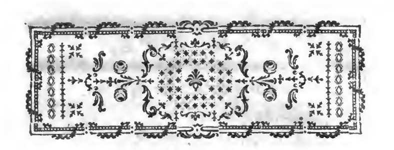
LE CHEVALIER DE MURCI.

DUPRÉ, *Valet-de-Chambre du Marquis de Durmont.*

LABRIE, *Laquais du Baron.*

LAFLEUR, *Laquais de la Comtesse de Risiere.*

La Scène est à Paris, dans un Sallon, chez le Baron de Saint-Evre.



L'ENTÊTÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

Mlle DE SAINT-EVRE, LE CHEVALIER.

Mlle DE SAINT-EVRE.

QUE voulez-vous me dire, & quelle joie vous tranſporte?

LE CHEVALIER.

Vous me voyez dans le raviſſement, l'enchantement!

Mlle DE SAINT-EVRE.

A propos de quoi?

LE CHEVALIER.

Mon Père....

Mlle DE SAINT-EVRE.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Consent à notre mariage, Mademoiselle. Un ami tendre, obligeant, un homme charmant, divin! a su triompher de lui, l'a déterminé à m'unir avec vous, & la personne à qui il me destinoit, vient de se marier!.... Comment! vous ne partagez pas ma joie? Ah, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime!

Mlle DE SAINT-EVRE.

Ne sembleroit-il pas, à vous entendre, que nous ne pouvons plus avoir d'obstacles à redouter?

LE CHEVALIER.

Et qui pourroit traverser nos desseins? Qui auroit cette hardiesse?

Mlle DE SAINT-EVRE.

Mais, mon Père, peut-être.

LE CHEVALIER.

Votre Père?.... Je n'y avois pas pensé. J'ose cependant me flatter....

Mlle DE SAINT-EVRE.

J'espère aussi qu'il ne s'y opposera pas; mais il pourroit arriver qu'il auroit des engagemens que j'ignore.

LE CHEVALIER.

Pourquoi vouloir m'inquiéter & diminuer ma joie?

Mlle DE SAINT-EVRE.

Pour vous engager à continuer à cacher encore notre secret.

LE CHEVALIER.

Il y a si long-tems que je me contrains!

Mlle DE SAINT-EVRE.

Vous verrez que je n'ai pas la même peine.

LE CHEVALIER.

Ah, vous la supportez sans impatience!

Mlle DE SAINT-EVRE.

Je vous pardonne ce reproche; parce que votre vivacité vous fait tout juger sans réflexion.

LE CHEVALIER.

Sans réflexion?

Mlle DE SAINT-EVRE.

Oui. Nous eſt-il permis de nous livrer comme vous autres hommes à tous nos mouvemens?

LE CHEVALIER.

Mais, du moins, lorſque l'on aime....

Mlle DE SAINT-EVRE.

On doit le cacher ſoigneuſement, & l'on a déja trop fait, lorſqu'on l'a laiſſé pénétrer, ſur-tout ſans être ſûre de l'aveu de ſes Parens.

LE CHEVALIER.

Eh bien, conſentez du moins que j'aille trouver Monſieur le Baron, que je lui avoue notre amour; il vous aime, & je ſuis perſuadé qu'il nous approuvera; oui, je me reproche déja le tems que j'ai différé.

Mlle DE SAINT-EVRE, *l'arrêtant.*

Ah, Chevalier, qu'allez-vous faire?

LE CHEVALIER.

Devriez-vous me retenir? Je ne le vois que trop, vous êtes toujours la même; non, vous ne m'aimez point.

Mlle

Mlle DE SAINT-EVRE.

Parce que je veux vous empêcher de faire une étourderie.

LE CHEVALIER.

Une étourderie ?

Mlle DE SAINT-EVRE.

Oui, feroit-il décent que mon Père apprît mes fentimens par vous, fur-tout s'il avoit d'autre projet ? La Comteffe, ma Tante, doit arriver aujourd'hui, & c'eft elle feule que je veux employer auprès de lui.

LE CHEVALIER.

Peut-être changera-t-elle d'avis, & que fon retour fera retardé.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Ne le craignez pas ; le Marquis va partir, je le lui ai mandé, vous favez à quel point elle l'aime ; je vous réponds que sûrement elle arrivera.

LE CHEVALIER.

Et, où veut aller le Marquis ?

Mlle DE SAINT-EVRE.

A fon Régiment, à ce qu'il dit.

LE CHEVALIER.

Et pourquoi faire ? Tout est tranquille cet hiver. Il me vient une idée délicieuſe !

Mlle DE SAINT-EVRE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LE CHEVALIER.

J'ai envie de prier le Marquis de parler à Monſieur le Baron en notre faveur, ils ſont amis....

Mlle DE SAINT-EVRE.

Voilà peut-être le moyen le plus ſûr de faire tout manquer. Vous connoiſſez le Marquis, vous ſavez quel eſt ſon extrême entêtement ſur tout, qu'une fois prévenu pour ou contre, ce qu'on peut lui dire ne le fait pas changer de ſentiment ; il pourroit contrarier mon Père, cela lui donneroit de l'humeur, & il n'en faudroit pas davantage pour l'indiſpoſer contre nous.

LE CHEVALIER.

Toujours des raiſons pour retarder mon bonheur !

Mlle DE SAINT-EVRE.

Non ; puiſque je vais écrire dans l'inſtant encore à la Comteſſe.

LE CHEVALIER.

Eh bien, donnez-moi votre lettre, je la porterai moi-même.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Je vous prie, ſoyez tranquille, & comptez davantage ſur moi. *Elle ſort.*

LE CHEVALIER.

Soyez tranquille; cela eſt aiſé à dire quand on aime foiblement. Ah, juſtement, voici le Marquis; il vient fort à propos, j'aurois pu l'engager à parler au Baron. Qu'il eſt cruel d'être forcé d'obéir!

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *avec impatience.*

EST-IL poſſible que je ne trouve pas ici un de mes gens! je ne pourrai jamais avoir des chevaux de poſte, ils ſeront tous pris.

LE CHEVALIER.

Comment donc, Marquis, où voulez-vous aller?

LE MARQUIS.

J'aime tout-à-fait votre queſtion & votre tranquillité : quand les ennemis font des mouvemens pour s'approcher de nous, vous croyez que je reſterai à Paris.

LE CHEVALIER.

C'étoit un faux bruit, & je vous aſſure qu'il n'en eſt rien du tout.

LE MARQUIS.

Voilà encore de mes gens qui ne veulent rien croire, & qui imaginent toujours être mieux inſtruits que les autres! pour moi, j'avois prévu ceci depuis long-tems.

LE CHEVALIER.

Mais j'arrive dans l'inſtant de Verſailles, j'ai vu le Miniſtre, & ....

LE MARQUIS.

Vous lui avez entendu dire qu'il n'y avoit abſolument rien de nouveau?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE MARQUIS.

Et d'après cela vous concluez qu'il n'y a effectivement rien? Comme ſi les Miniſtres

étoient obligés de rendre compte de tout ce qui se passe au premier venu.

LE CHEVALIER.

Mais votre Colonel y étoit; vous saurez au vrai, par lui, ce qui en est.

LE MARQUIS.

Aussi lui ai-je écrit.

LE CHEVALIER.

Vous verrez que vous ne partirez point.

LE MARQUIS.

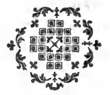
Je ne partirai point?

LE CHEVALIER.

Non, s'il n'a point d'ordre?

LE MARQUIS.

Je vous dis qu'il en aura. Tenez, voilà Dupré qui revient de chez lui.



SCENE III.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, DUPRÉ.

LE MARQUIS.

Eh bien, Dupré, il va partir, n'eſt-ce pas?

DUPRÉ.

Monſieur le Duc? Il n'y penſe ſeulement pas.

LE MARQUIS.

Songe un peu à ce que tu dis.

DUPRÉ.

Je dis ce que je ſais. Il arrivoit de Verſailles, je lui ai remis votre billet, en le liſant il a ri comme un fou, & puis il s'eſt mis à chanter & à faire des entrechats, & j'ai eu toutes les peines du monde à le déterminer à vous faire réponſe; vous verrez ce qu'il vous mande.

LE MARQUIS.

Eh, donne donc. *Il lit la Lettre.*

Attendez encore, mon cher Marquis, pour voler à la gloire, Bellone dort & l'Amour nous tend les bras.

Je vous donne rendez-vous ce soir à l'Opéra, pour vous mener souper où vous savez, cela sera gai, je vous en réponds; je vous embrasse.

LE CHEVALIER.

Eh bien, avois-je tort?

LE MARQUIS.

Je parierois toutes choses au monde qu'il se trompe, mes nouvelles viennent de trop bonne part.

DUPRÉ.

En rentrant, on m'a dit que Madame la Comtesse alloit arriver, & l'on prépare son appartement.

LE MARQUIS.

A l'autre; voilà encore de mes nouvellistes!

LE CHEVALIER.

Pourquoi ne voulez-vous pas le croire? Si on lui a mandé, par exemple, que vous partiez aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Et quand cela seroit? Vous croyez qu'elle va accourir tout de suite comme cela pour me dire adieu?

LE CHEVALIER.

Assurément.

LE MARQUIS.

Parbleu, vous êtes un homme bien étrange! Ce qui vous passe par la tête, vous paroît toujours plus sûr que tout ce que je peux vous dire. *A Dupré.* Envoyez ces lettres à la poste, & qu'on m'avertisse quand mes chevaux seront prêts.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

QUOI vous voulez encore partir, malgré tout ce qu'on vient de vous dire?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, je partirai, quand ce ne seroit que pour vous contrarier; car vous m'impatientez.

LE CHEVALIER.

Je ne vois pas en quoi je peux vous paroître aussi déraisonnable, & je ne saurois m'empêcher de vous dire que vous seriez fâché de n'avoir pas vu la Comtesse; attendez du-moins son retour.

LE MARQUIS.

J'attendrois long-tems. Elle eſt à la campagne, occupée de jouer la Comédie, & vous croyez qu'elle fera tout manquer, pour venir me dire adieu ?

LE CHEVALIER.

J'en ſuis convaincu ; elle vous aime trop pour ne pas vous faire un auſſi leger ſacrifice ; vous êtes ſur le point de l'épouſer, & toute autre occupation doit céder au plaiſir de vous voir avant votre départ.

LE MARQUIS.

Vous allez me répondre auſſi de ſon amour pour moi.

LE CHEVALIER.

Je crois que cela n'eſt pas néceſſaire ; en pourriez-vous douter ?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur, j'en doute, & je ſuis très-sûr que je ne dois jamais compter ſur cet amour que vous me vantez tant.

LE CHEVALIER.

Comment donc! auriez-vous des raiſons?...

LE MARQUIS.

Oui, j'en ai, & de très-fortes ; mais vous

ne feriez qu'en rire ſi je voùs les diſois ; ainſi laiſſons cela.

LE CHEVALIER.

Permettez-moi de vous demander ſeulement ſi elle les ignore ?

LE MARQUIS.

Il ſeroit fort utile de l'en inſtruire ; ne vou driez-vous pas que j'allaſſe lui faire des reproches, & puis finir par avoir tort ; car voilà toujours ce qui arrive avec les femmes,

LE CHEVALIER.

Mais peut-être vous trompez-vous ; il me ſemble....

LE MARQUIS.

Je me trompe, oui, je ſuis un viſionnaire.

LE CHEVALIER.

Je ne dis pas cela ; cependant il me ſemble que rien ne doit vous faire douter de votre bonheur : ſa Niéce m'a aſſuré qu'on n'avoit jamais aimé comme la Comteſſe vous aime.

LE MARQUIS.

Tout cela, ce ne ſont que des oui-dire ; mais j'ai vu, moi ; me direz-vous, après cela, que j'ai tort de ne pas vous croire ?

LE CHEVALIER.

Si vous avez vu des choses qui soient convainquantes, je vous plains; mais quelquefois on a besoin d'examiner de sang-froid, sans quoi une prévention injuste peut nous causer, mal-à-propos, de violens chagrins. La Comtesse n'est pas fausse, mon cher Marquis, son ame se laisse voir toute entière.

LE MARQUIS.

Elle n'est point fausse! vous me répondrez encore de cela?

LE CHEVALIER.

Je l'offenserois, si je la croyois capable de vous trahir, & vous l'aimez trop pour me pardonner seulement d'oser l'en soupçonner.

LE MARQUIS.

Eh bien, Monsieur, vous vous trompez encore, je la hais, & je la déteste.

LE CHEVALIER.

Une Femme que vous adoriez?

LE MARQUIS.

Oui, je l'adorois, la perfide; mais c'en est fait.

LE CHEVALIER.

Quel est son crime? Que pouvez-vous avoir à lui reprocher?

LE MARQUIS.

Vous lui vîtes jouer la Comédie ces jours passés, & vous jouâtes même avec elle.

LE CHEVALIER.

Oui, & j'en fus enchanté ! on ne sauroit mettre plus d'ame, plus d'expression qu'elle n'en mit dans son rôle, elle m'a fait un plaisir inexprimable !

LE MARQUIS.

Et vous aimeriez une Femme qui auroit le talent de feindre si bien ce qu'elle ne sent pas ?

LE CHEVALIER.

Ce qu'elle ne sent pas ? Au contraire, je me croirois le principe de ce sentiment qu'elle développeroit, & je l'en aimerois davantage.

LE MARQUIS.

Vous pourriez vous croire aimé ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi non ? Je commence par estimer ce que j'aime, voilà sur quoi je fonde mon amour ; toute autre passion n'est qu'un aveuglement indigne d'un honnête homme, & pour lors quand on est trompé, l'on n'a que ce que l'on mérite. Je distingue une Femme

honnête qui s'amufe d'un plaifir auffi permis que celui de jouer la Comédie, de celles que le libertinage a feul déterminées à choifir cet état.

LE MARQUIS.

Vous me faites pitié! ce talent perfide n'empêche-t-il pas de démêler la vérité? Quand une Femme exprime fi bien l'amour, vis-à-vis d'un Homme qui lui eft indifférent, fur quoi voulez-vous que compte celui qui l'adore? Pour moi, je ne faurois croire à-préfent que la Comteffe ait pu m'aimer jamais un feul inftant: l'art de feindre avec cette fupériorité, ne fauroit venir que de la fauffeté de l'ame, je ne faurois jamais quand elle feroit de bonne foi, & je ferois expofé à mille inquiétudes en continuant de l'aimer.

LE CHEVALIER.

Eft-il poffible que....

LE MARQUIS.

Oui, je veux que l'on foit vrai, & voilà pourquoi je fais bien que je ne plais pas dans la fociété; c'eft que malheureufement je vois les chofes comme elles font, & non pas comme on me les montre.

LE CHEVALIER.

N'eſt-il pas poſſible que vous vous trompiez? Et combien ne vous expoſez-vous pas à vous tourmenter, ainſi que les autres?

LE MARQUIS.

Oh, oui! on trouve beaucoup de gens qui s'intéreſſent véritablement à vous.

LE CHEVALIER.

Mais ſongez donc que cette mauvaiſe opinion que vous avez des hommes, eſt auſſi trop inſultante pour eux.

LE MARQUIS.

Non, il vaut mieux être leur dupe & vous avez toujours raiſon.

SCENE V.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LAFLEUR, *en bottes.*

LE CHEVALIER, *à part.*

AH! voilà le Baron. Si la Comteſſe pouvoit arriver.

LE BARON, *à Lafleur.*

Et quand ma Sœur viendra-t-elle?

LAFLEUR.

Elle eſt en chemin, Monſieur le Baron.

LE BARON.

Cela eſt fort bien.

LE CHEVALIER, *à Lafleur.*

Elle ne tardera donc pas?

LAFLEUR.

Non, Monſieur, & je ſuis toujours venu devant, pour dire à Monſieur le Marquis de l'attendre.

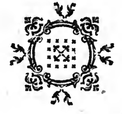
LE CHEVALIER.

Marquis, vous voyez bien que ce que j'avois prévu eſt vrai.

LE MARQUIS.

Cela ne prouve rien.

Lafleur ſort.



SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE BARON, *au Chevalier qui veut s'en aller.*

CHEVALIER, restez, j'ai à vous parler.

LE CHEVALIER.

A moi, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Oui, j'ai reçu une lettre d'un des amis de votre Père; mais c'est un barbouilleur, on ne comprend jamais rien à ce qu'il écrit.

LE CHEVALIER.

Si vous vouliez me montrer cette lettre.

LE BARON, *d'un air fâché.*

Après que j'aurai parlé au Marquis.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc?

LE BARON.

Parbleu, Monsieur, vous faites bien mes affaires, pendant mon absence, mon Notaire m'a tout dit hier au soir.

LE

LE MARQUIS.

Quoi donc ?

LE BARON.

Eh, mais j'en fais juge le Chevalier. Vous me promettez de me faire vendre ma terre, on m'en offre justement ce que j'en veux, & vous ne vous hâtez pas d'en conclure le marché ?

LE MARQUIS.

Vraiment, je n'avois garde, vous n'en voulez que cent mille écus, & elle vaut quatre cens mille francs, j'aurois eu tort de la donner.

LE CHEVALIER, *à part.*

Voici encore un nouvel entêtement.

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, je parle avec connoissance de cause, je connois mieux cette terre que vous.

LE BARON.

Celui-ci est fort bon ! vous verrez que je ne sais pas ce qu'elle produit. Je vous soutiens, moi, que lorsqu'on ne retire que deux mille écus d'une terre dont on trouve trois cens mille francs, qu'il faut les prendre ; sur-tout quand cela vous arrange.

LE MARQUIS.

Et voilà précisément comme on se ruine, en ne connoissant pas la valeur de son bien, & qu'on ne fait que nigauder à Paris. Je suis convaincu, moi, que cette terre rapporte dix-huit mille francs par an. Vous comptez pour rien les bois apparemment?

LE BARON.

Et il y a plus de dix ans que mon Frère les a tous coupés & arrachés, il n'y reste pas un buisson. Que Diable! je sais bien ce que je dis.

LE CHEVALIER.

Il est vraisemblable que Monsieur le Baron est mieux instruit-là-dessus que vous.

LE MARQUIS.

Voilà de mes flatteurs. Eh bien, Monsieur, pour vous prouver que je sais ce que je dis aussi moi, c'est que je vous l'achette cette terre, que je veux la payer quatre cens mille francs, & que je suis sûr de faire un très-bon marché.

LE CHEVALIER.

Peut-on être déraisonnable à ce point-là?

LE BARON.

Quel homme! mais vous me feriez enrager avec cette obstination!

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce que cela vous fait? Je ſuis le maître de mon bien apparemment.

LE BARON.

Je ne veux pas profiter de l'erreur où vous êtes.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous ſoutiens que je ne ſuis pas dans l'erreur, & je vous le prouve. Premièrement....

LE BARON.

Finiſſons, je vous prie, cette plaiſanterie.

LE MARQUIS.

Je vous dis que je ne plaiſante point. J'ai de l'argent à placer chez mon Notaire, & vous y pourrez prendre les quatre cens mille francs quand vous voudrez.

LE BARON.

Si vous voulez cette terre pour cent mille écus, elle eſt à vous.

LE MARQUIS.

Non, j'en veux donner ce que je vous dis, & je veux que vous me donniez votre parole.

LE BARON.

Vous n'avez point de bien dans ce pays-là.

LE MARQUIS.

Eh bien, j'y en aurai; que Diable cela vous fait-il?

LE BARON.

N'en parlons plus.

LE MARQUIS.

Je n'en démordrai point.

LE BARON.

Mais au moins, écoutez-moi.

LE MARQUIS.

Je veux abſolument que cette affaire ſoit terminée aujourd'hui.

LE BARON.

Ce n'eſt pas-là le ſeul tort que vous m'ayez fait: avec cette ſomme, je mariois ma Fille avantageuſement.

LE MARQUIS.

Vous la marierez encore mieux.

LE CHEVALIER.

Ah, ne doutez pas de l'empreſſement....

LE BARON.

Oui, oui, de l'empreſſement pour épouſer!

l'homme de qui il étoit question & qui me convenoit fort, s'est bientôt retourné d'un autre côté, & je ne dois plus compter sur lui.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah, quel bonheur!

LE MARQUIS, *après avoir rêvé.*

Eh bien, Monsieur, je l'épouse votre Fille, si cela vous convient; qu'avez-vous à dire à cela?

LE BARON.

C'est pousser trop loin la plaisanterie.

LE MARQUIS.

Je vous parle très-sérieusement.

LE CHEVALIER, *à part.*

Que deviens-je, s'il accepte!

LE BARON.

Eh, mais, écoutez-donc; si vous parliez tout de bon, je pourrois bien vous prendre au mot.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

LE BARON.

Et ma Sœur avec qui vous êtes engagé depuis long-tems?

LE MARQUIS.

C'eſt mon affaire. Je vais paſſer chez mon Notaire, venez-y avec moi, j'y ſignerai un dédit de cinquante mille écus, ſi je change d'avis, & pour Mademoiſelle votre fille & pour la terre; voilà qui eſt fini. Soyez bien content, Monſieur le Chevalier, ce mariage fera que je ne partirai point.

LE CHEVALIER.

Vous êtes bien cruel! écoutez-moi de grace, ſongez que la Comteſſe....

LE MARQUIS.

Non, je ne veux plus rien entendre. *Il ſort.*

LE BARON.

Chevalier, vous êtes mon ami, félicitez-moi donc de cette bonne affaire. *Il l'embraſſe.*

LE CHEVALIER.

Mais attendez du moins le retour de Madame la Comteſſe, vous ne pouvez rien conclure ſans ſon conſentement.

LE BARON.

Bon! elle ne ſauroit être jalouſe du bonheur qui arrive à ma fille.

LE CHEVALIER.

Aussi n'est-ce pas le bien du Marquis qu'elle regrettera, c'est son cœur.

LE BARON.

Si la Comtesse ne veut qu'un cœur, elle trouvera facilement de quoi se venger : belle, jeune, riche, comme elle est.... Et puis, apparemment que le Marquis ne l'aime plus ; puisqu'il se détermine si facilement en faveur de ma Fille.

LE CHEVALIER.

Pouvez-vous croire que vous n'ayez rien à vous reprocher, en enlevant un Amant aimé à une Femme aussi tendre ?

LE BARON.

Amour ! tendresse ! fadeurs que tout cela.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je me meurs !

LE BARON.

Je conviens avec vous que le Marquis est un peu ridicule, avec son continuel entêtement ; mais au fond, c'est un très-honnête homme, il a le cœur excellent & ma Fille sera tres-neureuse avec lui. D'ailleurs il a la promesse du premier Régiment qui vaquera,

il vient d'hériter considérablement, & dans ce tems-ci le bonheur tient beaucoup aux richesses ; ainsi voilà tout ce que je pouvois souhaiter de mieux pour ma fille.

LE CHEVALIER.

Quoi, Monsieur, sans la consulter, vous pourriez l'engager ?

LE MARQUIS, *revenant.*

Eh bien ; mais que faites-vous donc là ?

LE BARON.

Je vous suis.

LE MARQUIS.

La Comtesse arrive, voulez-vous qu'elle vous arrête ?

LE BARON.

Non, vraiment.

LE MARQUIS.

La voici. Allons, passez.



SCENE VII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *surprise.*

Quoi, lorsque je ne reviens que pour le Marquis, & qu'il me voit, il semble me fuir! Chevalier, savez-vous pourquoi il sort avec mon Frère si précipitamment?

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, si vous l'aimez toujours....

LA COMTESSE.

Achevez, que lui est-il arrivé? Chevalier, parlez donc?

LE CHEVALIER.

Il se marie.

LA COMTESSE.

Comment il se marie! il m'abandonneroit?

LE CHEVALIER.

C'est une chose incompréhensible! & dont il n'y a que lui qui soit capable.

LA COMTESSE.

Mais qui peut me l'enlever. Ce que vous dites est-il bien vrai?

LE CHEVALIER.

Que trop, & celle qu'il épouse l'ignore encore.

LA COMTESSE.

Comment?

LE CHEVALIER.

C'est Mademoiselle de Saint-Evre.

LA COMTESSE.

Ma Niéce? Il n'est pas possible!

LE CHEVALIER.

Cela est incroyable! il faut que vous nous aidiez. Madame, vous voyez l'homme du monde le plus malheureux!

LA COMTESSE.

Ma Niéce vous aime & elle l'épouse! mais mon Frère....

LE CHEVALIER.

Est enchanté de ce mariage; si vous aviez été ici, Madame, vous lui auriez parlé, & vous m'auriez sauvé la vie, en le prévenant en notre faveur.

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à tout cela. Et qui

a pu le déterminer si facilement ? Je croyois qu'il m'aimoit, & il me trompoit, lui !

LE CHEVALIER.

Non, Madame, il ne vous trompoit point, il vous aime toujours, quoiqu'il assure le contraire.

LA COMTESSE.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Notre sort est entre vos mains, sûrement vous le ramènerez, il connoîtra son erreur.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire, seroit-il jaloux ?

LE CHEVALIER.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Si vous savez....

LE CHEVALIER.

C'est un motif si bisarre, si ridicule, qui le fait agir, que je ne sais si vous pourriez me croire, si vous connoissiez moins son caractère.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous donc, Chevalier?

SCENE VIII.

LA COMTESSE, Mlle DE SAINT-EVRE, LE CHEVALIER.

Mlle DE SAINT-EVRE.

AH! ma Tante, nous vous attendions avec la plus vive impatience, de vous ſeule dépend notre bonheur; il n'y a que vous qui puiſſiez parler à mon Père & l'engager à nous unir.

LA COMTESSE.

Je le voudrois de tout mon cœur, ma chère Niéce; mais vous ne ſavez pas l'obſtacle qui s'oppoſe à vos deſirs.

Mlle DE SAINT-EVRE.

O Ciel! auroit-il pris quelqu'engagement?

LE CHEVALIER.

Et voilà notre malheur, Mademoiſelle! cependant j'eſpère encore en Madame la Comteſſe : malgré l'entêtement du Marquis, il ne pourra point lui réſiſter : l'amour adoucit & change les caractères, c'eſt-là toute mon eſpérance

Mlle DE SAINT-EVRE.

Que parlez-vous du Marquis?

LE CHEVALIER.

C'eſt lui qui vous épouſe.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Il eſt allé, avec Monſieur le Baron, chez ſon Notaire.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Moi, épouſer le Marquis ! je vais me jetter aux pieds de mon Père, ce n'eſt point pour moi que je le conjurerai de ne point conclure ce mariage ; c'eſt pour vous, ma Tante, à qui je ne veux pas enlever un homme que vous aimez : enſuite je lui parlerai à lui-même, je le ferai rougir de ſon infidélité.

LE CHEVALIER.

Il vaut mieux que ce ſoit Madame qui le voie.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Elle le verra après. Je ne perds pas un inſtant, je vais chez mon Père.

LE CHEVALIER.

Il n'eſt pas chez lui.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Je l'y attendrai. *Elle ſort.*

SCENE IX.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,

LE CHEVALIER.

QUE je crains bien que tous ſes efforts ne ſoient inutiles, ſi vous ne nous ſecondez.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Le Marquis feroit-il piqué de ce que j'ai différé mon mariage avec lui? Hélas! l'épreuve que je voulois faire ne tomboit que ſur moi; j'ai voulu voir ſi je pourrois m'accoutumer à ſon caractère, en attendant que je puſſe former l'eſpoir de le corriger : enfin ne pouvant rien diminuer de mon amour pour lui, j'allois l'épouſer, quand le perfide m'abandonne ſi cruellement!

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, ſongez que ceci n'eſt ſûrement qu'une ſuite des fauſſes préventions dont vous ſavez qu'il eſt capable, & dont vous le ramenerez ſi vous le voulez; je vous réponds qu'il vous aime toujours; en vous voyant, il reconnoîtra ſon erreur, il tombera à vos pieds.

LA COMTESSE.

N'en croyez rien, Chevalier, s'il me croit des torts vis-à-vis de lui, il ne voudra rien examiner, il aimera mieux me condamner, d'après ce qu'il penſera, que de deſirer que je ne ſois point coupable. Cette conduite m'éclaire & me fait voir l'abîme où je me précipitois en l'épouſant.

LE CHEVALIER.

Quoi, Madame, vous pourriez renoncer à lui? Qu'eſt donc devenu cet amour....

LA COMTESSE.

Ne croyez pas que je puiſſe ſeulement le regretter. L'ingrat! je l'aimois malgré ſes défauts: ſon entêtement continuel me paroiſſoit un travers de l'eſprit, & non un vice du cœur; je le croyois ſenſible, tendre, délicat, conſtant; j'eſpérois que ſon amour pour moi l'ameneroit à la confiance, que le deſir de me plaire, lui feroit perdre peu-à-peu cette inflexibilité d'opinion qu'il a ſur tout, & dont perſonne n'a intérêt de le corriger; mais puiſqu'il m'abandonne, il ne me prouve que trop combien je me ſuis trompée. Je ne veux plus ſeulement le voir.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Madame, annoncez-lui vous-même cette résolution ; il en sera effrayé, vos cœurs s'entendront, & son repentir lui méritera un pardon qu'il sera trop heureux d'obtenir.

LA COMTESSE.

Cela seroit inutile, je le connois, je le verrois envain : mais vous me direz ce qui cause un si étonnant procédé de sa part.

LE CHEVALIER.

Je l'entends qui revient, je vous laisse avec lui.

LA COMTESSE.

Non, je ne vous quitte pas ; je veux que vous veniez chez moi, pour m'expliquer ce mystère. *Elle lui donne la main & ils sortent.*



SCENE X.

LE MARQUIS, *regardant sortir la Comtesse.*

Qu'est-ce que cela signifie? Elle étoit restée ici seule avec le Chevalier, & lorsque je reviens, inquiet de m'être engagé trop précipitamment avec le Baron, craignant la douleur qu'elle pourroit ressentir de cet engagement, elle me voit & elle me fuit; c'est donc pour lui qu'elle est venue; il étoit bien instruit de son retour, quand il m'en assuroit tantôt! allons trouver le Baron, pour fixer l'instant de mon mariage, & que rien ne puisse plus le rompre.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, DUPRÉ.

LE MARQUIS.

Je ne trouve nulle part le Baron.

DUPRÉ.

Il eſt ſorti.

LE MARQUIS.

C'eſt un homme inſupportable! *A Dupré.* Ah! te voilà donc enfin.

DUPRÉ.

Eh, Monſieur, je vous cherche par-tout pour vous dire....

LE MARQUIS.

Ce drôle-là court continuellement, je ne l'ai pas vu de la journée.

DUPRÉ.

De la journée! eh, Monſieur, demandez....

LE MARQUIS.

Oui, Monfieur, de la journée.

DUPRÉ.

Quoi, tantôt, je....

LE MARQUIS.

Tu vas me foutenir....

DUPRÉ.

Mais, Monfieur, vous m'avez envoyé chez votre Colonel, &c....

LE MARQUIS.

Il raifonnera toujours.

DUPRÉ.

Et depuis mon retour, je ne fuis pas forti d'ici.

LE MARQUIS.

Ecoute : je fuis las de toutes tes menteries.

DUPRÉ.

Je vous réponds, Monfieur, que je n'ai pas ceffé de faire des paquets.

LE MARQUIS.

Comment des paquets! à propos de quoi?

DUPRÉ.

Vous croyez apparemment que quand on part, on n'a rien à emporter.

LE MARQUIS.

Et qui eſt-ce qui part ?

DUPRÉ.

Eh, mais, eſt-ce que....

LE MARQUIS.

Quoi les chevaux qui ſont ici ſont pour moi ?

DUPRÉ.

Oui, Monſieur, ils s'ennuient même fort d'attendre, c'eſt-à-dire le poſtillon.

LE MARQUIS.

Je ne t'ai pas dit de les renvoyer, & que je ne partois point ?

DUPRÉ.

A moi, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Oui, à toi.

DUPRÉ.

Ah, Monſieur !

LE MARQUIS.

Il faut avouer que voilà un coquin bien obſtiné !

DUPRÉ.

Je vais donc leur dire de s'en aller.

LE MARQUIS.

Faut-il le répéter cent fois?

DUPRÉ.

Non; mais du-moins il faut le dire une.

LE MARQUIS.

Que dis-tu?

DUPRÉ.

Moi, rien. *Il va à la porte.* Champagne, dites au Postillon d'emmener ses chevaux. *Il revient.* Ce qu'on dit est donc vrai, Monsieur, puisque vous ne partez pas?

LE MARQUIS.

Quoi?

DUPRÉ.

Que vous épousez Mademoiselle de Saint-Evre?

LE MARQUIS.

Oui; pourquoi pas? Qu'est-ce qu'il y a-là de si surprenant?

DUPRÉ.

Vous abandonneriez Madame la Comtesse? ah, Monsieur!

LE MARQUIS.

Je crois que cela lui est fort égal.

DUPRÉ.

Fort égal, vous lui faites tort, Monſieur.

LE MARQUIS.

Sur quoi juges-tu cela?

DUPRÉ.

Sur ce que je viens de la voir toute en pleurs.

LE MARQUIS, *ricanant ironiquement.*

Tu l'as vue en pleurs?

DUPRÉ.

Oui, Monſieur, & ma foi elle n'en étoit que plus belle!

LE MARQUIS.

Tu ne ſais ce que tu dis.

DUPRÉ.

Je l'ai vue comme je vous vois; oh, pour celui-là, je n'en démordrai point; il eſt affreux à vous de lui faire une pareille perfidie.

LE MARQUIS.

Que tu es ſot! tu ne vois pas qu'elle répétoit un rôle.

DUPRÉ.

Oui, Monſieur un rôle! non vraiment, elle parloit naturellement, & point du ton dont

on joue la Comédie, & puis elle étoit assise. Demandez à Monsieur le Chevalier qui étoit avec elle.

LE MARQUIS.

Le Chevalier étoit avec elle?

DUPRÉ.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Chez elle?

DUPRÉ.

Oui, il faisoit l'impossible pour la consoler.

LE MARQUIS.

Et que lui disoit-il?

DUPRÉ.

Je ne sais pas bien; mais elle lui répondoit, non, Monsieur, ne m'en parlez jamais.

LE MARQUIS.

Et lui?

DUPRÉ.

Il se désoloit envain, il s'est jetté à ses genoux, & tout cela inutilement; elle ne vouloit rien entendre de ce qu'il lui disoit.

LE MARQUIS.

Querelle d'Amans que tout cela. La perfi-

de!... Je suis charmé de l'avoir prévenue!... Tu dis que le Chevalier étoit au désespoir ?

DUPRÉ.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Les traîtres s'aimoient!

DUPRÉ.

Comment?

LE MARQUIS.

Tu ne vois pas que ces gens-là me trompoient ?

DUPRÉ.

Ah, Monsieur! qu'allez-vous croire?

LE MARQUIS.

Oui, je me rappelle à présent tant de conversations particulières, des mots, un jargon où je ne comprenois rien ; ces prétextes de Comédies, dont ils répétoient les rôles, disoient-ils, & tout cela pour être continuellement ensemble. C'étoit moi qu'ils jouoient!

DUPRÉ.

Je vous assure que Monsieur le Chevalier, ne parloit point de lui, il parloit pour vous.

LE MARQUIS.

Je ne m'étonne plus si elle retardoit mon mariage de jour en jour.

DUPRÉ.

Quelle idée vous allez vous mettre dans la tête.

LE MARQUIS.

Voilà les hommes ! il me vantoit le plaisir qu'il avoit eu de jouer avec elle ; comme elle exprimoit bien le sentiment: Je n'en suis plus surpris.

DUPRÉ.

Mais, Monsieur, écoutez-donc ; je vous dis qu'il demandoit grace pour vous.

LE MARQUIS.

Je veux m'en venger plutôt que plus tard, oui, j'épouserai sa Niéce.

DUPRÉ.

Quand vous aimez la Tante ?

LE MARQUIS.

Tu crois que je peux l'aimer encore ? Voici le Baron, je vais terminer sur le champ, laisse-nous.

DUPRÉ, *à part.*

Quel homme avec ſon entêtement ! il pourra en être puni ; mais je crois que jamais rien ne le corrigera.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

MARQUIS, je vous cherche depuis longtems pour vous remercier....

LE MARQUIS.

Moi, je vous cherche auſſi pour vous dire que dès ce ſoir, ſans plus de retardement....

LE BARON.

Et moi, je viens vous dire que je ſuis au déſeſpoir d'être obligé de rompre l'engagement que nous avons projetté. Je vous rends votre parole.

LE MARQUIS.

Je ne la reprends point.

LE BARON.

Ecoutez mes raiſons.

LE MARQUIS.

Ecoutez plutôt celles que j'ai de presser ce mariage.

LE BARON.

Il ne se fera point.

LE MARQUIS.

Il ne se fera point ?

LE BARON.

Non, Monsieur ; & puisqu'il faut vous le dire, ma Fille aime ailleurs.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut pas.

LE BARON.

Je vous dis qu'elle s'est jettée à mes genoux; ses prières & ses larmes m'ont touché, & je n'ai pu lui résister.

LE MARQUIS.

Mais vous croyez donc tout ce qu'on vous dit ?

LE BARON.

Eh ! parbleu, oui, je le crois; sur-tout quand à la prière on joint les larmes.

LE MARQUIS, *il rit.*

Les larmes des femmes ! consultez là-dessus

ſa Tante, vous verrez ſi elle vous conſeillera de vous arrêter pour cela.

LE BARON.

Ce n'eſt qu'à ſa ſollicitation & à ſes prières que je me ſuis rendu.

LE MARQUIS.

Aux prières de la Comteſſe?

LE BARON.

Sûrement, & cela n'eſt pas étonnant.

LE MARQUIS.

Il n'eſt pas poſſible.

LE BARON.

Cela eſt aiſé cependant à comprendre; comme elle vous aime...

LE MARQUIS.

Vous le croyez encore?

LE BARON.

Sûrement.

LE MARQUIS.

Vous êtes un ſingulier homme!

LE BARON.

Tout comme il vous plaira, mais ma Fille

n'a que faire à toutes vos querelles avec la Comtesse, elle aime le Chevalier, &...

LE MARQUIS.

Je la plains !.

LE BARON.

Pourquoi donc ? Elle en est aimée & ils m'ont tous deux pressé de les unir.

LE MARQUIS.

Elle est aimée du Chevalier ?

LE BARON.

Je vous dis que oui.

LE MARQUIS.

Et elle en est persuadée ?

LE BARON.

Mais pourquoi pas ?

LE MARQUIS.

La Fille & le Père se ressemblent ; il est inconcevable combien vous êtes tous les deux faciles à tromper !

LE BARON.

A tromper ? Et en quoi ?

LE MARQUIS.

Je vais vous l'expliquer. Quand le Chevalier dit à Mademoiselle de Saint-Evre qu'il l'aime,

il n'en eſt rien. J'ai découvert qu'il eſt engagé depuis long-tems avec la Comteſſe, ils viennent de ſe brouiller & ceci n'eſt que la ſuite d'un dépit qui ne durera pas.

LE BARON.

Où diable penſez-vous qu'il eſt engagé avec la Comteſſe, quand il eſt au déſeſpoir de ce que vous voulez l'abandonner. Je vous dirai bien plus, c'eſt que ſi ce n'étoit qu'un dépit du moment, il ne m'auroit pas apporté une lettre de ſon Pere qui me prie d'accorder ma Fille à l'amour, aux deſirs de ſon Fils qui le ſollicite depuis long-tems de me la demander.

LE MARQUIS.

Une lettre du Père du Chevalier?

LE BARON.

Oui, du Père du Chevalier.

LE MARQUIS.

Vous le croyez auſſi?

LE BARON.

Eh parbleu oui je le crois; puiſque je l'ai lûe.

LE MARQUIS.

Il n'auroit pas eu le tems de l'avoir depuis tantôt, à moins que ſon Père ne fût à Paris.

LE BARON.

C'eſt ce qui prouve....

LE MARQUIS.

Que votre Fille vous fait croire ce qu'elle veut.

LE BARON.

Eh bien, Monſieur, n'en croyez rien, cela m'eſt fort égal.

LE MARQUIS.

Non, cela ne vous eſt pas égal; puiſque vous venez de me le dire.

LE BARON.

Il faut bien que vous ſachiez les raiſons qui me font retirer ma parole.

LE MARQUIS.

Mais ce ne ſont point là des raiſons, & je ne vous la rends pas.

LE BARON.

Tout comme il vous plaira, Monſieur.

LE MARQUIS.

Je n'ai point prétendu en m'engageant avec vous, que vous puiſſiez prendre un autre parti.

LE BARON.

Il eſt vrai, Monſieur, que je comptois ma-

rier ma Fille avantageusement en vous la donnant, je ne savois pas que le Chevalier l'aimât & qu'il pût lui convenir.

LE MARQUIS.

Rien ne peut détruire l'opinion que vous avez ?

LE BARON.

Non, Monsieur; parce qu'elle est très-bien fondée, & je n'ôterai point à ma Fille un homme qu'elle aime, pour la donner à quelqu'un avec qui on ne sauroit vivre. Vous seriez cent fois plus riche, que je ne voudrois pas pour cela entendre parler davantage de vous pour Gendre. Les fausses préventions auxquelles vous vous livrez continuellement, feroient notre tourment; je croyois avoir un ami en vous, mais je renonce à votre société & je vous abandonne à toutes vos opinions absurdes, ou non.

LE MARQUIS.

Mais si je peux vous convaincre que j'ai raison.

LE BARON.

Cela ne se peut pas.

LE MARQUIS.

Je vais trouver Mademoiselle votre Fille, elle m'entendra

m'entendra & ce ne sera plus moi qui chercherai à vous persuader, ce sera elle-même ; peut-être l'écouterez vous, pour lors nous verrons si vous reviendrez de la persuasion où vous êtes que je m'abuse sans cesse.

LE BARON.

Ma Fille ne vous croira pas.

LE MARQUIS.

Nous verrons.

SCENE III.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Monsieur le Baron ?

LE BARON.

Oh ! le Marquis est l'homme du monde le plus déraisonnable ; il persiste toujours à vouloir épouser ma Fille.

LE CHEVALIER.

Et vous y consentiriez ?

LE BARON.

Ah, ſoyez tranquille, vous n'avez rien à craindre de ma part.

LE CHEVALIER.

Mais quelle raiſon peut-il donner?

LE BARON.

De la raiſon, eſt-ce à lui qu'il en faut demander. Il prétend à-préſent que la Comteſſe vous aime, que vous répondez à ſon amour...

LE CHEVALIER.

Moi?

LE BARON.

Oui, que ma fille ſe trompe en croyant que vous l'aimez, que ſi vous l'épouſez, c'eſt l'effet d'une querelle que vous avez eue avec la Comteſſe; que c'eſt par dépit, enfin, que ſais-je moi.

LE CHEVALIER.

Quel roman il imagine pour ſe tourmenter!

LE BARON.

Et pour tourmenter tout ce qui l'entoure; mais je l'ai bien aſſuré que je lui rendois ſa parole, & que je ne voulois plus vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

Il rendra donc justice enfin à Madame votre Sœur.

LE BARON.

Point du tout, il dit que j'ai tort de ne pas vouloir me rendre à toutes ses visions ; il est allé trouver ma Fille, & il prétend qu'elle me fera entendre raison.

LE CHEVALIER.

Quelle opiniâtreté ! mais prétend-il aussi lui prouver que je ne l'aime point ?

LE BARON.

Certainement.

LE CHEVALIER.

Que j'aime la Comtesse ?

LE BARON.

N'en doutez pas.

LE CHEVALIER.

Ah ! Monsieur, si elle va croire que je peux la tromper.

LE BARON.

Mais il faudroit qu'elle fût aussi folle que le Marquis.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, vous savez qu'un amant s'alarme de tout.

LE BARON.

Je vais, sans perdre de tems, aller chez mon Notaire faire dresser le contrat, & je le fais apporter ici; je veux que le Marquis le signe, pour être convaincu une bonne fois qu'il a tort.

LE CHEVALIER.

Ah! Monsieur que je vous aurai d'obligation!

LE BARON.

Vous en aurez aussi au Marquis, d'être cause que je vais hâter votre mariage. Voici ma Sœur, assurez-la de l'empressement que j'ai de lui rendre son amant. Adieu. *Il sort.*

LE CHEVALIER.

Pourvu que Mademoiselle de Saint-Evre, n'aille pas s'inquiéter sur ce que lui dira le Marquis!



SCENE IV.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

MADAME, rien ne semble plus s'opposer à notre bonheur, & c'est à vous que nous le devons, ne vous refusez pas au desir que nous avons de voir assurer aussi le vôtre.

LA COMTESSE.

Chevalier, il n'en est plus pour moi; mais je redoute ma foiblesse, & je pars pour m'en garantir.

LE CHEVALIER.

Croyez que le Marquis vous suivra pénétré d'un vif repentir.

LA COMTESSE.

Lui? Il est inutile de l'espérer, un amant trop vif peut offenser; mais il reconnoît promptement son erreur, au lieu d'y persister. Il reviendra trop tard à moi, je ne serai plus libre. Je vais épouser le Vicomte de Bernille, qui m'aime sans espoir depuis long-tems; en récompensant sa constance, j'évite du moins un malheur que je ne saurois trop redouter.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame que voulez-vous faire?

LA COMTESSE.

J'ai seulement un plaisir à vous demander.

LE CHEVALIER.

Ordonnez.

LA COMTESSE.

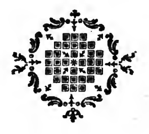
C'est de remettre ce billet au Marquis. *Elle donne un billet au Chevalier, qui le prend & le lui rend en voyant le Marquis.*

LE CHEVALIER.

Madame, le voici, remettez-le lui vous-même, & écoutez-le du moins pour la dernière fois. *Il l'empêche de sortir.*

LA COMTESSE.

Chevalier, ne m'arrêtez pas, je vous prie.



SCENE V.

LA COMTESSE, Mlle DE SAINT-EVRE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *montrant la Comtesse & le Chevalier.*

Vous voyez, Mademoiselle, que je vous disois vrai.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Non, Monsieur, je ne vous crois point.

LE MARQUIS, *d'un ton menaçant.*

Monsieur le Chevalier, vous savez que j'ai à me plaindre de vous.

LE CHEVALIER.

De moi?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, & vous devez m'entendre.

LE CHEVALIER.

Monsieur, ceci mérite une explication.

LE MARQUIS.

C'est ce que je vous demande.

LE CHEVALIER, *avec fierté.*

Je vous la ferai, Monſieur.

Mlle DE SAINT-EVRE, *alarmée.*

Monſieur le Marquis.... Chevalier!

LA COMTESSE.

Ma Niéce, emmenez le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien, ce n'eſt pas ici, Meſdames, que ſe doit vuider ce différend.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Vous me faites trembler!

LA COMTESSE.

Allez donc, ma Niéce.

Mademoiſelle de Saint-Evre fait paſſer le Chevalier devant elle.



SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt sûrement pas pour moi, Madame, que vous êtes alarmée.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur ; mais on doit tout craindre de la part d'un homme qui a perdu le ſens.

LE MARQUIS.

Je ſerois trop heureux d'avoir perdu la vie au moins! tout eſt changé pour moi, j'aimois à me tromper, malheureuſement, j'ai reconnu mon erreur, & tout ne me le confirme que trop !

LA COMTESSE.

De quoi oſez-vous vous plaindre ? Quels reproches vous croyez-vous en droit de me faire ? Ai-je trahi mes ſermens ? Parlez ; j'ai ſu juſqu'où alloit votre extravagance ; vous êtes capable de me ſoupçonner de fauſſeté, vous ?

LE MARQUIS.

Que je ſerois heureux, Madame, de ne faire que ſoupçonner ! je ne ſuis que trop certain...

LA COMTESSE.

De quoi, Monſieur?

LE MARQUIS.

De votre inconſtance. Vous vous êtes plû à me tromper, la réflexion m'a éclairé, & j'ai ſu....

LA COMTESSE.

Vous ne méritez pas que je vous laiſſe achever; mais je veux ſavoir ce qui vous irrite, pour vous convaincre de vos torts, vous prouver quelle eſt votre erreur, & vous rendre plus à plaindre après m'avoir offenſée, en vous ôtant tout eſpoir de pardon.

LE MARQUIS.

Je le voudrois, Madame, que ce fût une erreur! je vous aimois, que dis-je? Je vous adore encore, toute perfide que vous êtes.

LA COMTESSE.

Supprimez ces titres odieux, ils ne ſont pas faits pour moi, je ne les méritai jamais.

LE MARQUIS.

Ah! que ne puis-je m'abuſer en voyant tant de charmes! que ne puis-je croire que vous n'avez jamais ceſſé de m'aimer! que lorſque vous charmiez par votre jeu tous les ſpecta-

teurs, que vous les attendrissiez ; que c'étoit votre amour pour moi qui animoit le son de votre voix, qui pénétroit votre ame. Art séducteur de peindre les passions, je me plaignois de toi! j'avois pu croire qu'on pouvoit les exprimer sans les sentir, & je ne suis que trop certain qu'un autre que moi vous inspiroit ce tendre sentiment que vous rendiez si bien.

LA COMTESSE.

Quoi, vous seriez jaloux?

LE MARQUIS.

Oui, je le suis ; jugez à quel point je vous aime.

LA COMTESSE.

Cette frénésie vous manquoit. Et sur quoi pouvez-vous fonder cette jalousie? Qui vous ai-je préféré? Quel sacrifice ne vous ai-je point fait? Homme ingrat & déraisonnable! laissez-moi vous fuir pour toujours. *Elle veut sortir.*

LE MARQUIS.

Ah! Madame, arrêtez, & justifiez-vous, s'il est possible.

LA COMTESSE.

Que je me justifie?

LE MARQUIS.

Je veux dire, prouvez-moi que vous n'êtes pas coupable, je le desire trop pour ne pas croire tout ce que vous me direz.

LA COMTESSE.

Vous le desirez, vous? Eh, peut-on jamais vous faire changer de sentiment? Connoissez le malheur de votre caractère. Sujet à vous prévenir sur tout & sans raison, ne voyant les objets que d'après vous, & toujours dans le faux; vous contrariez, vous impatientez tous ceux qui vivent avec vous: malgré l'amitié que l'on vous a voüé, on est obligé de vous éviter. On essaie inutilement de vous faire changer d'opinion, même sur les choses les plus indifférentes; vous vous croyez vrai, & votre opiniâtreté vous rend insupportable à tout le monde.

LE MARQUIS.

Avec quels yeux vous me voyez!

LA COMTESSE.

La bonté de votre cœur, l'honnêteté de votre ame, m'avoient paru devoir faire excuser cette inflexibilité, & j'avois eu le courage de vous aimer; mais puisque ce cruel défaut vous rend injuste, même avec moi, je vous

abandonne & je renonce à l'eſpoir que j'avois formé de vous changer.

LE MARQUIS.

Avec quelle adreſſe vous éludez l'éclairciſſement que je vous demande ! non, vous ne m'avez jamais aimé ; puiſque vous pourriez, peut-être, d'un mot me tranquilliſer, me prouver que vous n'aviez point changé de ſentiment, & que vous me le refuſez !

LA COMTESSE.

Je veux bien avoir encore cette foibleſſe ; mais après cela, comptez.... Quel eſt-il ce mot ?

LE MARQUIS.

Je vous avouerai que je me ſuis cru ſacrifié au Chevalier, que j'ai penſé que vous pouviez l'aimer, & que ce que je viens de voir me le confirmoit.

LA COMTESSE.

Vous me faites pitié ! & qu'avez-vous vû, ou crû voir ? Dites ?

LE MARQUIS.

Un billet que le Chevalier vous a remis lorſque je ſuis entré ici tout à l'heure, avec

Mademoiselle de Saint-Evre. Montrez-le moi, il me prouvera si je me suis trompé.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, il doit vous suffire que je vous dise que je n'ai jamais aimé que vous; n'exigez rien de plus, où vous me perdrez sans retour.

LE MARQUIS.

Le voilà bien cet empire tyrannique, que votre sexe se plaît à exercer sur nous! Si vous n'êtes pas coupable, pourquoi me refuser la satisfaction que je vous demande? *Aux genoux de la Comtesse.* Madame, au nom de cet amour que vous me connoissez, je vous en supplie....

LA COMTESSE, *fièrement.*

Levez-vous Monsieur. *Lui donnant le billet.* Le voilà ce billet que vous desirez de voir; il est pour vous & vous le méritez. Mon parti est pris ne me revoyez jamais. *Elle sort.*



SCENE VII.

LE MARQUIS.

QU'AI-JE fait! malheureux que je suis! auroit-il été possible.... mais lisons ce billet fatal.

Vous m'abandonnez pour former un nouvel engagement ; vous pouvez croire que je vous trompe, c'est m'outrager trop sensiblement ; puisque tout avoit dû vous prouver que je n'aimois que vous. Je vais former un lien, qui vous assurera que mon cœur renonce pour toujours à votre amour.

O ciel!.... Mais est-ce bien à moi.... Examinons. Oui, le Chevalier vouloit épouser la Fille du Baron. La Comtesse lui aura écrit ce billet, & sans doute ils venoient de se raccommoder lorsqu'il le lui a rendu. Je n'en saurois douter. Elle croyoit que je favoriserois son dépit en l'épousant & sans doute elle l'aime toujours. Mais je vais me venger sur l'objet de son amour.



SCENE VIII.

LE MARQUIS, DUPRÉ.

LE MARQUIS, *appercevant Dupré.*

VA-t'en ſavoir ſi le Chevalier eſt chez lui.

DUPRÉ.

Monſieur....

LE MARQUIS.

Eh bien, pourquoi ne pars-tu pas?

DUPRÉ.

Monſieur; c'eſt que cela n'eſt pas néceſſaire.

LE MARQUIS.

Comment cela n'eſt pas néceſſaire? A-t-ôn jamais vû un pareil raiſonneur?

DUPRÉ.

C'eſt qu'il eſt....

LE MARQUIS.

Veux-tu bien aller, ſans parler davantage.

DUPRÉ.

Mais je ſuis sûr qu'il n'y eſt pas; je viens....

LE MARQUIS.

Voilà un coquin bien pareſſeux!

DUPRÉ.

DUPRÉ.

Écoutez-moi ſeulement.

LE MARQUIS.

Je te dis d'aller chez le Chevalier.

DUPRÉ.

Mais vous vous emportez ſans vouloir....

LE MARQUIS.

Je m'emporte!.... je m'emporte!.... ſais-tu bien?....

DUPRÉ.

Non, non, vous ne vous emportez pas; mais Monſieur le Chevalier...

LE MARQUIS.

Achève donc, Bourreau.

DUPRÉ.

N'eſt pas chez lui.

LE MARQUIS.

Qui te l'a dit?

DUPRÉ.

Perſonne; je viens de le voir....

LE MARQUIS.

Quelle patience!...

DUPRÉ.

Je viens de le voir entrer chez Mademoiſelle de Saint-Evre.

LE MARQUIS.

Le Chevalier ?

DUPRÉ.

Oui Monſieur.

LE MARQUIS.

C'eſt chez la Comteſſe.

DUPRÉ

Eh, non, vous dis-je ; c'eſt chez ſa Nièce.

LE MARQUIS.

Cela ne peut pas être,

DUPRÉ.

Mais je l'ai vû de mes deux yeux, ce qui s'appelle vû.

LE MARQUIS.

Ote-toi d'ici, coquin.

DUPRÉ.

Oui, Monſieur, je m'en irai, je ne demande pas mieux, j'aimerois autant ramer ſur une galère, que de vous ſervir davantage ; oui ramer, je n'y puis plus tenir.

LE MARQUIS.

Tu voudrois me quitter?

DUPRÉ.

Oui Monſieur, j'y ſuis déterminé.

LE MARQUIS

Je n'en crois rien.

DUPRÉ.

Vous le croirez ſi vous voulez; mais ce ſera tout-à-l'heure; tenez voilà vos clefs. *Il jette les clefs ſur une table.*

LE MARQUIS.

Mes clefs?

DUPRÉ.

Oui, Monſieur, & vous ne me verrez de la vie.

LE MARQUIS.

Cela n'eſt pas poſſible.

DUPRÉ.

Mon parti eſt pris, je ne vous demande ſeulement pas mes gages, j'aime mieux les perdre & m'en aller ſur-le-champ.

LE MARQUIS.

Tu ne t'en iras pas.

DUPRÉ.

Je suis las d'avoir toujours tort quand j'ai raison; il n'y a personne qui ne se plaigne de vous, & rien ne peut me faire rester ici davantage. *Il sort.*

LE MARQUIS.

Dupré?.... Dupré?.... Il s'en va effectivement.

SCENE IX.

LE MARQUIS, *se jettant dans un fauteuil.*

Tout le monde m'abandonne, Amis, Maitresse, jusqu'à mon Valet! hommes injustes! faut-il vivre parmi vous lâchement!.... Faut-il n'avoir de volonté que la vôtre, n'avoir jamais d'autre sentiment?.... Serois-je donc si déraisonnable?.... Je déplais à tout le monde, on me fuit, & il n'y a que moi seul qui ne conviens à personne! je lasse mes amis, je tourmente une femme que j'adore, & peut-être injustement! elle dit qu'elle m'aime, & elle ne veut plus me voir! serois-je réellement injuste au point.... Mais, si elle épouse le Chevalier.... *Il se lève avec vivacité.*

SCENE X.

LE MARQUIS, LE BARON, LABRIE.

LE BARON, *à Labrie.*

FAITES entrer le Notaire dans mon cabinet. *Labrie sort. Au Marquis.* Monsieur le Marquis, je viens, pour la dernière fois, essayer de vous détromper.

LE MARQUIS.

Et comment?

LE BARON.

En vous priant de signer le contrat de mariage de ma Fille avec le Chevalier.

LE MARQUIS.

Il l'épouse?

LE BARON.

Oui, Monsieur, j'espère que vous n'en pourrez plus douter.

LE MARQUIS.

Et la Comtesse?....

LE BARON.

Va ſigner auſſi, & elle eſt enchantée de voir confirmer leur bonheur.

LE MARQUIS.

Et elle n'aimoit pas le Chevalier ?

LE BARON, *ironiquement.*

Mais, pardonnez-moi ; puiſqu'elle conſent qu'il épouſe ſa Niéce ; cela eſt conſéquent.

SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, Mlle DE SAINT-EVRE.

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

MONSIEUR le Marquis, je crois que vous me rendez aſſez de juſtice pour être perſuadé que je ne vous ai pas évité. Dès qu'une affaire qui m'attire ici, ſera terminée, vous me verrez tout prêt à vous donner toutes les ſatisfactions que vous pouvez deſirer.

Mlle DE SAINT-EVRE, *alarmée.*

Monſieur le Chevalier, que dites-vous?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, Mademoiselle, je suis bien éloigné de vouloir troubler votre bonheur, & je vous supplie de me pardonner toutes les alarmes que j'ai pu vous causer.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Rendez donc enfin justice à ma Tante ; c'est elle que vous avez offensée véritablement.

LE MARQUIS.

Je reconnois l'excès de mes torts, & elle ne doit jamais me les pardonner.

LE BARON.

Marquis, vous m'étonnez ! quoi, vous seriez véritablement changé ?

LE MARQUIS.

Je ne dois plus intéresser personne, je le sens, & je vais m'ensevelir dans le fond de ma Province.

LE BARON.

Arrêtez ; si vous commencez à devenir raisonnable, soyez-le tout-à-fait, & comptez que vous retrouvez en moi un véritable ami.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Oui, nous vous aiderons tous auprès de ma Tante.

LE BARON.

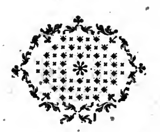
Elle vous aimoit avec vos défauts, si vous êtes vraiment corrigé, elle doit vous rendre son cœur.

LE MARQUIS.

Comment oserai-je soutenir sa vue? *Il veut sortir.*

LE CHEVALIER.

Marquis, demeurez.



SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, Mlle DE SAINT-EVRE, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE BARON.

MA Sœur, aidez-nous à retenir le Marquis, il veut nous fuir pour toujours.

LE MARQUIS.

Oui, Madame, je vous ai offensée, je vous ai outragée, je suis indigne de vous voir. Vous seule pouviez me corriger, & vous devez me punir.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Ah! ma Tante, son repentir doit vous toucher.

LA COMTESSE.

Eh, qui pourroit me répondre de sa durée? L'amour qu'il peut avoir sera-t-il toujours le même, & en s'affoiblissant, son entêtement ne renaîtra-t-il pas? Non, l'on ne change jamais de caractère.

LE MARQUIS.

Tout ce que j'ai à réparer doit vous répon-

dre de mon cœur, il réglera mon esprit : si vous me trouvez indigne de vous dans ce moment-ci, prescrivez-moi le tems que vous jugerez nécessaire pour m'éprouver, je me soumets à tout ce que vous exigerez ; trop heureux encore si je puis former seulement l'espoir de vous toucher & de vous mériter!

LA COMTESSE.

Croyez donc qu'il est des ames vraies, sensibles, généreuses, & défaites-vous de cet orgueil qui ne vous fait estimer que vos opinions, qui vous a fait offenser une Femme qui vous aimoit uniquement, & de qui vous faites le malheur.

LE MARQUIS.

Seroit-il possible que vous pussiez m'aimer encore? Votre ame pourroit-elle se laisser toucher par mes remords & mon désespoir. Ah, Madame! *Il se jette aux genoux de la Comtesse.* Je meurs à vos pieds, si je ne suis plus digne de vos bontés.

LE BARON.

Allons, ma Sœur, puisqu'il se corrige....

LE MARQUIS.

Ah! je vous en réponds sur ma vie.

LE CHEVALIER.

Moi, je ſuis sûr qu'il n'a jamais ceſſé de vous aimer.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Ma Tante, n'écoutez que votre cœur, il vous ſollicite en ſa faveur, il doit vous déterminer.

LA COMTESSE, *tendant la main au Marquis.*

Marquis, j'oublie le paſſé, reprenez tous vos droits ſur mon cœur.

LE MARQUIS.

Je vous jure que toute ma vie je ne ſerai occupé qu'à vous plaire & à mériter le pardon que vous voulez bien m'accorder.

LE BARON.

Fort bien. Allons ſigner notre contrat, & faire faire le vôtre.

LE MARQUIS.

Ah ça, Madame, à préſent, convenez de bonne foi que ſi le Chevalier n'épouſoit pas Mademoiſelle, vous ne vous ſeriez pas déterminée en ma faveur.

LA COMTESSE.

Quoi, vous perſiſtez encore, malgré ce que

je fais pour vous! je vois bien que jamais rien ne pourra vous corriger.

LE MARQUIS.

Vous croyez....

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur, je le crois, & en perdant cet eſpoir, je renonce à vous entièrement, & je vais m'ôter les moyens de renouer de ma vie avec vous. Adieu.

LE BARON.

Ma foi, vous méritez bien ce qui vous arrive.

LE MARQUIS.

Voilà les femmes; quiconque n'eſt pas leur dupe, ou ne feint pas de l'être, ne réuſſira jamais auprès d'elles.

FIN.

LES
COMPERES,
COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

M. PÉCORIER, *Marchand de Bois.*

AGATHE, *Fille de M. Pécorier.*

Mde ADAM, *Sage-Femme.*

M. LE COCQ, *Garçon riche.*

M. HOUBLON, *Brasseur.*

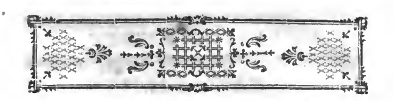
DELRODE, *Neveu de M. Houblon.*

DAME FRANÇOISE, *Servante de Monsieur Pécorier.*

PIERRE LEPOT, *Valet de Monsieur Houblon.*

JEAN ALEGRAIN, *Meûnier.*

La Scène est à l'entrée du Fauxbourg Saint Antoine. A droite, est la Maison de Monsieur Pécorier, au-dessus de laquelle est écrit : Chantier de bon Bois à brûler. *A gauche, est la Maison de Monsieur Houblon, où est écrit :* Ici se fait & vend la véritable Bière de Mons. *A la porte, il y a une Table de pierre & deux bancs, sous un Acacia. Dans le fond on voit les bouts des deux aîles d'un Moulin-à-vent, qui tournent.*



LES COMPERES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, DAME FRANÇOISE.

DAME FRANÇOISE.

Eh bien, où allez vous comme ça, Mademoiselle ? Monsieur Pécorier n'a qu'à revenir.

AGATHE.

Mon Père ?

DAME FRANÇOISE.

Oui, il ne trouvera personne.

AGATHE.

Je ne veux que prendre l'air à la porte.

DAME FRANÇOISE.

Eh bien, aſſeyez-vous ici, pendant ce tems là, je verrai à mon ſouper, je ne veux pas que mon bœuf-à-la-mode brûle.

AGATHE, *rêvant.*

Il ne ſortira pas.

DAME FRANÇOISE.

Qui donc ? Je vous dis qu'il eſt ſorti.

AGATHE.

Vous l'avez vû ?

DAME FRANÇOISE.

Comme je vous vois.

AGATHE.

Ah, que vous êtes heureuſe !

DAME FRANÇOISE.

Oui, c'eſt un bon homme.

AGATHE.

Vous connoiſſez Monſieur Delrode ?

DAME FRANÇOISE.

Comment Monſieur Delrode ?

AGATHE.

Eh, oui, le neveu de Monſieur Houblon, le Braſſeur de Bière, qui demeure là vis-à-vis.

DAME

DAME FRANÇOISE.

Bon ! je croyois que vous parliez de Monſieur Pécorier, qui eſt Marchand de bois, lui ; cela eſt bien différent.

AGATHE.

Vous n'avez-donc pas vû Monſieur Delrode ?

DAME FRANÇOISE.

Non, vous ſavez bien que j'ai la vue baſſe ; je ne vois que ceux à qui je parle. Eſt-ce que vous avez affaire à lui ? Si vous voulez de la Bière, vous n'avez qu'à dire, je ne ſerai pas fâchée d'en boire auſſi.

AGATHE.

Non, non. C'eſt qu'on m'a dit qu'il vouloit ſe faire Abbé.

DAME FRANÇOISE.

Abbé ? Queſt-ce que vous voulez faire de cela ?

AGATHE.

Je voudrois ſavoir s'il eſt vrai.

DAME FRANÇOISE.

Tenez, Mademoiſelle, il ne faut pas ſe mêler des affaires de ſes voiſins.

AGATHE.

C'est qu'il a l'air bien triste & bien farouche.

DAME FRANÇOISE.

Eh bien, tant pis pour lui.

AGATHE.

J'en suis fâchée.

DAME FRANÇOISE.

Mais vous n'êtes pas trop gaie vous, depuis quelque tems; voyez s'il vient vous demander pourquoi.

AGATHE

Ah, je crois qu'il ne s'en soucie guères.

DAME FRANÇOISE.

Eh bien, faites comme lui. A bon chat bon rat. Tenez, on a assez de ses affaires sans se mêler de celles des autres. Eh, pendant que je m'amuse là à causer, mon bœuf-à-la-mode brûle peut-être.

AGATHE.

Allez-y voir, car voilà mon Parrain qui vient.

DAME FRANÇOISE.

Monsieur le Cocq? Ah; c'est un bon vi-

vant celui-là, par exemple. Si vous êtes triste avec lui, ce ne sera pas sa faute; car il aime bien à égayer les femmes. Allons, allons, je m'en vas.

SCENE II.

AGATHE, M. LE COCQ.

M. LE COCQ.

BONJOUR, ma Filleule.

AGATHE.

Bonjour, mon Parrain.

M. LE COCQ.

Comment vous portez-vous aujourd'hui?

AGATHE.

Fort bien, mon Parrain.

M. LE COCQ.

Fort bien? Vous avez quelque-chose, que vous ne voulez pas me dire.

AGATHE.

Moi?

M. Le Cocq.

Oui, vous ; vous n'étiez pas comme cela autre fois.

SCENE III.

AGATHE, M. LE COCQ, DELRODE, *écoutant.*

Agathe.

Moi ?

M. Le Cocq.

Oui, vous dis-je.

Agathe.

Mais....

Delrode, *à part.*

Toujours à cauſer enſemble, ſûrement il l'aime.

M. Le Cocq.

Sans doute je vous aime. Qu'eſt-ce que vous dites tout bas ?

Agathe.

Rien du tout.

M. LE COCQ.

Ma chère enfant, vous n'avez pas de confiance en moi. *Il lui prend la main.*

DELRODE, *à part.*

Il lui prend la main.

AGATHE.

Eh bien vous l'avez ma main.

M. LE COCQ.

Oui, oui. Vous dites souvent que vous m'aimez.

AGATHE.

Il eft vrai.

DELRODE, *à part.*

Elle en convient!

M. LE COCQ.

Et vous avez des fecrets pour moi. Ah, ma chère enfant, parlez, parlez donc? *Il l'embraffe.*

DELRODE.

Je fuis perdu. *Il fuit.*

AGATHE, *appercevant Delrode.*

Ah le voilà! quoi, il me fuit toujours!

M. LE COCQ.

Comment! qui donc?

M. LE COCQ.

Oui, vous ; vous n'étiez pas comme cela autre fois.

SCENE III.

AGATHE, M. LE COCQ, DELRODE, *écoutant.*

AGATHE.

MOI ?

M. LE COCQ.

Oui, vous dis-je.

AGATHE.

Mais....

DELRODE, *à part.*

Toujours à causer ensemble, sûrement il l'aime.

M. LE COCQ.

Sans doute je vous aime. Qu'est-ce que vous dites tout bas ?

AGATHE.

Rien du tout.

M. LE COCQ.

Ma chère enfant, vous n'avez pas de confiance en moi. *Il lui prend la main.*

DELRODE, *à part.*

Il lui prend la main.

AGATHE.

Eh bien vous l'avez ma main.

M. LE COCQ.

Oui, oui. Vous dites souvent que vous m'aimez.

AGATHE.

Il est vrai.

DELRODE, *à part.*

Elle en convient!

M. LE COCQ.

Et vous avez des secrets pour moi. Ah, ma chère enfant, parlez, parlez donc? *Il l'embrasse.*

DELRODE.

Je suis perdu. *Il fuit.*

AGATHE, *appercevant Delrode.*

Ah le voilà! quoi, il me fuit toujours!

M. LE COCQ.

Comment! qui donc?

SCENE IV.

AGATHE, M. LE COCQ.

AGATHE, *troublée.*

Ah, mon Parrain!.... Ce n'eſt rien.

M. LE COCQ.

Qu'avez-vous?

AGATHE.

C'eſt que je ne me porte pas bien.

M. LE COCQ.

Cela vous eſt venu tout d'un coup.

AGATHE.

Oui, cela m'arrive aſſez ſouvent.

M. LE COCQ.

Il faut rentrer. *Il veut la conduire.*

AGATHE.

Non, ne venez pas, Dame Françoiſe eſt là.

M. LE COCQ.

Mais pourrez-vous marcher?

AGATHE.

Oui, oui, mon Parrain; je vous ſuis bien obligée. *Elle s'en va.*

M. LE COCQ.

Je n'y comprends rien, & elle m'inquiète.

SCENE V.

M. LE COCQ, LA COMMERE ADAM.

LA COMMERE ADAM.

QUEST-CE que vous faites donc-là à rêver tout seul, Monsieur le Cocq?

M. LE COCQ.

Ah, Commere Adam, je suis bien aise de vous voir.

LA COMMERE ADAM.

Et moi, aussi; parce que je m'en vais vous dire. La Femme de Jean Alegrain le Meunier, va accoucher & je n'ai pas beaucoup de tems à perdre, voyez-vous.

M. LE COCQ.

Croyez-vous que ce soit pour aujourd'hui?

LA COMMERE ADAM.

Eh, pardi, vous le savez aussi bien que moi,

ne vous a-t-elle pas dit qu'elle m'avoit vûe ce matin ?

M. LE COCQ.

Oui.

LA COMMERE ADAM.

Eh bien, vous le savez donc. Vous en êtes peut-être inquiet; mais vous avez tort, tout ira bien; c'est une fort jolie Femme & vous avez raison de l'aimer.

M. LE COCQ.

Ce sont de bonnes gens que j'ai établis & que je suis bien aise qui prospèrent.

LA COMMERE ADAM.

Oh, avec vous, il ne peuvent pas manquer d'avoir des enfans.

M. LE COCQ.

Qu'est-ce que vous voulez dire ?

LA COMMERE ADAM.

Elle étoit grosse de trois mois, quand elle a épousé, il y en a dix-huit, Jean Alegrain, qu'elle n'avoit jamais vû, & c'est vous qui le lui avez fait co[n]noître. Enfin tout cela est fort bien, quand on sait réparer à propos, il n'y a rien à dire.

M. LE COCQ.

Vous faites-là des contes...

LA COMMERE ADAM.

Non, je dis la vérité & je vous ai obligation de tout cela, moi; vous me faites vivre, vous faites plaisir aux femmes, vous êtes Garçon, vous jouissez du bien que votre Père vous a laissé, vous mariez les Filles, vous êtes le Compère de tout le monde, vous êtes un brave homme & nous devons bien vous aimer.

M. LE COCQ.

Vous croyez tout ce qu'on vous dit.

LA COMMERE ADAM.

Bon! j'en vois encore bien plus & je n'en parle pas.

M. LE COCQ.

Vous faites fort bien.

LA COMMERE ADAM.

Cette petite Tapissière que vous avez envoyée accoucher chez moi, pendant que son Mari étoit à un inventaire à la campagne, est-ce que personne en a rien sçu? Cela vous coûte de l'argent, mais qu'est-ce que cela vous fait? Allez, allez, c'est très-bien fait.

M. Le Cocq.

Sans doute.

La Commere Adam.

On ne peut pas vous résister, je le sai par moi-même. Si vous ne deveniez pas ingrat encore!

M. Le Cocq.

Bon, allez-vous vous plaindre toujours de ce que...

La Commere Adam.

Non, non, je sais qu'il faut que chacun aie son tour avec vous. A propos ces deux petites ouvrières, il est tems d'y penser, si vous voulez qu'on ne s'apperçoive de rien dans le quartier.

M. Le Cocq.

J'ai fait croire à leurs Maris que je leur avois trouvé deux places de Femmes-de-Chambre, avec des Dames qui vont à la campagne pour six mois.

La Commere Adam.

Allons; c'est bon, je vous entends.

M. Le Cocq.

Je n'oublie rien.

LA COMMERE ADAM.

Oh, je le sais.

M. LE COCQ.

Mais ce qui m'inquiète; c'est ma Filleule Agathe.

LA COMMERE ADAM.

Comment, est-ce qu'elle seroit grosse aussi? Je suis à votre service, comme vous savez.

M. LE COCQ.

Fi donc!

LA COMERE ADAM.

Dame, voyez-vous, bon chien chasse de race & sa Mère étoit bien jolie.

M. LE COCQ.

Oh, pour cela oui.

LA COMMERE ADAM.

Comme vous l'avez aimée!

M. LE COCQ.

Je la regrette tous les jours!

LA COMMERE ADAM.

Son Mari étoit bien le meilleur homme du monde!

M. LE COCQ.

Il l'est encore.

LA COMMERE ADAM.

Tout ce que vous lui faisiez accroire!

M. LE COCQ.

Il n'étoit pas difficile à tromper.

LA COMMERE ADAM.

Monsieur Pécorier? Je le tromperois, moi, qui ne suis pas si fine que vous.

M. LE COCQ.

Vous trompiez bien Monsieur Adam.

LA COMMERE ADAM.

Ah, Dieu veuille avoir son ame, le pauvre homme! c'étoit vous qui en étiez la cause, & combien cela a-t-il duré?

M. LE COCQ.

Ne parlons pas de cela. Ecoutez-moi.

LA COMMERE ADAM.

Eh bien, dites?

M. LE COCQ.

Je trouve que cette pauvre Agathe, ne se porte pas bien.

LA COMMERE ADAM.

Elle a peut-être quelqu'amourette dans la tête, à son âge cela ne seroit pas étonnant.

M. LE COCQ.

Voilà ce je voudrois ſavoir.

LA COMMERE ADAM.

Et ce qu'elle ne vous dira peut-être pas ; mais pour la faire parler, tenez, il faut la marier.

M. LE COCQ.

Mais ſi nous ne ſavons pas qui elle aime ?

LA COMMERE ADAM.

Elle vous le dira pour lors, ſi elle ne vous le dit pas, vous la marierez toujours.

M. LE COCQ.

Oui, & elle ſera malheureuſe toute ſa vie.

LA COMMERE ADAM.

Malheureuſe ? oh, que non. On croit qu'en n'épouſant pas ſon Amant, on ne pourra plus vivre ; mais dès le lendemain du mariage on ſent qu'on aime mieux ſon mari, qu'on n'a jamais aimé ſon Amant. J'ai paſſé par-là, ainſi je ſais ce qu'en vaut l'aune.

M. LE COCQ.

Tant mieux ; parceque je m'en vais propoſer au Compère Pécorier de la marier.

LA COMMERE ADAM.

Et vous ferez bien, vous me ferez donner ſa pratique?

M. LE COCQ.

Sûrement.

LA COMMERE ADAM.

Allons, je vais voir votre amie la Meunière. Vous y viendrez?

M. LE COCQ.

Oui, oui.

LA COMMERE ADAM.

Je vous ſouhaite le bon jour, en attendant.

SCENE VI.

M. PÉCORIER, M. LE COCQ.

M. PÉCORIER.

QUOI vous êtes ici, Compère le Cocq?

M. LE COCQ.

Je vous attendois, Compère Pécorier.

M. PÉCORIER.

Moi, je viens de chez vous; parce que je

m'en vais vous dire, pça, pça, pça, pça, enfin voilà qu'est bien, j'ai à vous parler.

M. LE COCQ.

Eh bien dites. Vous savez bien que je suis votre ami, mon Compère?

M. PÉCORIER.

Oh, pardi mon ami, pça, pça, pça, pça, pça, enfin, personne... Je dis voilà qu'est bien, je n'en saurois douter.

M. LE COCQ.

J'en suis bien aise, mon Compère.

M. PÉCORIER.

Moi, je sais qu'on dit toujours des hommes, pça, pça, pça, pça : mais avec vous... Enfin je sais que pça, pça, pça, vous aimez à obliger, & je dis à tout le monde pça, pça, pça, pça, enfin... Que vous êtes d'un très-bon conseil.

M. LE COCQ.

Oh, je voudrois que vous fussiez content de moi; parce que...

M. PÉCORIER.

Content? Et pardi, n'est-ce pas vous qui m'avez dit pça, pça, pça, pça, pour me faire acheter ma maison. Enfin, pça, pça, pça, pça, j'ai fait un bon marché.

M. LE COCQ.

Oui, vous ne l'avez pas achetée cher.

M. PÉCORIER.

Non vraiment. Et puis vous souvenez-vous que dans le commencement de mon mariage, je vous dis pça, pça, pça, pça, mon Compère, je ne peux pas avoir des enfans.

M. LE COCQ.

Je m'en souviens.

M. PÉCORIER.

Et qu'à cette occasion là vous me dites pça, pça, pça, pça, mon ami, allez vous-en voir pendant quelque tems votre Oncle à Damartin.

M. LE COCQ.

Vous vous en êtes bien trouvé?

M. PÉCORIER.

Eh pardi oui; puisque pça, pça, pça, pça, enfin j'ai eu cette petite Agathe que vous aimez tant: aussi je dis toujours pça, pça, pça, pça, pça, enfin, voilà qu'est bien, tenez, sans le Compère le Cocq, elle ne seroit peut-être pas au monde.

M. LE COCQ.

Il faut la conserver.

M. PÉCORIER.

Voilà ce que je penſe ; car quand je vois comme elle eſt, je lui dis, pça, pça, pça, pça, dis-moi donc ce que tu as ? Elle me répond tout de ſortes de choſes, pça, pça, pça, pça, enfin qu'elle n'a rien.

M. LE COCQ.

Tenez, Compere, il faut la marier, il n'y à pas à aller par quatre chemins, parce que...

M. PÉCORIER.

La marier, la marier ; moi je vous dis, pça, pça, pça, pça, enfin, à qui ?

M. LE COCQ.

Attendez, eh mais. Le Neveu de Monſieur Houblon, le Braſſeur votre voiſin.

M. PÉCORIER.

Le petit Delrode ? Je m'en vais vous dire, pça, pça, pça, pça, enfin, il me conviendroit bien.

M. LE COCQ.

Il faut y penſer.

M. PÉCORIER.

Oui, mais c'eſt que Monſieur Houblon m'a dit un jour pça, pça, pça, pça, pourquoi ne

venez vous pas boire de la bière avec moi ? Enfin voilà qu'eſt bien, je lui répondis pça, pça, pça, pça, je n'aime pas la bière, & il eſt, je crois, fâché contre moi.

M. LE COCQ.

Bon ! c'eſt le meilleur homme du monde, un bon Flamand.

M. PÉCORIER.

Cela eſt vrai ; mais c'eſt que les meilleurs gens du monde ſont, vous entendez bien pça, pça, pça, pça, il ne voudra peut-être pas de ma Fille pour ſon Neveu.

M. LE COCQ.

Oui, mais j'imagine un moyen.

M. PÉCORIER.

Oh, vous imaginez toujours bien, vous, parce que pça, pçá, pça, pça, en un mot avec vous, tout ſe trouve fait.

M. LE COCQ.

Il faut faire tenir à nos jeunes gens, un enfant enſemble.

M. PÉCORIER.

Cela eſt bien dit.

M. Le Cocq.

La Meuniere Alegrain accouche dans ce moment, je vais trouver la Comère Adam & lui dire de faire ensorte que Jean Alegrain, vienne prier ma Filleule & le Neveu de Monsieur Houblon.

M. Pécorier.

Et comme cela ils seront Compère & Commère & puis je vois déja, pça, pça, pça, pça, qu'ils pourront s'épouser.

M. Le Cocq.

Je vais chercher la Commère Adam. Adieu mon Compère. *Il s'en va.*

M. Pécorier.

Je vous verrai, parce que je veux vous dire, pça, pça, pça, enfin vous faire mes remercimens.



SCENE VII.

M. PÉCORIER, AGATHE, DAME FRANÇOISE.

M. PÉCORIER.

Dame Françoise, Dame Françoise.

DAME FRANÇOISE.

Eh bien, me voilà, me voilà.

AGATHE, *avant de paroître.*

N'est-ce pas mon cher Père, Dame Françoise ?

DAME FRANÇOISE.

Oui, oui.

AGATHE.

Ah, d'où venez-vous, mon cher Père ? Il y a bien long-tems que vous êtes sorti.

M. PÉCORIER.

Je viens du chantier ; mais il y a long-tems que je suis revenu, parce que j'ai trouvé ici le Compère le Cocq & nous avons dit ensemble pça, pça, pça, pça, enfin cela ira bien.

AGATHE.

Je ne vous comprends point.

M. PÉCORIER.

Il faut que je parle à Dame Françoise, après je te dirai pça, pça, pça ; mais Dame Françoise, allez vous en tout-à-l'heure chez le Rôtisseur.

DAME FRANÇOISE.

Pourquoi faire ? Vous avez plus de viande qu'il ne vous en faut d'ici à deux jours.

M. PÉCORIER.

Écoutez-moi. Vous lui direz de vous donner pça, pça, pça, pça, un dindon & une oye, ou plutôt qu'il les envoye à pça, pça, pça, enfin, à Jean Alegrain, tout-à-l'heure.

DAME FRANÇOISE.

Le Meunier ?

M. PÉCORIER.

Oui.

DAME FRANÇOISE.

Mais c'est que... sa femme va accoucher.

M. PÉCORIER.

C'est pour cela.

DAME FRANÇOISE.

Un dindon & une oye, pour une femme en couche !

M. PÉCORIER.

Allez donc.

DAME FRANÇOISE.

Oh, je faurai ce que cela veut dire. *Elle fort.*

SCENE VIII.

M. PÉCORIER, AGATHE.

AGATHE.

MON cher Père, je vous atendois avec impatience pour vous dire...

M. PÉCORIER.

C'eft moi qui veux te parler.

AGATHE.

C'eft que j'ai envie d'être Religieufe.

M. PÉCORIER.

Ah oui ; c'eft que tu ne fais pas que pça, pça, pça, enfin c'eft ton Parrain qui étoit auffi inquiet de toi que moi & qui a eu cette idée là.

AGATHE.

Mon parti eft pris.

M. PÉCORIER.

Il faut m'écouter avant de parler, tu verras par ce moyen que pça, pça, pça, enfin tu te porteras à merveilles, & voilà ce que je veux d'abord.

AGATHE.

Mais je me porte fort bien.

M. PÉCORIER.

Oh que non, & le Compère le Cocq, s'en est bien apperçu aussi, & à force de dire ensemble pça, pça, pça, pça, voilà qu'est bien nous sommes convenus de tout enfin.

AGATHE.

Et de quoi donc?

M. PÉCORIER.

C'est que la femme de Jean Alegrain va accoucher, je crois que je suis brouillé avec Monsieur Houblon, le Compère le Cocq n'en savoit rien & pour cela pça; pça, pça, pça, cela sera arrangé tout de suite; mais il ne faut pas en parler.

AGATHE.

Dequoi?

M. PÉCORIER.

De ce que je viens de te dire; parce que

pça, pça, pça, le Compère le Cocq ne voudroit peut-être pas qu'on le sçût encore.

AGATHE.

Vous ne m'avez rien dit.

M. PÉCORIER.

Oh que si, & tu m'entends bien; parce que pça, pça, pça, c'est clair, il faut que cela réussisse. Oh, il a bien de l'esprit.

AGATHE.

Qui?

M. PÉCORIER.

Ton Parrain le Cocq; mais voilà Dame Françoise, entrons chez nous, je ne veux pas pça, pça, pça, qu'elle nous entende.

AGATHE.

Ah, je ne me soucie pas d'en entendre davantage.

M. PÉCORIER.

Tu es bien maligne. Allons, passe devant.



SCENE IX.

DAME FRANÇOISE, P. LEPOT *sortant de chez Monsieur Houblon. Il pose une cannette de bière sur la table.*

DAME FRANÇOISE.

Un dindon & une oye ! mais pourquoi faire ?

P. LEPOT, *cherchant.*

Eh bien, où est-il allé ?

DAME FRANÇOISE.

Chez Jean Alegrain.

P. LEPOT.

Chez ?

DAME FRANÇOISE.

Jean Alegrain.

P. LEPOT.

Qui ?

DAME FRANÇOISE.

Le Rôtisseur.

P. LEPOT.

Ma sœur ?

DAME FRANÇOISE.

Qu'est-ce que vous dites donc, Monsieur? Ah c'est vous, Pierre Lepot.

P. LEPOT.

Qu'est-ce que vous disiez de ma sœur?

DAME FRANÇOISE.

Je vous prenois pour Monsieur Pécorier.

P. LEPOT.

Vous disiez que vous vous en alliez. Dites-moi un peu avant si vous n'avez pas vû Monsieur Delrode?

DAME FRANÇOISE.

Oui, mais il y a long-tems.

P. LEPOT.

Il m'attend.

DAME FRANÇOISE.

Il y a long-tems.

P. LEPOT.

Il ne faut pas tant crier, tout le monde croit que je suis sourd.

DAME FRANÇOISE.

L'on a tort. Allons, je veux savoir pourquoi cet oye & ce dindon. *Elle entre chez M. Pécorier.*

SCENE X.

P. LEPOT, M. HOUBLON *en robe de chambre avec un bonnet & fumant sa pipe.*

M. HOUBLON.

PIERRE Lepot?

P. LEPOT.

On y va.

M. HOUBLON.

Pourquoi cries-tu si fort?

P. LEPOT.

Je vous croyois bien loin.

M. HOUBLON.

Eh bien mon Neveu.

P. LEPOT.

Hem?

M. HOUBLON.

Mon Neveu?

P. LEPOT.

Il m'attend.

M. HOUBLON.

Où?

P. LEPOT.

Hen ?

M. HOUBLON.

Où ?

P. LEPOT.

Je ne fais pas, c'eſt Dame Françoiſe qui m'a dit cela.

M. HOUBLON.

Je ſuis très-inquiet de lui.

P. LEPOT.

Vous ne l'avez pas vû d'aujourd'hui ? & vous avez dîné avec lui.

M. HOUBLON.

Il s'afflige, il ſoupire, il ne dit plus rien.

P. LEPOT.

Hen ?

M. HOUBLON.

Je dis qu'il ne dit plus rien.

P. LEPOT.

Oui, il ne ſe porte pas bien. Vous avez raiſon, il eſt malade.

M. HOUBLON.

Bon malade ! mais plus j'y penſe... eh mais, oui, ſûrement, il eſt amoureux.

P. LEPOT.

Hen?

M. HOUBLON.

Je dis qu'il eſt peut-être amoureux.

P. LEPOT.

Il eſt bien malheureux? Vous avez raiſon, on l'eſt toujours quand on eſt malade.

M. HOUBLON.

Je crois lui avoir entendu dire pluſieurs fois, en ſoupirant, l'ingrate!

P. LEPOT.

Hen?

M. HOUBLON.

Je dis qu'il repète ſouvent le mot d'ingrate.

P. LEPOT.

Oui, oui, toute la nuit, il dit grate, grate.

M. HOUBLON.

Toute la nuit?

P. LEPOT.

Oui, il faut que ſa maladie ſoit la galle.

M. HOUBLON.

Bon, bon!

P. LEPOT.

Et il veut la cacher à tout le monde.

M. HOUBLON.

Tu ne ſais ce que tu dis.

P. LEPOT.

S'il vouloit je le guérirois ; car je l'ai eue trois fois pendant que j'étois en Allemagne. Tenez, le voilà, faites-lui avouer que c'eſt ſa maladie.

M. HOUBLON.

Allons va-t-en & apporte-moi ma cannette de bière.

P. LEPOT.

Hen ?

M. HOUBLON.

Ma cannette de bière.

P. LEPOT.

Elle eſt là ſur la table.

M. HOUBLON, *s'aſſeyant.*

Va-t-en.

P. LEPOT.

Oui, j'attends.

SCENE XI.

M. HOUBLON, DELRODE, P. LEPOT.

P. LEPOT, *à Delrode qui arrive en rêvant.*

MONSIEUR Delrode.

DELRODE.

Qu'est-ce que tu veux?

P. LEPOT.

Venez dire à Monsieur Houblon si j'ai deviné votre maladie.

DELRODE.

Qu'est-ce qu'il veut dire?

M. HOUBLON, *à P. Lepot.*

Allons, va-t-en.

P. LEPOT.

Hen?

M. HOUBLON.

Va-t-en.

P. LEPOT.

Eh bien, j'attends, vous me l'avez déja dit.

DELRODE, *criant.*

Mon Oncle te dit de t'en aller.

P. LEPOT.

Ah bien, il ne faut rien pour cela, je m'en vas, je m'en vas. Tant pis pour vous ; car je vous aurois guéri.

SCENE XII.

M. HOUBLON, DELRODE.

M. HOUBLON.

Il prétend que tu es malade. Eh bien, as-tu été chez le Tailleur pour ta soutanne?

DELRODE.

Non, mon Oncle.

M. HOUBLON.

Est-ce que tu as changé de dessein? Je le voudrois bien, je te l'ai déja dit, je n'ai point d'enfans; de tous mes Neveux, je ne me soucie que de toi, je te laisserai ma Brasserie, & tout ce que j'ai; que Diable, marie-toi.

DELRODE.

Mon Oncle....

M. HOUBLON.

Allons, marie-toi à ta fantaiſie, ſi tu veux, cela m'eſt égal.

DELRODE.

Il ne m'eſt pas poſſible.

M. HOUBLON.

Écoute-donc, je ne crois pas cela. C'eſt que tu n'oſes pas me dire.... Mais je ſais tout.

DELRODE.

Tout?

M. HOUBLON.

Oui, tu es amoureux. Eh bien, dis-moi de qui, cela ſera bientôt fini : je me ſuis marié comme cela, à Lille, avec ta défunte Tante.

DELRODE.

Ah! mon Oncle, vous parlez de Lille!

M. HOUBLON.

Oui, c'eſt notre pays ; il y a ma foi dix-huit ans que je l'ai quitté. Toi, il n'y a que deux ans, n'eſt-ce pas?

DELRODE.

Oui, mon Oncle.

M. HOUBLON.

Je croyois que je ne m'accoutumerois jamais à Paris, j'y ſuis pourtant reſté. Avec la tartine & la bière, on eſt bien par-tout, n'eſt-il pas vrai?

DELRODE.

Oui; mais ſi vous vouliez, je retournerois à Lille.

M. HOUBLON.

Au lieu de te faire Abbé?

DELRODE.

Oui, mon Oncle.

M. HOUBLON.

Eh bien, j'aime mieux cela, pourvu que tu reviennes.

DELRODE.

Ah!

M. HOUBLON.

Tu reviendras?

DELRODE.

Je ne ſais pas.

M. HOUBLON.

Bon! c'eſt la maladie du pays, j'ai été com-

me cela en Hollande, je ſuis revenu à Lille, d'où je croyois que je ne ſortirois pas, me voilà pourtant ici pour toujours. Ah! voilà Jean Alegrain.

SCENE XIII.

M. HOUBLON, DELRODE, JEAN ALEGRAIN.

JEAN ALEGRAIN, *ſon Chapeau à la main & le tournant.*

OUI, Monſieur Houblon, c'eſt moi; parce que je viens....

M. HOUBLON.

Voulez-vous boire un coup de bière?

JEAN ALEGRAIN.

Oh, non, Monſieur, je n'ai pas ſoif, je vous ſuis bien obligé, j'ai bien autre choſe.

M. HOUBLON.

Eh bien, voyons. *A Delrode.* Où vas-tu donc? Allons, reſte-là. *Il s'aſſied triſtement.*

JEAN ALEGRAIN.

Ah! oui; car c'eſt pour vous que je viens, Monſieur Delrode.

DELRODE.

Pour moi?

JEAN ALEGRAIN.

Oui, vraiment, & c'eſt-là ce qui m'embarraſſe, voyez-vous.

M. HOUBLON.

Allons, parlez?

JEAN ALEGRAIN.

C'eſt que je voudrois bien vous dire une choſe; premièrement.

M. HOUBLON.

Eh bien, quoi?

JEAN ALEGRAIN.

C'eſt que notre femme eſt accouchée.

M. HOUBLON.

Ah, ah! je ne ſavois pas qu'elle fût groſſe.

JEAN ALEGRAIN.

Bon, ni moi non plus, cela eſt venu tout d'un coup, & elle ne m'en diſoit rien.

M. HOUBLON.

Et de quoi eſt-elle accouchée?

JEAN ALEGRAIN.

C'eſt, ſur votre reſpect.... d'une fille.

M. HOUBLON.

Eh' bien; c'eſt bon.

JEAN ALEGRAIN.

Oui, c'eſt bon; mais cela n'eſt peut-être pas bon.

M. HOUBLON.

Pourquoi?

JEAN ALEGRAIN.

Ah! voilà le hic; c'eſt que je voudrois bien que Monſieur Delrode en fût le Parrain.

DELRODE.

Je ne le peux pas, Jean Alegrain, & j'en ſuis très-fâché.

JEAN ALEGRAIN.

Voilà ce que j'avois deviné, & je l'avois dit à la Commère Adam.

M. HOUBLON.

Comment, qu'aviez-vous dit?

JEAN ALEGRAIN.

Que Monſieur Delrode ne voudroit pas tenir une Fille.

DELRODE.

Non, ce n'eſt pas cela.

M. HOUBLON.

Qu'elle raiſon as-tu donc?

DELRODE.

Vous le ſavez bien, mon Oncle, je veux partir demain de grand matin pour Lille.

JEAN ALEGRAIN.

Mais, Monſieur, c'eſt pour ce ſoir.

M. HOUBLON.

Eh bien, c'eſt bon. Quelle ſera ſa Commère?

JEAN ALEGRAIN.

C'eſt la Fille de Monſieur Pécorier, Mademoiſelle Agathe.

M. HOUBLON.

Elle eſt fort jolie. Allons, mon Neveu, eh bien, qu'eſt-ce que tu dis à cela?

DELRODE.

Que je ne le peux pas.

JEAN ALEGRAIN.

Je vous le diſois bien, Monſieur Houblon, c'eſt parce que c'eſt une Fille. Mademoiſelle Agathe n'a qu'à dire de d'même, je ſerai bien avancé. Allons, je vais toujours aller chez elle,

après j'irai trouver Madame Adam, afin qu'elle me donne un Parrain. Adieu, Monsieur Houblon. Adieu, Monsieur Delrode.

SCENE XIV.

M. HOUBLON, DELRODE.

M. HOUBLON.

Il va dire à Monsieur Pécorier que tu as refusé de tenir un enfant avec sa Fille ; mais quelle raison as-tu ?

DELRODE.

Ah ! mon Oncle.

M. HOUBLON.

Tu soupires ? tiens, si tu veux que je te le dise, tu es amoureux. Eh bien, parle donc ? Cela est de ton âge, il n'y a pas de mal à cela.

DELRODE.

Le malheur sera pourtant pour moi ; car je crois que j'en mourrai.

M. HOUBLON.

Je te conseillerai, moi. Allons, dis, dis, ce qui t'afflige.

DELRODE.

Eh bien, c'eſt Agathe que j'aime.

M. HOUBLON.

Et tu refuſes d'être ſon Compère?

DELRODE.

Oui; parce qu'elle en aime un autre.

M. HOUBLON.

Et lui avois-tu dit que tu l'aimois?

DELRODE.

Non, à cauſe de cela.

M. HOUBLON.

Et qui aime-t-elle?

DELRODE.

Oh! un homme à qui je voudrois bien reſſembler; car il eſt bien-venu auprès de toutes les Femmes.

M. HOUBLON.

Qui donc? Comment ſe nomme-t-il?

DELRODE.

Monſieur le Cocq.

M. HOUBLON.

Et, en es-tu bien sûr?

DELRODE.

Ah, que trop ! & il l'aime aussi.

M. HOUBLON.

Diantre !

DELRODE.

Oui vraiment. D'abord qu'elle le voit, elle va au-devant de lui ; enfin il lui prend la main, il l'embrasse.

M. HOUBLON.

Cela est différent. Je te plains ; mais il ne faut pas t'en aller à Lille, & pardi aimes-en une autre.

DELRODE.

Ah ! je n'aimerai jamais qu'elle, je le sens bien.

M. HOUBLON.

Ne t'afflige donc pas comme cela.

DELRODE.

Il faut absolument que je parte.



SCENE XV.

LA COMMERE ADAM, M. HOUBLON, DELRODE.

M. HOUBLON.

AH! voilà la Commère Adam.

LA COMMERE ADAM.

Messieurs, je suis bien votre servante. Eh bien n'ai-je pas eu une bonne idée?

M. HOUBLON.

Comment?

LA COMMERE ADAM.

Eh pardi, c'est moi qui ai conseillé à Jean Alegrain, de venir prier Monsieur Delrode de tenir son enfant avec Mademoiselle Agathe.

M. HOUBLON.

Bon! il ne le veut pas.

LA COMMERE ADAM.

Et pourquoi donc? Je ne crois pas qu'on puisse avoir une plus jolie Commère, & si il m'en a bien passé par les mains, comme vous savez.

M. HOUBLON.

Il ne la trouve que trop jolie, ce n'eſt pas-là l'embarras.

LA COMMERE ADAM.

Ah! dame, s'il ſe plaint que la Mariée eſt trop belle, ce n'eſt pas ma faute. On lui en fera faire exprès.

M. HOUBLON.

Eh, non! c'eſt que vous ne ſavez pas.

DELRODE.

Ah! mon Oncle, ne dites rien.

M. HOUBLON.

Bon, bon! elle nous éclaircira tout cela, la Commère.

LA COMMERE ADAM.

Voyons, voyons. *Elle s'aſſied.*

DELRODE.

Mais, mon Oncle....

M. HOUBLON.

C'eſt que, juſtement, il eſt amoureux de Mademoiſelle Agathe.

LA COMMERE ADAM.

Tout de bon?

M. Houblon.

Oui vraiment.

La Commere Adam.

Eh bien, il eſt trop heureux, cela vient comme de cire.

M. Houblon.

Eh, non.

La Commere Adam.

Qu'il diſe donc, qu'eſt-ce qu'il y a? C'eſt une tres-honnête fille, ſage, douce, un petit mouton, en un mot.

M. Houblon.

Oui, mais, Monſieur le Cocq....

La Commere Adam.

Eſt-ce que vous ſavez?

M. Houblon.

Et sûrement, il le ſait.

La Commere Adam.

Mais cela ne doit rien faire.

M. Houblon.

Il dit qu'elle aime beaucoup Monſieur le Cocq.

LA COMMERE ADAM.

La petite? Cela eſt bien vrai, & il en eſt très-occupé, lui.

DELRODE.

Eh bien, mon Oncle, me croirez-vous, après cela?

M. HOUBLON.

Il le faut bien. Je croyois que tout ce qu'il m'avoit dit pouvoit n'être pas bien certain; mais puiſque vous en convenez....

LA COMMERE ADAM.

Ecoutez donc, bien des gens s'en ſont toujours doutés, & vous ſavez que Monſieur Pécorier n'y regardoit pas de ſi près; Monſieur le Cocq a toujours été ſon ami, & ces ſortes de choſes-là arrivent tous les jours. Ce n'eſt pas la faute de la petite, elle n'y pouvoit rien.

DELRODE, *ſoupirant.*

Comme les Femmes ſe laiſſent ſéduire aiſément!

LA COMMERE ADAM.

Il eſt vrai qu'elle étoit un peu coquette.

DELRODE.

Elle l'eſt bien encore.

LA COMMERE ADAM.

Comment? Il y a dix ans qu'elle eſt morte.

M. HOUBLON.

De qui parlez-vous donc?

LA COMMERE ADAM.

De Madame Pécorier.

M. HOUBLON.

Eh bien?

LA COMMERE ADAM.

Monſieur le Cocq en étoit bien amoureux.

M. HOUBLON.

Mais nous vous parlions de Mademoiſelle Agathe, qu'il aime beaucoup, Monſieur le Cocq.

LA COMMERE ADAM.

Sans doute, vous en concevez bien la raiſon.

M. HOUBLON.

Attendez, eſt-ce qu'elle ſeroit....

LA COMMERE ADAM.

Aſſurément.

M. HOUBLON.

Il n'en eſt donc pas amoureux?

LA COMMERE ADAM.

Eh pardi cela ne ſe peut pas.

DELRODE, *avec joie.*

Ah, mon Oncle! Ah, Madame Adam!

LA COMMERE ADAM.

Quoi, vous le croyiez?....

M. HOUBLON.

Oui, il s'y étoit trompé, & voilà pourquoi il avoit refuſé de tenir avec elle l'enfant de Jean Alegrain.

LA COMMERE ADAM, *riant.*

Ah, celui-là eſt bon!

DELRODE.

Eh, point du tout! je ſuis déſeſpéré!

LA COMMERE ADAM.

Et de quoi?

DELRODE.

De ce que Mademoiſelle Agathe, au lieu de penſer que je peux l'aimer, va me haïr à-préſent d'avoir refuſé!....

LA COMMERE ADAM.

Laiſſez, laiſſez-moi faire, je vais raccommoder tout cela.

DELRODE.

Vous, Madame Adam ?

LA COMMERE ADAM.

Pardi, cela ſera bien difficile.

DELRODE.

Ah ! que je vous aurai d'obligation !

LA COMMERE ADAM.

Ils ne peuvent pas encore avoir de Parrain.

M. HOUBLON.

Sera-ce pour ce ſoir ?

LA COMMERE ADAM.

Oui.

M. HOUBLON.

En ce cas-là, je m'en vais m'habiller, je ſerai bien-tôt prêt.

LA COMMERE ADAM.

Allez, allez. *A Delrode.* Je vais entrer chez Monſieur Pécorier.

DELRODE.

Faites, je vous prie, en ſorte que Mademoiſelle Agathe....

LA COMMERE ADAM.

Ne vous embarraſſez pas. Ah ! voilà Dame Françoiſe.

SCENE

SCENE XVI.

DAME FRANÇOISE, LA COMMERE ADAM, DELRODE.

DAME FRANÇOISE.

MADAME Adam, ſavez-vous pourquoi Monſieur Pécorier a envoyé un dindon & une oye à Jean Alegrain?

LA COMMERE ADAM.

Non; mais je le devine.

DAME FRANÇOISE.

Ah! dites-le moi.

LA COMMERE ADAM.

Je n'ai pas le tems de cela. Eſt-il chez vous, Jean Alegrain?

DAME FRANÇOISE.

Il y eſt venu; mais il eſt ſorti par la porte de la cour, avec Monſieur Pécorier.

DELRODE.

Ah! voilà Mademoiſelle Agathe.

LA COMMERE ADAM, *à Delrode.*

Eh bien, cachez-vous, vous entendrez ce que nous dirons.

DAME FRANÇOISE.

Vous ne voulez donc pas me dire pourquoi ce dindon & cette oye ?

LA COMMERE ADAM.

Nous avons bien d'autres choses à faire.

DAME FRANÇOISE.

Oh ! je le saurai.

SCENE XVII.

AGATHE, LA COMMERE ADAM, DELRODE, *caché, écoutant.*

AGATHE.

AH ! Madame Adam, savez-vous où est mon Parrain ? Je voudrois lui parler pour faire entendre à mon Père....

LA COMMERE ADAM.

J'ai bien des choses à vous dire. Vous ne savez pas pourquoi Monsieur Delrode ne vouloit pas être votre Compère.

AGATHE.

Ah ! Madame, ne me parlez jamais de lui !

LA COMMERE ADAM.

Pourquoi donc ?

AGATHE.

Non-seulement il a refusé Jean Alegrain, mais il part pour ne me plus voir apparemment !

LA COMMERE ADAM.

Non, non, il ne partira point.

AGATHE.

Il l'a dit à Jean Alegrain, il me fuit depuis long-tems, il me hait, & cependant je ne lui ai rien fait; non, Madame Adam, je lui défie d'avoir à se plaindre.

LA COMMERE ADAM.

Aussi, au lieu de s'en plaindre, il vous aime beaucoup.

AGATHE, *vivement.*

Il m'aime beaucoup ?

LA COMMERE ADAM.

Oui vraiment ; & cela eſt ſi vrai, que s'il vous fuyoit, c'étoit par jalouſie.

AGATHE.

Lui, jaloux! Ah, Madame Adam! mais ne me trompez-vous point? De qui pouvoit-il être jaloux?

LA COMMERE ADAM.

De votre Parrain.

AGATHE.

Il ne le connoiſſoit donc pas, il ne ſavoit donc pas qu'il étoit mon Parrain? Mais, ma chère Madame Adam, s'il va partir, que deviendrai-je.

LA COMMERE ADAM.

Vous l'aimez donc beaucoup?

AGATHE, *avec embarras.*

Je n'oſe pas vous le dire.

DELRODE, *aux genoux d'Agathe.*

Ah! chère Agathe, je vous demande pardon, puniſſez-moi, vous le devez.

AGATHE.

Eh, le puis-je?

LA COMMERE ADAM.

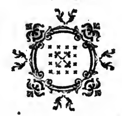
Allez, vous-vous aimez bien tous les deux, & vous êtes deux enfans de ne vous l'être pas dit plutôt.

DELRODE.

Madame Adam, comment reconnoître le ſervice que vous m'avez rendu?

LA COMMERE ADAM.

Cela ſe retrouvera.



SCENE XVIII.

M. PÉCORIER, M. LE COCQ, AGATHE, LA COMMERE ADAM, DELRODE.

M. LE COCQ, *dans le fond.*

EH, mais les voilà ensemble.

M. PÉCORIER.

Il est peut-être là pour, pça, pça, pça, lui faire ses adieux.

LA COMMERE ADAM.

Mes Compères, tout est raccommodé.

M. LE COCQ.

Comment?

LA COMMERE ADAM.

Oui, ces enfans-là s'aiment à la folie.

M. PÉCORIER.

Eh bien, tant mieux, parce que, pça, pça, pça, pça, voilà ce que nous voulions.

LA COMMERE ADAM.

Ils sont tout prêts, il faudroit avertir Jean Alegrain.

DELRODE.

Ah, Monſieur Pécorier! Monſieur le Cocq!

AGATHE.

Mon cher Père! mon Parrain!

SCENE XIX.

Les Acteurs précédens. M. HOUBLON, *habillé.*

M. LE COCQ.

AH! voilà Monſieur Houblon.

M. HOUBLON.

Eh bien, tout eſt-il d'accord, Commère Adam?

LA COMMERE ADAM.

Oui, oui.

M. HOUBLON.

Allons, tant mieux.

M. PÉCORIER.

Monſieur Houblon, je ſuis bien aiſe que

tout cela s'arrange, parce que je craignois que vous ne, pça, pça, pça, pça, enfin c'eſt le Compère le Cocq qui a eu cette idée-là.

M. HOUBLON.

Vous nous faites bien de l'honneur.

M. PÉCORIER.

Il faut commencer par quelque choſe; parce que après, pça, pça, pça, vous entendez bien?

M. HOUBLON.

Non, mais moi qui ſuis Flamand, je vais vous parler tout rondement. Si vous voulez donner Mademoiſelle Agathe en mariage à mon Neveu, cela ſera fait tout de ſuite; il l'aime comme un fou, moi je ſerai charmé d'avoir une Niéce que je regarderai comme ma Fille, & nous ſerons tous parens & amis.

M. LE COCQ.

Voilà ce que le Compère Pécorier vouloit vous propoſer.

M. HOUBLON.

Si j'avois ſçu plutôt les intentions de mon Neveu, cela ſeroit déja fait.

M. PÉCORIER.

Moi, je craignois que, pça, pça, pça, la bière, vous ſavez bien, enfin je ſuis charmé que tout cela ſe faſſe.

M. HOUBLON.

Il faut faire les affaires l'une après l'autre; finiſſons celle-ci, demain nous ferons le contrat, & la noce ira tout de ſuite après.

M. LE COCQ.

Vous avez raiſon.

DELRODE.

Ah! mon Oncle, combien vous me rendez heureux!

M. HOUBLON.

Tu ne veux donc plus te faire Abbé?

DELRODE.

Oh! pour cela, non.

M. HOUBLON.

Ni t'en aller à Lille?

M. LE COCQ.

Il vouloit s'en aller?

M. HOUBLON.

Oui, il disoit qu'il partiroit demain.

M. PÉCORIER.

Et celle-ci, ne m'avoit-elle pas dit aussi que, pça, pça, pça, qu'elle vouloit être Religieuse.

AGATHE.

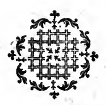
Ah ! mon cher Père, ne parlez plus de cela.

M. HOUBLON.

Allons, voilà Jean Alegrain.

DELRODE.

Il a l'air bien triste.



SCENE XX.

Les Acteurs précédens, JEAN ALEGRAIN.

LA COMMERE ADAM.

EH bien, Jean Alegrain, qu'avez-vous donc?

M. LE COCQ.

Comment se porte la Commère?

JEAN ALEGRAIN.

Fort bien; mais....

M. LE COCQ.

Quoi?

JEAN ALEGRAIN.

Je ne peux pas trouver de Parrain.

LA COMMERE ADAM.

Bon! tout est arrangé.

JEAN ALEGRAIN.

Tout de bon?

M. LE COCQ.

Oui, c'est Monsieur Delrode.

JEAN ALEGRAIN.

Il disoit qu'il ne pouvoit pas.

LA COMMERE ADAM.

Il a consenti.

JEAN ALEGRAIN.

Ah! j'en suis bien aise!

SCENE XXI.

Les Acteurs précédens, P. LEPOT, *avec un fagot.*

P. LEPOT, *à M. Houblon.*

MONSIEUR, voilà le fagot que vous avez demandé pour ce soir.

M. HOUBLON.

Un fagot!

P. LEPOT.

Oui.

M. HOUBLON.

Pourquoi faire?

P. LEPOT.

Hen ?

M. HOUBLON.

Pourquoi faire ?

P. LEPOT.

Ne m'avez-vous pas dit d'apporter un fagot.

M. HOUBLON.

Eh non ; c'eſt un fallot.

P. LEPOT.

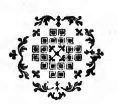
Hen ?

M. HOUBLON.

C'eſt un fallot, pour nous éclairer.

P. LEPOT.

Bon, il fait clair de lune ; je vais laiſſer le fagot ici.



SCENE DERNIÈRE.

Les Acteurs précédens, DAME FRANÇOISE.

DAME FRANÇOISE.

MESSIEURS, j'ai deviné pourtant.

M. LE COCQ.

Quoi?

DAME FRANÇOISE.

Perſonne ne m'a rien dit.

M. LE COCQ.

Et qu'avez-vous deviné, Dame Françoiſe?

DAME FRANÇOISE.

Pourquoi Monſieur Pécorier a envoyé un dindon & une oye à Jean Alegrain.

LA COMMERE ADAM.

Vous l'avez deviné?

DAME FRANÇOISE.

C'eſt pour le ſouper de ce ſoir.

M. PÉCORIER.

Cela eſt vrai.

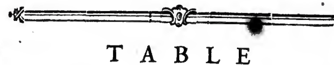
JEAN ALEGRAIN.

Bon, Monſieur le Cocq a bien envoyé autre choſe, avec bien du vin.

M. HOUBLON.

Tant mieux, nous boirons à la ſanté de l'Accouchée, & du Parrain & de la Maraine.

Fin du ſecond Tome.



TABLE

Des PIÈCES contenues dans le ſecond Volume.

Fin de la Table.






BIBLIO
SCA
PLU